Pierre GUILLOUX

L'ESPRIT DE RENAN

« *Caresser ma petite pensée.* »
(Souvenirs., p. 409).



J. DE GIGORD, EDITEUR
15, RUE CASSETTE, PARIS

L'ESPRIT DE RENAN

DU MÊME AUTEUR :

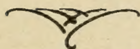
SAINT AUGUSTIN

(EN PRÉPARATION)

Pierre GUILLOUX

L'ESPRIT DE RENAN

« *Caresser ma petite pensée.* »
(Souvenirs., p. 409).



J. DE GIGORD, EDITEUR
15, RUE CASSETTE, PARIS

NIHIL OBSTAT
Lutetiæ Parisiorum, die 27 Junii 1920
Léonce de GRANDMAISON

IMPRIMATUR
Parisiis, die 22 Septembris 1920
H. ODELIN,
V. G.

PRÉFACE

Ernest Renan est un personnage presque légendaire. C'est avant tout un nom, un grand nom ; c'est le drapeau d'un certain parti, de ceux qui n'aiment pas le christianisme, et spécialement l'Eglise catholique.

Même ceux-là qui ne jurent que par lui le connaissent souvent fort peu. Ils y vont de confiance ; ils s'autorisent de lui un peu comme les chrétiens se recommandent de saint Paul ou de saint Augustin. De ses nombreux ouvrages, le grand public n'a guère lu que la Vie de Jésus *et les* Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

Le présent volume (1) *s'offre aux lecteurs désireux de connaître cet écrivain si ensorcelant et si disputé, non pas suivant les dires des amis ou des ennemis, mais d'après ses propres écrits.*

On serait mal venu de parler des doctrines de Renan ; car il les a, tour à tour,

---

(1) Une première ébauche en a paru dans la revue *Les Etudes*, du 5 septembre au 5 novembre 1918, sous le titre suivant : *Trois Etudes sur Ernest Renan.*

admises et rejetées presque toutes, en philosophie, en politique et en religion.

Les panthéistes allemands ont bien des raisons de le croire des leurs, et si vous rejetez le panthéisme à cause de ses conséquences funestes, vous le trouvez de votre côté.

*Les admirateurs de la Révolution et les démocrates rencontrent chez lui des pages ferventes et même enthousiastes ; il a tout de même légué à l'*Action française *ces morceaux solides et sincères qui lui ont valu d'être appelé par M. Maurras : « une tête bien faite. »*

Avec un peu de bonne volonté et de l'adresse, il ne serait pas difficile d'extraire de ses livres un petit manuel d'apologie chrétienne ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir été, avec Bayle et Voltaire, l'un des adversaires les plus acharnés et les plus perfides du christianisme.

Sous les idées et les doctrines en perpétuelle évolution dans le cerveau de Renan, il y a toutefois quelque chose qui persiste, sa manière d'évoluer, sa façon de penser et de dire tour à tour, parfois en même temps, des choses contradictoires ; c'est son esprit. Voilà ce qu'on a voulu dégager ici et mettre en lumière.

L'esprit de Renan n'est plus un mystère

pour personne. C'est une chose déjà classée, il a un nom, il s'appelle le « Renanisme. » Dilettantisme ? — Oui, mais élevé à une puissance telle qu'il constitue un genre spécial et mérite une appellation nouvelle.

Afin de saisir un peu au vif cette pensée subtile et fuyante, on a cru devoir laisser parler le penseur lui-même. Ce livre est composé en grande partie avec ceux de l'auteur qu'il étudie. Le texte est parsemé de citations et les connaisseurs retrouveront sans peine, en dehors même des guillemets, les pensées et les formules renaniennes.

Au risque de se répéter, on a dû multiplier les points de vue et les nuances, revenir sur le déjà vu pour le regarder sous de nouveaux aspects. En présence d'une figure aussi difficile à fixer, il faut se défier des teintes uniformes, des traits trop accentués.

Le chapitre qui touche aux esquisses de M. Barrès ne prétend nullement être complet. C'est tout simplement une indication, une invitation au lecteur à recourir au texte même de l'auteur qui a si bien pénétré la physionomie du Renan de la dernière période, la période du déclin moral et de la béate renommée.

Il a paru intéressant d'insister sur la crise religieuse du jeune séminariste. Elle était mal connue, et des documents publiés ces

dernières années ont permis d'y apporter quelque lumière.

Renan s'y montre déjà avec cet esprit qui restera sa caractéristique. Ce qui l'a fait rompre avec le catholicisme, ce ne sont pas des idées bien arrêtées, encore moins des objections de critique et d'histoire ; c'est une tendance et, comme on dit aujourd'hui, une « mentalité ». C'est la prétention de juger tout le monde et Dieu même, sans être jugé par personne et non pas même par Dieu.

PREMIÈRE PARTIE

« Ma sœur Henriette » et son influence

CHAPITRE PREMIER

Le Collège de Tréguier

Ernest Renan naquit à Tréguier, le 28 février 1823. Henriette avait alors douze ans. C'est l'âge qu'il lui fallait pour influer réellement sur ce petit être qui allait s'épanouir sous son regard aimant. Elevée par d'anciennes religieuses, tout semblait l'orienter elle-même vers le couvent. Le malheur vint brusquement bouleverser ses rêves et changer ses préoccupations.

Le père avait servi sur les flottes de la République. Dans la suite, il commanda un navire caboteur pour son propre compte, se lança dans le commerce et fit de mauvaises affaires. Un jour, en juillet 1828, son bateau venant de Saint-Malo rentra au port

de Tréguier sans lui. Interrogés, les hommes de l'équipage répondirent qu'ils ne l'avaient pas revu depuis quelques jours. Un mois plus tard, son cadavre fut trouvé sur la côte, entre Saint-Brieuc et le cap Fréhel ; mais on ne sut jamais la cause de sa mort.

Cette mystérieuse disparition laissait la famille dans la pauvreté et aux prises avec beaucoup de dettes. Mme Renan se retira, avec sa fille et son jeune fils, près de ses parents, à Lannion. Son fils aîné, Alain, venait de terminer ses études au Collège de Tréguier et était parti pour Paris.

Henriette, malgré sa sensibilité de Bretonne, son impressionabilité même, avait un caractère sérieux et énergique qu'allait encore mûrir et développer la conscience de sa nouvelle situation. Elle assuma la tâche austère de payer les dettes paternelles et de veiller à l'éducation du petit frère qui grandissait à ses côtés et en qui elle avait mis ses complaisances.

Ernest se permettait parfois d'exercer sur elle ses petites tyrannies. Quand il la voyait parée et sur le point de partir pour certaines réunions, il s'attachait à sa robe et la décidait de rester avec lui à la maison. Un jour qu'elle faisait la morte sur un fauteuil, pour le punir ou bien pour l'éprouver, il la

mordit au bras au point de lui arracher un cri de douleur. Aux reproches qu'on lui en fit il ne savait que répondre : « Pourquoi donc étais-tu morte ? Est-ce que tu mourras encore ? »

Le premier soin de la grande sœur fut de semer dans l'âme de son frère cette piété chrétienne qui fructifiait déjà dans la sienne. Ernest se souviendra longtemps des premiers pas qu'il fit en ce sens à côté d'elle : « Le soir en hiver, elle m'amenait à l'église sous son manteau ; c'était pour moi une grande joie de fouler la neige, ainsi abrité de toutes parts » (1).

La Révolution de 1830 eut ses échos à Lannion comme par toute la France. Les habitants se partagèrent en deux camps qui se rencontraient jusque parmi les écoliers. Ernest lui-même, alors âgé de sept ans, se vit interpeller par un camarade qui, d'un

---

(1) *Lettres intimes*, précédées de *Ma sœur Henriette*, p. 13 et 15, Calmann Lévy. Les citations et les références renvoient au texte de cet éditeur, le seul garanti par l'auteur, qui met en garde contre les textes apocryphes que lui aurait prêtés la presse catholique. « Je supplie les amis de la vérité de n'admettre comme de moi que ce qui a paru dans les volumes publiés par la maison Lévy », *Feuilles détachées*, préf. p. XXIII. XXIV.

On trouvera en appendice la liste complète et la date de publication de tous ces volumes.

ton menaçant, lui posa la fameuse question : « Et toi, es-tu Philippiste ou Carliste ? » Par bonheur, un troisième se présenta pour le dégager et le dispenser de répondre. Chétif et timide, il se tenait volontiers à l'écart des luttes, et puis, il ne se battra jamais bien fort pour la politique.

La petite famille isolée ne tarda pas à rentrer dans sa chère ville de Tréguier. Elle se réinstallait dans son ancienne maison, reprenait son commerce d'épicerie sans être le moins du monde inquiétée par les créanciers.

Henriette se faisait institutrice et ouvrait une petite école privée. Ce n'était pas précisément le chemin de la fortune. Les communautés renaissantes attiraient les filles des bourgeois comme celles des nobles, et la directrice eut l'ennui de voir « sa pauvre petite école abandonnée.» Cette douloureuse constatation n'eut sans doute pas pour effet d'augmenter son affection pour ses anciennes maîtresses ni pour la religion qui les inspire.

Du reste, si la sœur eut à souffrir du voisinage des couvents, le frère trouvait, à sa portée, et à bon compte, un collège ecclésiastique pour lui ouvrir ses portes. Il y entra, en huitième, après les vacances de 1832, comme externe. Dès la première année ses

places sont bonnes et elles iront toujours en s'améliorant.

Ses maîtres lui trouvent un caractère bon et doux, mais un peu indécis ; il arrive tard en classe et à la chapelle. Dans la classe de sixième, sur 22 élèves, il est toujours le premier ou le second. Son professeur lui multiplie les : *Très bien ;* cependant il juge peu favorablement sa conduite à l'église : « *Souvent distrait ; ne paraît pas avoir grande piété.* »

L'année suivante, en cinquième, il est presque toujours le premier. L'un de ses condisciples et émules écrivait le 11 février, pour s'excuser de n'être pas à la tête de sa classe : « Quand à ce diable de petit Ernest Renan, impossible de lui damer le pion ; il apprend comme il veut, et nous reconnaissons l'impossibilité de lui disputer la première place. »

Ernest avait une supériorité incontestée, mais il la soutenait par un travail acharné et un peu excessif. Son émulation avait déjà quelque chose de fiévreux et de maladif. Quand il lui arrivait d'être ex-æquo avec un autre et surtout de passer au second rang, il avait de vrais accès de bouderie et même pleurait de rage.

Son professeur de quatrième et de troisième, l'abbé Pasco s'attacha à lui d'une façon

toute spéciale ; il lui conserva toujours une grande place dans son cœur et dans ses prières. Pour ce professeur, l'un des plus brillants du collège, Ernest Renan n'a que des qualités, même à l'église il est édifiant. Après une série de notes excellentes, il se voit l'objet d'une observation spéciale tout à fait louangeuse : « *élève recommandable par son application et sa bonne conduite.* »

Le 2 février 1837, jour de la Purification, il devenait congréganiste de la Sainte-Vierge On peut lire encore sur les registres de la Congrégation son acte de consécration copié de sa main et signé.

Il jurait de ne rien dire, rien faire, rien permettre contre l'honneur de sa glorieuse Mère. Il devint même assistant, puis fut chargé de présider aux évolutions des enfants de chœur dans les cérémonies religieuses.

Les compagnies bruyantes et les jeux violents n'étaient pas son fait. Il se trouvait fort bien avec les petites filles de son âge qui lui permettaient d'exercer sa précoce condescendance. C'est là qu'il distingua la petite Noémi que les *Souvenirs* ont rendue presque célèbre. Un peu jaloux de cette préférence, ses camarades se vengeaient du petit transfuge, en l'appelant « *Mademoiselle.* »

Il avait cependant, parmi les externes du collège, deux amis de cœur, François Liart et Fiacre Guyomard. Avec ce dernier il suivait des leçons particulières de mathématiques. Ils revenaient ensemble du collège en discutant leurs problèmes ; parfois ils s'arrêtaient devant les grandes portes cochères de l'hôpital pour y tracer leurs figures et leurs calculs avec de la craie (1).

Le trio était connu et grandement apprécié. Renan était comparé à saint Louis de Gonzague, Liart devenait saint Yves et Guyomard représentait saint Stanislas Kostka. Les trois amis étaient pieux et travailleurs ; ils n'étaient pas non plus en retard quand il s'agissait de donner aux originaux des surnoms appropriés.

Les professeurs eux-mêmes n'étaient point épargnés... L'un d'eux, l'abbé Le Brouster avait composé une *Histoire de Bretagne* qu'on enseignait en rhétorique. Les élèves eurent bien vite remarqué que la plupart des paragraphes commençaient par les mots : « Sur ces entrefaites. » On le surnomma *Le Père Entrefaites*.

Un autre professeur, l'abbé Stéphan était le type du pédagogue compassé et froid ; il

(1) *Souvenirs.*, p. 17.

passait pour n'avoir jamais ri dans sa vie, ce qui lui valut le surnom de *Jean le Sec.*

L'abbé Urvoy, plus tard directeur du collège, jouait du « reptile » au lutrin, sur des morceaux de sa composition. Mais on prétendait qu'il dormait en prêchant, et qu'il aurait pu marcher sur des œufs sans les briser. Il fut connu sous le nom de Bonhomme « *doustadec* », mot breton qui signifie : doucement.

Les jours de promenade, les élèves de Tréguier rencontraient souvent un ancien marin, Maurice, qui passait son temps à ramasser du crottin sur les routes. Sa démarche de matelot et l'écartement démesuré de ses jambes l'avaient fait appeler *Ygrec.*

Quand ils allaient sur la côte, ils s'amusaient volontiers aux dépens d'Héry Doguen menant son troupeau de porcs se laver dans la mer et aussi ravager les parcs d'huîtres du voisinage. (1). Heureux de placer un peu de leur latin ils l'interpellaient en criant : *Margaritas ante porcos !*

Nous ignorons s'il y avait à cette époque,

---

(1) Il écrira dans ses *Cahiers de Jeunesse*, à propos du besoin de gloire : « Te rappelles-tu ce gardeur de porcs de Tréguier, qui était le plus glorieux, comme on dit, de tous ceux de sa classe ? C'est aussi nécessaire que le pain. » P. 245.

au collège de Tréguier, des représentations théâtrales. En 1806, on avait fixé trois pièces au programme : *Pourceaugnac* de Molière, le *Faux duc de Bourgogne* du Père du Cerceau, et le *Gourmand pris pour dupe* avec *le plaidoyer* du Père Baudory. Finalement on y renonça, dit le Principal, « de peur d'ennuyer le public » (1).

Ernest avait deux endroits privilégiés pour passer ses vacances. Le premier, celui qui semble l'avoir attiré le plus, c'était l'île de Bréhat. Il aimait à lire et à rêver dans le mûrier de sa tante Périne, ou bien sur les rochers en face de la mer.

Le second paysage avait un caractère tout différent ; il n'était pas cependant sans charmes pour cette nature méditative et rêveuse· C'était dans le vieux manoir de Trovern ,situé en Trébeurden, dans une vallée marécageuse des côtes de Lannion. Il parlera souvent de cette agréable campagne de sa tante Morand et des lectures qu'il y fit: « J'y

(1) Ces détails ont été empruntés aux deux livres suivants : *Le Collège de Tréguier* par un ancien élève, Saint-Brieuc 1895, René d'Ys (pseudonyme renanisé du journaliste breton, M. Théoph. Janvray). *Ernest Renan en Bretagne*, Em. Paul, 1904. Nombre de renseignements ont été recueillis ou contrôlés sur place.

passais mes journées à lire la *Morale en action* et surtout *Télémaque.* »

Il allait aussi parfois à Guingamp où il avait quelques parents. Sa mère l'y avait conduit tout enfant, après une grave maladie, pour le recommander à la Sainte-Vierge très honorée dans cette ville. L'auteur des *Souvenirs* se plaira plus tard à marquer son dégoût d'enfant pour cette localité trop profane et trop laïque. Il ne s'y plaisait que dans la compagnie d'une vieille servante à qui il lisait des contes.

Il aspirait à revenir à sa vieille ville sombre et toute ecclésiastique, forte protestation contre ce qui est plat et banal. « Je me retrouvais moi-même, quand j'avais revu mon haut clocher, la nef aiguë, le cloître et les tombes du xve siècle qui y sont couchées ; je n'étais à l'aise que dans la compagnie des morts, près de ces chevaliers, de ces nobles dames dormant d'un sommeil calme, avec leur levrette à leurs pieds et un grand flambeau de pierre à la main » (1).

Il a donné raison à ce professeur qui le trouvait, à l'église, indifférent et distrait, de peu de piété. « Durant les offices, a-t-il écrit, je tombais dans de véritables rêves ; mon

---

(1) *Souvenirs.*, p. 8.

œil errait aux voûtes de la chapelle ; j'y lisais je ne sais quoi ; je pensais à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres. » (1).

Mme Renan était une femme intelligente et fine, tenant de ses origines gasconnes un grand fond de gaîté qui contrastait avec le cadre mélancolique et triste du pays. Derrière son petit comptoir d'épicière, elle accueillait aimablement les campagnards qui venaient faire leurs provisions, elle causait et faisait causer, centralisant ainsi et les agençant dans sa mémoire et son imagination tous les cancans de la région.

Le soir venu, et le magasin fermé, Ernest se retrouvait auprès de sa mère, au coin du feu ; il apprenait là ce qu'on ne lui enseignait pas au collège, ce qui fera le plus pur de sa gloire : l'art de raconter.

Le 9 août 1838, jour de distribution des prix, fut pour Ernest Renan un vrai petit triomphe. Il venait de finir sa troisième et obtenait tous les premiers prix de sa classe. Liart et Guyomard se montrèrent ce jour-là pleins de générosité et de délicatesse à l'égard de leur ami commun. Ils disposèrent ses prix sur une civière enrubannée et

(1) *Souvenirs.*, p. 146.

les portèrent tous deux triomphalement jusqu'à sa maison. Ernest marchait derrière, accompagné de parents et d'amis qui lui faisaient fête. Sa petite poitrine devait sans doute se gonfler d'orgueil, et peut-être s'appliquait-il secrètement la fameuse devise déjà entendue au cours de certains sermons sur l'humilité : « *Quo non ascendam ?* »

CHAPITRE II

Saint-Nicolas du Chardonnet

Ernest vivait heureux et triomphait dans son cher collège de Tréguier. Henriette, au contraire, s'exaspérait de plus en plus et s'aigrissait dans son métier ingrat d'institutrice. Elle gagnait peu d'argent, encore oubliait-on parfois de lui payer ce qui était dû. En 1835, on lui offrit une place de sous-maîtresse à Paris dans une « institution de demoiselles. » Elle accepta de confiance et se dirigea vers la capitale, âgée de vingt-quatre ans, « sans protection et sans conseils. »

Elle dut ressentir profondément cette nostalgie de l'âme que son frère décrira avec tant de justesse, et en songeant à elle. « Ce qu'il y a de plus cruel pour le Breton dans le premier moment de transplantation, c'est qu'il se croit abandonné de Dieu et des hommes. Le ciel se voile pour lui. Sa douce foi dans la moralité générale du monde, son tranquille optimisme est ébranlé. Il se croit jeté du paradis dans un enfer de glaciale indifférence : la voix du bien et du beau lui

paraît devenue sans timbre, il s'écrie volontiers : « comment chanter le cantique du Seigneur sur la terre étrangère ? » (1).

Henriette fut d'autant plus dépaysée que la maison où elle tomba était à l'opposé de ses goûts sérieux et plutôt sévères. Cependant à force de travail et de mérite elle finit par se faire apprécier. Elle entra dans un établissement plus digne d'elle et même s'y vit chargée de la direction des études. Mais, loin de son pays, loin de tous ceux qu'elle aimait, le monde lui paraissait bien froid, bien triste. Soudainement, un rayon de soleil vint briller à l'horizon : la perspective enchantée d'amener son frère à Paris.

L'abbé Dupanloup venait de prendre la direction de Saint-Nicolas du Chardonnet, avec l'intention de le placer au premier rang des collèges de France et même de l'Europe. C'était un établissement mixte ; il se recommandait aux familles désireuses de donner à leurs fils une instruction et une éducation chrétiennes ; il acceptait également des enfants même pauvres, mais bien doués, étudiant en vue du sacerdoce, ce qui lui valut le nom de Petit Séminaire.

---

(1) *Ma Sœur Henriette*, p. 20-21.

Ernest ne semblait-il pas tout désigné pour faire partie de ce collège ? Il n'était pas riche, mais c'était un brillant élève ; pour le prouver, il suffirait de produire le dernier palmarès de Tréguier. Il s'agissait seulement d'avoir un négociateur et Henriette le trouva dans la personne de son médecin, le docteur Descuret, catholique fort zélé. L'affaire fut vite réglée, et le 31 août 1838, folle de joie, elle écrivait à son frère : « Tu viens d'être nommé, il y a trois heures, pour une bourse entière au Séminaire de Paris ; elle t'est accordée jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais à la condition expresse que tu seras ici le 6 ou le 7 au plus tard : cette époque passée, la place serait vacante. Je t'en conjure, mon ami, aussitôt ma lettre reçue, monte dans le courrier avec le plus d'effets que tu pourras emporter ; le reste viendra plus tard, mais sale ou blanc, emporte tout ton linge. » (1)

La grande sœur, pratique et pleine d'initiative, avait bien raison d'être pressante, car laissé à lui-même et à son indécision, il serait infailliblement arrivé en retard, il aurait manqué la place. De fait, il arriva à temps, et, le 7 septembre, Henriette avait

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 1.

le bonheur d'embrasser son frère chéri dans le parloir de Saint-Nicolas.

Cet enfant, qu'elle avait conduit à l'église sous son manteau, qu'elle avait accompagné à sa première communion, était maintenant dans sa quinzième année. Elle le voyait s'orienter vers le sacerdoce dans toute la spontanéité de son âme. Pouvait-elle sincèrement l'encourager dans cette voie, pouvait-elle seulement l'y voir marcher avec sympathie ? — Elle ne le pouvait pas, et lui-même le sentait déjà, comme il l'écrira plus tard en réveillant ses souvenirs. « Ma sœur, dont les croyances catholiques commençaient à s'ébranler, voyait déjà avec quelque regret la direction toute cléricale de mon éducation. Mais elle savait le respect que mérite la foi d'un enfant. » (1)

Henriette n'était plus la douce jeune fille de Tréguier, qui faisait le sacrifice de la vie religieuse uniquement pour obéir à ce qu'elle regardait comme un devoir pénible, mais impérieux. Elle avait encore le châle de laine verte qu'elle portait autrefois ; sur son visage un peu amaigri par un labeur excessif et par la maladie, elle conservait les traits alanguis de la mélancolie breton-

---

(1) *Ma Sœur Henriette*, p. 23.

ne, mais, dans son âme, la foi jadis si vive était sur le point de mourir.

Ces deux âmes si étroitement unies par le sentiment étaient loin l'une de l'autre par l'esprit. Elles nous font penser à Monique et à Augustin, au moment de leur séparation d'âme si cruelle, lorsque, pressentant un mystérieux rapprochement, ils se demandaient lequel des deux attirerait l'autre. Mais, ici, que les rôles vont être différents !

Très timide et un peu gauche, porté à s'isoler de ses camarades, à se renfermer en lui-même, le jeune Breton eut quelque peine à s'acclimater dans ce milieu parisien. Le lendemain de son arrivée, 8 septembre, il faisait part à sa mère d'un flot de tristesse qui l'avait envahi et qu'il était allé calmer au pied de l'autel. « J'ai eu tout à l'heure un grand soulagement, j'ai été dans la chapelle de la Sainte Vierge, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, lui exposer ma peine, et elle m'a soulagé extrêmement. » (1). Il lui manquait, pour être heureux, sa mère chérie et aussi les deux amis intimes qu'il avait laissés au collège de Tréguier. Ne pouvant pas jouir réelle-

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 4.

ment de leur présence, il s'efforçait d'y suppléer par l'imagination. « Toujours je pense que vous êtes avec moi, ainsi que Liart et Guyomard, et cette pensée me remplit de plaisir. » (1).

Pendant les premiers mois, ses places de composition ne furent pas brillantes ; elles s'échelonnaient entre la troisième et la seizième. Habitué jadis à être toujours ou presque toujours le premier, cette baisse relative agaçait son amour-propre et stimulait singulièrement son application. Aux jours de congé, quand on allait à la campagne de Gentilly, il apportait toujours de quoi travailler. Lorsque la petite troupe était menée au Jardin des Plantes, il se contentait d'ouvrir de grands yeux.

Les petites industries en usage dans le collège pour exciter l'émulation des élèves l'intéressaient vivement. Il contemplait avec envie le cahier d'honneur de la classe où se transcrivaient certains devoirs jugés les meilleurs par un bureau de trois élèves chargés de les examiner. On pouvait encore monter plus haut. Si le travail était véritablement supérieur, on le présentait à l'Académie, qui l'admettait parfois dans les

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 21.

« immortelles pages de son superbe cahier ».

C'est seulement au mois de février qu'il obtint la croix dans une composition latine. On peut mesurer son bonheur et son enthousiasme en lisant la lettre qui apprenait à sa mère la grande nouvelle. Après avoir longuement piqué sa curiosité, il lui livre le secret. « Enfin, il faut vous le dire, j'ai été le premier. J'espère que cette croix s'est assez longtemps fait attendre, mais enfin elle est venue. En la quittant, j'ai pensé lui dire adieu pour toujours ; mais, cependant, j'ai encore approché assez près pour être le second en version latine. » Modestement, d'ailleurs, il renvoie à ses anciens maîtres, pour la plus grande partie, ce qu'il appelle l' « honneur de sa primauté ». Il remercie particulièrement M. Pasco de l'avoir exercé dans les vers latins. (1).

Ce qui le frappa surtout à son entrée à Saint-Nicolas, ce fut l'atmosphère de piété qu'on y respirait. « Tu n'as jamais vu, écrivait-il à son ami Liart, une plus grande piété que celle qui règne dans cet établissement j'ai été extrêmement édifié de cette piété générale et sincère qui s'étend jusqu'aux plus petits, qui semblent perdre la

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 39.

légèreté de leur âge quand il s'agit des exercices de piété. » (1). Il y avait trois congrégations, celle des Saints-Anges, celle de la Sainte-Vierge, et, pour les plus grands et les plus parfaits, celle du Sacré-Cœur.

Ces congrégations l'attiraient autant que le cahier d'honneur de la classe et que l'Académie. Pour renouer les traditions de Tréguier, il sollicita d'être admis dans celle de la Sainte-Vierge. Il y fut admis, en effet, et même mérita de figurer parmi les dignitaires. Ce n'est pas sans quelque envie que ses condisciples moins privilégiés le voyaient évoluer en habit de chœur aux grandes cérémonies. Ils remarquaient également la petite croix qu'il ajoutait régulièrement au paragraphe de sa signature. (2).

Le 28 mai 1839, Ernest Renan passait la récréation de midi avec l'abbé Tresvaux, grand-vicaire de Mgr de Quélen, et protecteur spécial de Saint-Nicolas. C'était un Breton, on causait de la Bretagne et dans la langue du pays natal. Ce fut là comme une

---

(1) *Fragments intimes et romanesques*, p. 137-138.

(2) Nous devons ces détails à l'abbé Cognat, condisciple de Renan, qui publia, dans le *Correspondant* de 1882, une série d'articles sous le titre *Renan hier et aujourd'hui*. Reproduits en volume, ces articles sont précieux pour compléter et parfois pour rectifier les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

brise douce et forte qui venait rafraîchir la poitrine du jeune exilé. En prenant congé de son petit compatriote, le grand-vicaire lui dit : « Ah ! quand vous irez en vacances, il faudra que vous ameniez avec vous quelques-uns de vos anciens condisciples, qui auraient en même temps de l'aptitude aux sciences, et surtout de la piété et du goût pour l'état ecclésiastique. » Ces paroles produisirent dans le cœur d'Ernest une joie immense ; il songea immédiatement à faire venir à Paris ses deux amis restés là-bas et qui lui manquaient tant. (1).

Trois jours après, il écrivait à Liart ; il lui rappelait les tristesses de leur séparation et lui annonçait la possibilité de leur réunion, en le priant d'avoir courage. « Tu verras combien tu seras heureux dans cette sainte maison. Sous le rapport de la piété, c'est la maison la plus admirable qui existe, sous le raport des études, tu verras combien on y est fort. » (2).

Caractère doux et travailleur acharné, Ernest ne tarda pas à se faire remarquer de ses professeurs. L'un d'eux le faisait venir dans sa chambre pour lire et goûter ensemble les poèmes d'Homère. Enchanté, il pro-

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 46-47.

(2) *Fragments*, p. 140-141.

mettait à sa maman de les relire tout seul, aux prochaines vacances, assis près d'elle au bord de l'océan.

L'abbé Dupanloup lui-même fut charmé par une lettre qu'il écrivait à sa mère. Assistant, le soir, à la lecture des places de composition, il se serait écrié : « Ah ! si le sujet eût été celui d'une lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier.» Ce compliment reçu en public et du directeur même de la maison dut chatouiller singulièrement cet enfant sensible et ambitieux ; il en conserva longtemps le décieux souvenir. (1).

L'éloge, du reste, était parfaitement mérité. Les lettres que le jeune élève adressait alors à sa mère sont tout simplement charmantes, pleines de respectueux abandon et débordantes de tendresse filiale. La santé de sa maman le préoccupe beaucoup. Il sait qu'elle est sujette aux migraines et se rappelle le petit remède qu'elle chérissait fort. « Prenez tous les jours votre petite goutte de café, quand vous aurez mal à la tête et quand vous n'aurez pas. Quand vous aurez mal, pour le chasser, quand vous n'aurez pas, pour l'empêcher de venir. » (2).

---

(1) *Souvenirs*, p. 177.

(2) *Lettres du Séminaire*, p. 23.

C'est l'automne, et l'hiver va venir ; se souvenant que sa mère est frileuse, il la supplie de renouveler sa petite provision de bois. Puis revient le remède capital : « Ne manquez pas, tous les jours, de prendre la guttule, oh ! je vous en prie, ma chère maman. » (1).

Le petit conseil si tendrement rappelé était ponctuellement mis à exécution. Parfois, les tantes et les cousines et les commères du voisinage étaient invitées à boire le café à la santé du petit absent. Les lettres étaient exhibées et l'on apprenait tout ce qui se passait à Saint-Nicolas du Chardonnet. Elles entrent dans les détails du règlement, énumèrent longuement les livres grecs et latins qu'on explique, les sujets de compositions et les places obtenues. Ce cercle intime, qui ne connaissait guère, en fait de livres, que le paroissien qu'on porte à la messe, et le grand missel qui circule sur l'autel, devait se dire qu'Ernest était bien savant.

Il était pieux aussi. Au début de mars 1840, il profitera de son anniversaire pour faire monter vers sa mère et vers le ciel un cri de reconnaissance : « Dix-sept ans déjà

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 27.

écoulés, toutes les bontés que vous avez eues pour moi, toutes les grâces que Dieu m'a faites, tout cela suscite en moi de sérieuses réflexions. » (1).

Une chose consolait l'exilé de l'absence de sa mère, la présence d'Henriette à Paris, et la visite qu'elle lui faisait tous les huit jours. « J'ai eu le plaisir de voir Henriette jeudi dernier, car c'est le jeudi l'heureux jour où je puis m'entretenir avec elle. Cette bonne sœur continue à avoir pour moi les soins les plus tendres, elle me le prouve bien en traversant tout Paris, souvent par un temps effroyable, pour me voir. » (2).

Le jeudi de la Pentecôte 1839, il arrivait au parloir rayonnant de joie sous l'habit ecclésiastique, qu'il avait revêtu le dimanche précédent. Henriette s'efforça de sourire à la soutane de son frère, de le féliciter et de partager sa joie, mais, au fond, cet habit lui déplaisait. Le feu sacré qu'elle avait allumé dans l'âme du petit Ernest, elle le voyait grandir, lumineux et chaud, tandis que, dans son propre cœur, elle le sentait s'éteindre sous les cendres accumulées.

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 85.
(2) *Ibid.*, p. 33.

Essaya-t-elle de ranimer sa foi agonisante au contact de ce frère bien-aimé ; ne fût-ce qu'afin de pouvoir vibrer pleinement à l'unisson avec lui ? — Nous ne le savons pas. Sans chercher à sonder l'abîme qui se creusait entre elle et lui, il se contentait de puiser avec reconnaissance aux trésors d'affection et de dévouement qu'elle ne cessait pas de lui prodiguer.

Une seule chose semblait l'intéresser, elle, à Saint-Nicolas : la bourse complète qui permettrait à Ernest de faire de bonnes études. Il profitait, en effet ; sans avoir des succès extraordinaires, il était des premiers de sa classe. A la fin de l'année, il recevait comme prix les *Œuvres choisies de saint Augustin*, en deux volumes, un volume d'*Homélies*, de saint Jean Chrysostome, la *Perfection chrétienne*, du Père Rodriguez, deux volumes de la *Bibliothèque du Prédicateur*, qu'il échangea contre trois volumes de Bossuet, l'*Histoire des variations des Eglises protestantes* (1). Henriette serra soigneusement ces volumes dans son armoire; elle ne dut pas les fatiguer beaucoup.

Commencées à la campagne de Gentilly, ses vacances se terminèrent à Tréguier, puis à Saint-Malo, où il était allé voir son

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 59-60.

frère Alain. En rentrant, il amenait avec lui ses deux intimes : François Liart et Fiacre (1) Guyomard. Il se fit un malin plaisir de conduire ses deux provinciaux dans les quartiers les plus tumultueux de Paris, afin de s'amuser de leur ébahissement. « J'aurais voulu, ma bonne mère, que vous eussiez vu l'air ébahi de Liart et de Guyomard à la vue du fracas effroyable de tous ces quartiers. » (2).

Comme beaucoup de ses condisciples, il redoubla sa seconde, et, à la distribution des prix, Henriette sera fière de son Ernest, qui n'est plus seulement son frère, mais aussi son enfant. Le lendemain, 1er juillet 1840, encore sous l'émotion de la veille, elle écrivait à sa mère : « O ma chère mère, que n'avez-vous pu partager la joie si pure que j'ai, hier, ressentie ! Notre bon et cher enfant a été cinq fois couronné et applaudi, et moi, témoin de son triomphe, je mêlais à des larmes d'émotion heureuse, celles du regret, en songeant au bonheur qui, dans ce moment, était ravi à ma bonne mère. Du moins, le cher bien-aimé pouvait être ras-

(1) L'abbé Dupanloup trouva sans doute que ce prénom prêtait trop aux plaisanteries parisiennes, il l'aurait changé en Louis.

(2) *Lettres du Séminaire*, p. 69-70.

suré que, dans ce moment-là, un cœur ami battait à l'unisson du sien. » (1).

Les vacances se passèrent à Gentilly, car le voyage de Bretagne était trop coûteux pour être fait tous les ans. Elles furent, d'ailleurs, très agréables et permirent à Ernest d'écrire à sa mère des lettres détaillées et fort intéressantes, promettant déjà l'observateur et l'écrivain de plus tard, y compris la griserie des mots. Au cours de trois grandes excursions, les élèves restés au collège ont vu les principales choses de Paris et des environs. Tous ont regardé, et Ernest est certainement l'un de ceux qui ont le mieux vu et le mieux retenu.

Il a visité les manufactures de Sèvres et des Gobelins, assisté au tir d'artillerie dans le parc de Vincennes ; il a passé dans les salles de la Bibliothèque royale : 600.000 volumes et 100.000 manuscrits ! Les bruits confus des couloirs de la Bourse lui ont rappelé le grondement de l'océan quand il déferle sur les rochers ; le fameux gâteau de Nanterre n'a pas été oublié. Il s'est promené à cheval dans le Bois de Boulogne, tandis que des camarades plus modestes se contentaient d'ânes, et surtout, malgré les recom-

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 102.

mandations de sa mère, il est revenu en chemin de fer de Saint-Germain à Paris, « en faisant six lieues en vingt minutes ».

Cependant, son plus grand bonheur, ç'a été de se rencontrer, un jour, sur le passage du roi, allant de Neuilly à Saint-Cloud. Il était là causant avec son ami et émule, Alfred Foulon, le futur cardinal-archevêque de Lyon ; ils s'indignaient fort, tous deux, de voir la Majesté royale ainsi méconnue et avilie. « J'ai été bien content, écrit-il, d'avoir vu le roi, parce qu'après tout c'est un personnage historique dont on parle et dont on parlera beaucoup, et qu'il faut respecter, ou au moins la place qu'il occupe, soit justement, soit injustement. » (1).

Il n'avait pas été heureux en faisant venir à Paris ses deux amis de Tréguier. Pris de nostalgie, Liart avait regagné sa chère Bretagne, tandis que Guyomard était tombé gravement malade. Il allait sentir de plus en plus son isolement ; malgré tout, il tenait bon, heureux de constater qu'il avait le caractère gai plutôt que mélancolique.

Après ces quelques semaines de repos, de promenades intéressantes et instructives, il entrait en rhétorique plein de courage et

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 105 à 113.

d'espoir. « Après les fleurs de la seconde, disait-il à sa mère, je vais enfin cueillir les fruits de la rhétorique » (1). En réalité, ces fruits ne furent pas pour lui aussi savoureux qu'il l'escomptait. Quelques mauvaises places en discours français eurent pour résultat de le brouiler avec ce genre littéraire. Le 5 février, il écrivait à Liart, entré au grand séminaire de Saint-Brieuc « Je suis presque tenté de te féliciter de n'avoir pas fait de rhétorique, rien n'est plus ennuyeux, plus pédantesque, plus monotone, plus absurde, plus exécrable : il paraît bien que je ne suis pas bâti pour être orateur, et souvent je doute de la vérité de cet axiome : *Fiunt oratores.* »

Dans la même lettre il annonçait à son correspondant la mort de leur ami commun, Guyomard. « Je regarde comme une des faveurs les plus insignes que j'ai reçues de Dieu, d'avoir pu connaître un jeune homme d'une si grande vertu. J'espère qu'il prie dans le ciel pour la conversion de son ancien ami Ernest… J'avais deux amis, le bon Dieu m'en a enlevé un, que sa volonté soit faite, puisqu'il m'en reste un autre, dont je connais l'affection et le bon cœur. »

Il n'a plus aucune envie de faire venir

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 116.

d'autres compatriotes, lui-même sent douloureusement son exil. « Je suis de bien mauvaise humeur aujourd'hui, n'est-ce pas, mon cher Liart ? Dame, vois-tu, c'est qu'un Breton prend difficilement racine dans une terre où il est seul de son espèce » (1). Soutenu par l'estime et l'affection de ses professeurs, charmé par les attentions spéciales de l'abbé Dupanloup, il reprenait courage. Nous le voyons bientôt prendre place à côté des élèves les plus distingués dans la fameuse Académie. Ce privilège lui permettait d'aller de temps à autre écouter les grands prédicateurs de Paris et aussi de les apprécier.

Le 7 mars il écrivait à sa mère : « J'ai été aujourd'hui et dimanche dernier entendre Monsieur de Ravignan à Notre-Dame. Je l'ai trouvé plus éloquent que jamais. » Il a entendu également Lacordaire et ne manque pas de le comparer au célèbre jésuite. « Il a plus de mouvement et de brillant, mais bien moins de goût et de raisonnement. J'espère que nous aurons encore cette année Monsieur de Ravignan pour nous prêcher la semaine sainte. C'est un inestimable bonheur » (2).

---

(1) *Fragments*, p. 160-163.
(2) *Lettres du Séminaire*, p. 146.

Deux mois plus tard, grâce à l'amabilité de son professeur d'histoire, il assistait à Notre-Dame au baptême du Comte de Paris. Après avoir rédigé pour sa maman une éblouissante description de la cérémonie, il ajoute : « je puis me flatter maintenant d'avoir vu une des plus belles assemblées du monde. » Vers la même époque il voyait M. Dupanloup inaugurer dans l'église de la Sorbonne son cours d'éloquence sacrée. Ce fut une joie pour lui d'entendre applaudir par deux fois celui qu'il estimait et qu'il aimait de tout son cœur (1).

Malgré son travail absorbant et acharné, malgré les distractions qu'on lui offrait au dehors, Ernest sentait le vide se produire autour de son cœur. L'un de ses deux amis venait de mourir, l'autre était au loin. Pour comble de malheur, sa sœur Henriette venait de quitter Paris. Elle avait obtenu un poste plus lucratif, elle devenait l'institutrice des filles du comte Zamoyski, et déjà elle était en route pour rejoindre la famille à Vienne.

Que se passa-t-il au moment des adieux? Henriette profita-t-elle de cette circonstance pour révéler à son frère le fond de sa pen-

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 156-157.

sée, pour lui laisser entrevoir qu'un autre avenir s'offrait à lui, différent de celui qu'il préparait ? — Nous l'ignorons. En tout cas, ce départ opéra dans l'âme du jeune séminariste une petite révolution dont il faisait confidence à son ami Liart. « Le départ de ma chère sœur Henriette et le vide que son absence laisse dans ma vie, m'a un peu assombri les idées, et je t'assure qu'il s'est passé je ne sais quel changement dans mon esprit depuis quelque temps. Je commence à tout voir d'un autre œil, et l'avenir ne me sourit plus guère comme autrefois » (1).

A sa mère, il se contentait de faire part du sentiment de nostalgie qui envahissait son âme, de sa soif de voir la Bretagne et sa chère île de Bréhat après deux longues années passées à Paris. « J'ai éprouvé que ceux qui sont nés sur les bords de ce terrible et magnifique élément, éprouvent comme un besoin de revoir ce grand spectacle » (2). Les vacances allaient bientôt le rapatrier, le refaire auprès de sa chère maman, au contact de ses anciens professeurs toujours aimés, dans le mûrier de sa tante de Bréhat, en face de l'océan.

---

(1) *Fragments*, p. 158.
(2) *Lettres du Séminaire*, p. 145.

CHAPITRE III

Le Séminaire d'Issy

La Tentation

Au retour des vacances, octobre 1841, Ernest entrait au séminaire d'Issy, succursale de Saint-Sulpice, pour les études de philosophie. Il était alors dans sa dix-neuvième année. Sa sœur voyageait à travers l'Allemagne et l'Autriche, en attendant de se fixer, avec ses élèves, au fond de la Pologne, dans le château de Clemensow. Femme instruite, presque femme savante, elle se desséchait de plus en plus dans son rationalisme prétentieux. Tout contribuait à l'aigrir, et l'exil et la pauvreté, et surtout l'infériorité sentie et mal supportée de sa situation.

Le frère et la sœur se trouvaient séparés par des centaines de lieues, et cependant, à travers les feuillets de leurs lettres intimes, on va sentir qu'ils sont plus près l'un de l'autre, qu'ils se comprennent mieux que jadis au parloir de Saint-Nicolas. Ernest

pourra bientôt écrire à Henriette : « Nous n'avons réellement fait connaissance que dans nos lettres » (1).

Ils vont se rapprocher par l'esprit, mais c'est le frère qui va vers la sœur, soutenu par la direction jalouse et impérieuse qu'elle imprimera à ses pensées et à ses démarches. Elle va devenir véritablement celle qu'il appellera plus tard : « la personne qui a eu le plus d'influence sur ma vie », « la colonne lumineuse qui marchait devant moi » (2).

Ce qui charma le jeune séminariste à son entrée à Issy, ce fut surtout son immense parc. « Notre parc commence à être délicieux, écrit-il à sa mère le 26 février 1842, il n'y manque que du feuillage et des fleurs, et la saison va bientôt ramener l'un et l'autre. La pièce d'eau a rompu ses liens de glace, et les habitants dorés, longtemps captifs, commencent à venir s'ébattre au soleil » (3). Dans les longues allées ombragées par les hauts buis et les tilleuls, il pouvait lire, méditer, rêver à loisir. Il saluait en passant Bossuet et Fénelon, dont les statues

(1) *Lettres intimes*, p. 346.
(2) *Souvenirs*, préf. p. v et p. 321.
(3) *Lettres du Séminaire*, p. 176.

étaient placées là en souvenir des conférences qu'ils y tinrent sur le quiétisme.

Voulait-il se distraire un peu, élargir son horizon, il avait devant les yeux un panorama splendide : les collines de Meudon, le parc de Saint-Cloud, la Seine et le Mont-Valérien, Paris et ses monuments qu'il aimait à voir enveloppés de brouillards pendant qu'il jouissait de l'air le plus pur. D'ailleurs, il n'abusait pas des distractions, ni non plus des exercices physiques, il n'en usait pas assez, lui-même en conviendra plus tard. « Je ne jouais jamais ; je passais les heures de récréation assis, cherchant à me défendre contre le froid par de triples vêtements. Ces messieurs, plus sages que moi, me faisaient remarquer combien ce régime d'immobilité, à l'âge que j'avais, était préjudiciable à ma santé. Ma croissance était à peine achevée ; ma taille se voûtait. Mais ma passion l'emporta » (1).

Déjà au collège de Tréguier, Ernest jouait fort peu, il aimait mieux jaser avec les petites filles de son âge, discuter avec son ami Guyomard sur les devoirs de classe, ou encore écouter les histoires de sa mère. A Saint-Nicolas du Chardonnet, les bonnes

---

(1) *Souvenirs.*, p. 244.

notes qu'il reçoit pour le travail et la conduite se trouvent accompagnées de cette réserve : « *Ne joue presque point, quoiqu'on l'y invite* » Ce petit trait caractéristique n'est pas sans importance.

Un écrivain anglais a cherché dans cette habitude de s'isoler des autres, de se replier en lui-même comme l'huître dans sa coquille, le secret de son égoïsme intellectuel, de sa désagrégation mentale. Ce qu'il eût fallu pour l'obliger à sortir de lui-même et de sa méditation solitaire, c'était précisément ce qui manquait alors dans les collèges de France, spécialement dans les collèges ecclésiastiques, une bonne dose de football, avec quelques coups de pieds dans les jambes (1). Le seul fait d'avoir à se plier aux règles du jeu eût diminué un peu son entêtement et son orgueil.

Mais ses inclinations le portaient ailleurs, et tout contribuait à leur donner satisfaction. La demi-liberté dont il jouissait à Issy le réjouissait fort. « Le plus petit élève, écrivait-il à son ami, est traité comme un homme raisonnable. Jamais on ne vous dit rien, quand même on vous trouverait en opposition flagrante avec le règlement. Tu

---

(1) *The Month*, t. 76, p. 310.

trouveras peut-être singulier que je compte pour un avantage la facilité de manquer au règlement. Je suis bâti comme cela ; il suffit que je me sache forcé au bien pour que ce bien me soit pénible » (1). Il pouvait assouvir sa curiosité, sa passion pour la lecture et pour l'étude : la bibliothèque des professeurs était celle des élèves.

Devant les grands problèmes de la philosophie, il subit cette sorte d'éblouissement qu'éprouvent ordinairement les jeunes intelligences quand elles sont éveillées et actives. Il était certainement doué d'une grande vivacité d'esprit, mais il exagérait étrangement sa propre valeur ; il allait faire bientôt de son petit esprit de vingt ans la mesure même des choses. On raconte qu'il grava sur son pupitre cette réminiscence biblique : *Benedictus qui dedit mihi intellectum, Domine !* (2).

Ce n'était pas là précisément cette prière du publicain que Jésus nous a donnée comme modèle. Ernest ne remerciait pas Dieu d'avoir fait de lui, comme des autres mortels, un animal raisonnable. Il se chargera de nous donner lui-même l'interprétation authentique de cette inscription. « La pre-

---

(1) *Fragments*, p. 176.

(2) René d'Ys, *op. cit.*, p. 176. Note.

mière fois que mes condisciples m'entendirent argumenter en latin ils furent surpris. Ils virent bien alors que j'était d'une autre race qu'eux et que je continuerais à marcher quand ils auraient trouvé leur point d'arrêt » (1).

Ce qui le frappa tout particulièrement, ce fut le problème de la certitude, de la valeur de nos connaissances, et le scepticisme exerçait déjà sur lui une étrange fascination. Dans une lettre à sa mère, il en parle sur un ton enjoué qui ne manque pas d'un certain charme. « Figurez-vous, ma bonne mère, qu'on s'y demande sérieusement : Est-il vrai que j'existe ? N'est-ce pas un rêve, une illusion ? Je crois voir ma chère maman s'indigner : Certainement que mon Ernest existe ; je voudrais voir quelqu'un qui s'avisât de le nier. C'est que, voyez-vous, les philosophes sont les plus drôles de gens du monde : ils doutent de tout. Mais n'ayez pas peur, ma chère mère, je n'en suis pas encore là, et si jamais je devais douter de quelque chose, ce ne serait pas assurément de votre affection ni de la mienne » (2).

Ecrivant à Liart qui, lui aussi, étudiait la philosophie, le 6 novembre 1841, il dé-

---

(1) *Souvenirs*, p. 187.

(2) *Lettres du Séminaire*, p. 175.

couvrait mieux l'état de son âme. « Nous en sommes maintenant à la réfutation des divers systèmes contraires au nôtre ; quelques-uns sont assez bien réfutés ; d'autres, comme celui de Kant et de Descartes, le sont si mal que je pencherais plutôt vers eux, surtout vers celui du second, car celui du premier n'est pas fort orthodoxe » (1).

Quelques mois plus tard, le 3 mai 1842, il écrivait encore à son ami, pour le féliciter d'avoir reçu la tonsure, et pour implorer le secours de ses prières. Qu'il demande à Dieu de lui conserver la vocation et surtout la foi. L'étude de la philosophie lui semble funeste ; non seulement elle soulève des difficultés devant son esprit, mais elle lui donne des doutes positifs. « J'ai une propension violente au scepticisme, ou plutôt au Kantisme, car c'est surtout le système de Kant qui me fait impression » (2). Il trouvait alors un dérivatif et un remède dans la lecture suivie de la Bible et de Pascal. « Il est sûr, écrivait-il au même, que Dieu s'est servi de cet homme pour me conserver la foi : sans lui je ne l'aurais plus depuis plus de six mois » (3).

---

(1) *Fragments*, p. 188.
(2) *Ibid.*, p. 199.
(3) *Ibid.*, p. 197.

Avec sa sœur Henriette, entichée de l'Allemagne qu'elle venait de traverser, il pouvait être à l'aise, n'ayant pas à craindre d'effaroucher son orthodoxie. Il pensait bien lui faire plaisir, en lui écrivant, le 15 septembre 1842 : « J'aime beaucoup la manière de tes penseurs allemands, quoique un peu sceptiques et panthéistes. Si tu vas jamais à Kœnigsberg, je te charge d'un pèlerinage au tombeau de Kant » (1).

Dans cette même lettre, il ouvre entièrement son âme. Il hésite au sujet de sa vocation au sacerdoce ; la philosophie a ébranlé ses convictions religieuses. Tout bien considéré, il lui semble cependant que la vie du prêtre répond le mieux à ses aspirations. « Quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, dit-il, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin » (2). Henriette fut ravie de ces hésitations et de ces doutes : son frère faisait un premier pas vers elle, il l'engageait à l'attirer, il se mettait sous sa direction. « Il y a environ douze jours que ta lettre du 15 septembre m'est parvenue, mon Ernest bien-aimé ; puisses-tu en lisant ces lignes, comprendre la joie qu'elle m'a donnée ! » (3).

---

(1) *Lettres intimes*, p. 96-97.
(2) *Ibid.*, p. 100-101.
(3) *Ibid.*, p. 103.

Elle reconnaît que le ministère sacerdotal n'est pas sans grandeur, mais que de prêtres qui le rabaissent ! Son frère trouvera-t-il là des collègues dignes de lui, y trouvera-t-il surtout cette précieuse indépendance qu'il recherche et qu'elle-même autant que personne sait apprécier ? Elle lui confie ensuite qu'elle avait toujours regretté de le voir s'orienter dans cette voie. « Si précédemment il avait dépendu de moi de guider ta carrière, je ne me serais pas contentée de te laisser une entière liberté, car tu n'étais encore qu'un enfant ; j'aurais cru devoir résister longtemps aux goûts que tu témoignais ». A quoi pensait-elle donc, quand elle faisait des démarches pour le faire admettre au séminaire de Paris, quand elle se déclarait folle de joie et le pressait si fort de venir occuper la place promise avec une bourse entière pour huit ans ?

Du reste, elle promet d'être discrète, elle ne veut pas tracer à son frère un chemin à suivre, elle guidera seulement ses démarches intérieures, elle le supplie de ne lui rien cacher. « Dis-moi toujours ta pensée tout entière et soi sûr qu'elle ne sortira jamais de mon cœur. Ecris-moi plus souvent, je t'en supplie. J'ai besoin de lire dans ton âme, de me sentir encore et toujours ta première amie. » Répondant alors à ses sympa-

thies pour les philosophes d'outre-Rhin, elle lui dit : « Ce que tu me dis de ton goût pour les philosophes germaniques me fait plaisir sans m'étonner : l'Allemagne est la terre classique de la tranquille rêverie et des raisonnements métaphysiques » (1).

Deux mois plus tard, le 17 janvier 1843, il revenait sur le sujet de la vocation. Il déteste toute carrière publique comme chargée d'occupations ; la vie privée ne lui sourit pas non plus malgré sa tranquillité, car elle est égoïste. L'état ecclésiastique, au contraire, lui semble réunir les avantages de ces deux carrières, sans en avoir les inconvénients. « Le prêtre, dit-il, est le dépositaire de la sagesse et des conseils, c'est l'homme de l'étude et de la méditation, et c'est avec cela, l'homme de ses frères. » Il lui faudrait sans doute sacrifier son indépendance extérieure, mais, dans l'intime de son âme, qui l'empêcherait d'être son unique maître ? « L'homme a toujours une ressource assurée : c'est de se retrancher en lui-même, et là de se venger, en jouissant de lui, de toutes les servitudes extérieures » (2).

Le 12 mars, Henriette faisait écho à cette

---

(1) *Lettres intimes*, p. 107-110.
(2) *Ibid.*, p. 118 et 120.

soif d'indépendance de son frère. Comme elle le comprend ! Que de fois ne s'est-elle pas écriée aussi : « Mon Dieu ! du pain, du repos et la jouissance de moi-même. » Sa situation irritait de plus en plus son besoin effréné d'autonomie, d'autant plus que ses maîtres, semblant vouloir s'immiscer dans les affaires de son âme, lui demandaient compte de ses sentiments religieux. « Crois-moi, mon Ernest, je puis, par expérience, t'assurer qu'il faut livrer bien des combats pour mettre cette liberté intérieure à l'abri de toute investigation et qu'il est difficile de faire comprendre à ceux qui payent qu'il est des choses dont on ne doit compte qu'à Dieu et à sa conscience. »

Revenant à la charge contre les aspirations de son frère, elle lui assure que cette indépendance tant désirée, il la trouvera dans l'état ecclésiastique moins que partout ailleurs. Puis, prise d'un secret remords, elle se demande, et non sans raison, si elle ne sort pas de la réserve qu'elle s'était prescrite en cette matière si grave et si délicate. « Je m'accuse souvent de creuser de plus en plus l'abîme de tes pensées en te portant à les sonder, en les approfondissant avec toi ; mais, mon ami, il me serait impossible de dissimuler la moindre de mes impressions ; pourrais-je, par conséquent, te ca-

cher celles qui tiennent le premier rang dans mon cœur ? » (1).

Cependant la fin du séjour à Issy approchait, et Ernest venait d'être désigné pour recevoir la tonsure à la prochaine ordination, quand un incident vint tout brouiller et changer la décision. Cet incident, qu'il racontera complaisamment dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, (2) ne fut révélé alors qu'à son intime ami Liart (3).

Quelques jours avant l'ordination, son professeur de philosophie, l'abbé Gottofrey, le fit venir pour un entretien particulier. Il lui faisait sentir quels dangers pouvaient avoir, non seulement pour sa vocation, mais pour sa foi elle-même, les tendances d'esprit qu'il semblait entretenir. S'attacher ainsi aux objections en dépréciant les réponses qu'on y faisait ; donner ses préférences à des théories philosophiques radicalement opposées au christianisme, il se l'avouait lui-même, tout cela n'était pas sans témérité. A bout de patience devant l'obstination présomptueuse de son élève, le professeur lui aurait dit brusquement : « Vous n'êtes pas chrétien. »

---

(1) *Lettres intimes*, p. 126-127.
(2) p. 259-260.
(3) *Fragments.*, p. 230.

Ces paroles tout au moins imprudentes troublèrent profondément l'âme du jeune séminariste, et on le comprend. Pouvait-il en cet état accepter la tonsure ? Le supérieur s'efforça de le calmer, mais tint compte de ses hésitations et différa son entrée dans la cléricature. Il le priait toutefois de distinguer la question de ce délai de celle de la vocation elle-même.

Chose curieuse, il ne semble pas avoir confié ce fait à sa sœur Henriette. Il se contente de lui dire ses tergiversations, le besoin qu'il aurait de son soutien en cette circonstance. « C'est maintenant, ma bonne Henriette, que j'aurais besoin de ta présence et de tes conseils. » (1). Une chose le peinait surtout dans ce contre-temps. Il avait annoncé à sa mère la nouvelle de sa tonsure comme une chose décidée et certaine ; et la pieuse femme se réjouissait déjà en voyant se réaliser ses plus chers désirs. Elle avait probablement fêté l'heureuse nouvelle avec ses amies par un café supplémentaire. Et voilà qu'il fallait lui apprendre la décision contraire, qu'elle ne comprendrait pas, qui la contristerait sans doute (2).

---

(1) *Lettres intimes*, p. 134.

(2) *Lettres du Séminaire*, p. 194 et 200.

Cette crise eut finalement de bons effets : elle le fit réfléchir, le rappela un peu à la modestie, et surtout elle lui fournit l'occasion de sentir personnellement l'affection sincère et la grande bonté de ses maîtres. «Ces bons Sulpiciens, écrivait-il à son ami, on dirait qu'ils sont froids comme glace, mais c'est quand on est dans la peine qu'on sent combien ils sont bons. » Cependant, fatigué par un travail intellectuel trop tendu et aussi par ses luttes intérieures, il avait besoin de se détendre, de respirer un peu l'air pur et rafraîchissant des côtes bretonnes. « J'ai soif de te voir, ajoutait-il dans sa lettre, ainsi que maman et ma chère Bretagne. » (1).

---

(1) *Fragments.*, p. 236.

CHAPITRE IV

Saint-Sulpice
La culture de la tentation

Les vacances passées, Ernest reprenait mélancoliquement le chemin de Paris, emportant dans son porte-monnaie la respectable somme de 100 francs. Son stage de philosophie à Issy était terminé, il entrait à Saint-Sulpice pour y commencer ses études de théologie. Les deux lettres du 13 octobre et du 6 novembre où il raconte à sa mère ses premières impressions sont encore pleines de fraîcheur et d'affection, elles trahissent aussi passablement de mollesse dans le tempérament et dans la volonté.

Sa pensée se reporte d'abord aux vacances délicieusement passées auprès de sa mère, qui a deviné ses petites peines et qui a redoublé ses gâteries pour le consoler. Il lui fait entrevoir l'avenir rêvé qui les réunira suivant les désirs que Dieu leur a donnés et qu'il ne manquera pas de satisfaire. Viennent ensuite les détails de sa nouvelle installation. Ses frais de voyages et ses me-

nues emplettes ont monté jusqu'à 94 fr., et pourtant il n'a point commis d'excès. D'ailleurs, il ne réclame rien : « les six francs qui me restent iront désormais loin. »

C'est que véritablement, dans cette maison, rien ne lui manque ; il est logé, nourri et entretenu avec un confortable qui lui semble toucher au luxe. Le supérieur lui a indiqué sa chambre au quatrième, et, le regardant, il a ajouté avec son bon sourire : « Vous avez besoin d'exercice, je veux vous mettre dans une position convenable pour en prendre. » Finalement, le séminariste se réserve de juger lui-même la situation : « Si cela gêne, ajoute-t-il, je la changerai plus tard. » (1).

A Saint-Sulpice, comme à Issy, comme à Saint-Nicolas, il ne tarda pas à juger la maison et à s'y faire une place. « Il y a plus de piété que je ne croyais, écrivait-il à Liart, et surtout une piété plus solide, — quelques jeunes gens d'un talent remarquable, et surtout des travailleurs fieffés, mais peu de têtes philosophiques et ruminantes comme nos Bretons. »

Tout lui fait présager une vie assez douce, il trouve néanmoins un peu de froideur

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 223.

dans les relations des élèves avec les directeurs et des élèves entre eux. (1).

Dans une longue lettre du 27 novembre, il ouvrait son âme à Henriette qui, de plus en plus, devenait la confidente presque exclusive de ses pensées, comme il le déclare lui-même. « Tu es peut-être le seul être au monde à qui je puisse en faire l'entière confidence, sans voile et sans ménagements. » (2).

La théologie sous la forme scolastique lui paraît « abstraite et creuse » et lui inspire une certaine répugnance. Il l'appelle le pain bis de la théologie ; il s'y adonne pourtant, et ainsi qu'il l'écrira plus tard, il s'y acharne « comme le ouistiti sur sa noix ». Il aime, au contraire, ce qu'il appelle « la théologie apologétique, toute fondée sur des faits et des inductions ». Cette harmonie qui existe entre le christianisme et le fond de l'âme humaine produit sur son esprit une grande impression: « C'est, à mon sens, déclare-t-il, une des plus grandes marques de vérité du christianisme que, pour en prouver la vérité, il faille analyser tout ce qu'il y a de plus profond dans l'homme. » (3).

---

(1) *Fragments*., p. 241-242.
(2) *Lettres intimes*, p. 146.
(3) *Ibid*., p. 153.

Il a accepté de faire un cours de catéchisme dans l'église de Saint-Sulpice ; tous les quinze jours, il parle devant des jeunes gens de quinze à vingt ans. C'est là, pense-t-il, un excellent exercice en vue de la prédication, aussi le poste est-il fort recherché. A l'étude de la théologie, il ajoute celle de l'hébreu, et, à ce sujet, il ne manque pas l'occasion de vanter à sa sœur la supériorité de l'Allemagne. « Ici encore la palme aux Allemands ; ce sont eux qui ont fait de l'hébreu une vraie science, toute rationnelle, une géométrie, en un mot. » (1).

Cependant l'ordination de Noël approchait, la question de la tonsure allait se poser à nouveau et révéler une fois de plus le fond du caractère d'Ernest : l'irrésolution. « S'il y avait un parti pour éviter la décision, avouait-il à Henriette, bien certainement je le prendrais ; mais il n'y en a pas ; c'est un dilemme d'une inflexible rigueur. A droite ou à gauche, c'est toujours un abîme. » (2).

Dans une lettre à Liart, il nous livre le fond de sa pensée, ce qui le fait hésiter devant le sacerdoce et qui le détachera de

---

(1) *Lettres intimes*, p. 154.
(2) *Ibid.*, p. 156.

l'Eglise, c'est le désir d'une autonomie intellectuelle sans limites, la faculté de penser n'importe quoi à propos de tout et de changer indéfiniment d'opinion. Cette religion, qu'il tient aujourd'hui pour la vérité absolue, qui sait si plus tard il n'en jugera pas autrement, et dès lors peut-il s'en faire l'apôtre pour toujours ? Il sent parfaitement qu'il y a dans ses raisonnements quelque chose de sophistique. « Ce qui me fait croire que mes difficultés sont des sophismes, c'est que si elles étaient bonnes, personne ne devrait se faire prêtre, conséquence un peu dure. » Du reste, il l'avoue, ses craintes et ses hésitations ne proviennent pas toutes de la délicatesse de conscience. « Plus je vois, mon cher, plus je crains. Plût à Dieu que ce fût uniquement par des vues de foi ; mais ce que je redoute par-dessus tout, c'est l'autorité ecclésiastique, les engagements que l'on prend, surtout pour l'esprit et pour la pensée. » (1).

Il finit tout de même par se décider, ou plutôt par se laisser faire. Il suivit le conseil de son guide spirituel et il s'en félicite dans ses notes intimes. « Donc : *Fiat voluntas tua*, et faisons ce que nous dit notre

---

(1) *Fragments*., p. 247-248.

directeur ! Oh ! que je vous en remercie, mon Dieu, de me l'avoir fait faire. »

Le jour de Noël 1843, il recevait la tonsure, et, profitant de ses bonnes dispositions, il se traçait un programme fort personnel et assez révélateur. Le sacerdoce ne sera pas chez lui le zèle des âmes à gagner, ce sera « le dévouement, la consécration à la vérité ». Porté à se retrancher dans l'égoïsme intellectuel, il mettra dans ses pensées un souci d'apostolat. « Dieu m'a donné une charité tendre pour les esprits avides de vérité, mais flétris par le scepticisme ; je la nourrirai avec soin. Oh ! qui me donnera de trouver un vrai chercheur, prêt à renoncer au monde entier pour la vérité ! Vérité, vérité, n'es-tu pas le Dieu que je cherche ? » Il pensait alors à Jouffroy, qui, après s'être usé à vouloir remplacer la religion par la science, criait à tous ses amères déceptions et revenait au petit livre du catéchisme.

Ernest est convaincu que la vérité qu'il cherche et qu'il veut communiquer s'est incarnée dans la personne de Jésus-Christ, auquel il promet de rester invinciblement collé. « Je me nourrirai donc de sa parole divine, consignée dans les saints Evangiles, tâchant d'en prendre l'esprit, et évitant la

critique trop critique. » (1). Il nous fait ensuite une confidence qui n'était certainement pas destinée à la publicité. Il évîtera d'avoir des polémiques avec ses professeurs, il ne discutera pas sur des choses dont il ne sera pas sûr, et voici la raison : « Car, dit-il, les autres pourraient avoir raison, me pousser à bout, et je me sens assez faible pour n'avoir pas la force d'y céder ; or, c'est un triste rôle que de soutenir des absurdités pour ne pas s'avouer vaincu. »

Ses pensées ne seront pas livrées à tout venant, il ne les gardera pas non plus pour lui seul, il aura quelques amis choisis auxquels il ouvrira parfois « la porte de derrière », et pour ceux-là il n'aura rien de caché ; il s'entretiendra avec eux de l' « intime de son intime ».

Il sera pieux, mais pas comme tout le monde, il imitera la délicatesse de saint Augustin, de saint François de Sales, de Fénelon. Il évitera le genre de dévotion dont M. Duchesne, professeur de rhétorique, est le type. « Je me moquerai de cela : *intra me, s'entend.* » Ses principales sources de piété seront les *Elévations* de Bossuet, quelques endroits de Malebranche, et

---

(1) *Fragments*, p. 280.

les *Pensées* de Pascal. Le plus important, c'est de se mettre au-dessus de l'estime et de l'opinion des autres. « Je me nourrirai dans le goût de la persécution, esprit de saint Paul. » (1).

Pensant aux paroles que prononça l'évêque en lui donnant la tonsure, à l'héritage qu'elles offrent, au sacrifice qu'elles imposent, il s'écrie : « Mon Dieu, je ne sacrifie rien de matériel, car je n'ai rien ; mais j'ai mon moi, j'ai mon esprit, mon indépendance, ma hardiesse, voilà ce que je lie, ce que je vous offre. » Evoquant enfin son cher ami disparu et mêlant son souvenir à la pensée de la Sainte Vierge, il s'excite à plus de fidélité que par le passé. « Mon cher ami Guyomard, j'ai fait ce que tu désirais tant faire, ce que tu étais plus digne que moi de faire... Pauvre ami, comme je t'ai été infidèle, comme il y a eu des orages dans mon esprit depuis nos entretiens d'autrefois ! Très Sainte Vierge qui avez été notre mère commune, et sous les auspices de qui s'est formée notre amitié, gardez-moi, car je suis perdu si je suis abandonné à moi-même. » (2).

(1) *Fragments.*, p. 273-285.
(2) *Ibid.*, p. 293.

Quelques jours après avoir écrit ces lignes émues, le 1[er] janvier 1844, il annonçait à sa mère la nouvelle de sa première consécration à Dieu ; elle s'était faite sans trouble et sans inquiétude dans la spontanéité et la joie de son cœur. Il ne demande qu'une chose, la grâce de la persévérance : « J'espère que Celui qui m'a donné la force de faire ce premier pas me soutiendra jusqu'au bout. C'est tout mon désir et mon plus cher espoir. Remercions-le pour le passé et prions-le d'achever ce qu'il a commencé. » (1).

Le 29 mars, il écrit à Liart pour le féliciter d'avoir fait le pas décisif en recevant le sous-diaconat. Il lui fait part de ses tentations contre la foi, mais ne s'en étonne pas outre mesure ; il fait remarquer avec raison combien il est difficile aux croyants qui n'ont pas éprouvé ces luttes de les comprendre, d'y compatir et d'y porter remède. « Ils parlent deux langues inintelligibles, si la grâce de Dieu ne vient entre eux comme interprète. Que j'ai senti combien ces grands maux sont au-dessus de tout remède humain, et que Dieu s'en est réservé le traitement, *manu mitissima et suavissi-*

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 238.

ma, pertractans vulnera mea, comme dit saint Augustin, qu'on s'aperçoit bien avoir passé par cette filière, à la façon dont il en parle. » (1).

Nous l'avons entendu s'entretenir avec lui-même, avec son pieux ami défunt, avec son ami vivant, avec sa mère, avec la Sainte Vierge. Ecoutons-le maintenant s'expliquer avec sa sœur Henriette dans sa lettre du 16 avril. Il s'excuse d'abord d'avoir fait son entrée dans cette carrière ecclésiastique qu'elle n'aime pas. Mais qu'elle se rassure, il n'a pas entendu engager l'avenir ! Cette cérémonie de la tonsure n'a vraiment rien qui doive l'offusquer. « Si j'eusse été le chef de quelque école de philosophie, j'eusse imposé à mes disciples la cérémonie que l'Eglise a instituée au premier pas de la consécration sacerdotale, puisque son esprit se résume dans le renoncement à ce qui n'est ni beau, ni bon, ni vrai, et que, sans renoncement, il n'y a pas de philosophie. » (2). Il entre décidément dans la voie des sincérités successives, et peut s'appliquer dès maintenant ce qu'il écrira plus tard : « Je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir. » (3).

---

(1) Lettre insérée dans les *Souvenirs*, p. 307.
(2) *Lettres intimes*, p. 165.
(3) *Souvenirs.*, p. 151.

Après avoir fait cette confidence peu honorable, il examine les différentes possibilités d'avenir qui s'ouvrent devant ses yeux. L'enseignement secondaire dans les collèges ecclésiastiques lui offre peu d'attrait et semble bien au-dessous de ses capacités. Il croit savoir que l'archevêque de Paris projette un école des Hautes Etudes, et, sans trop de présomption, il peut y espérer une place de professeur. Un pis aller serait d'entrer pour quelque temps dans la Compagnie de Saint-Sulpice. Il y serait reçu à bras ouverts ; ne lui a-t-on pas fait déjà des propositions ? D'ailleurs, il serait bien entendu qu'on ne l'emploirait que dans le diocèse de Paris, et avec permission de se retirer au bout de quelques années. « Je veux absolument me réserver l'espérance de mener un jour cette vie solitaire et privée, qui dans un cercle peu nombreux, mais présidé par l'amitié, a tant de charmes pour celui qui sait penser et sentir. Ma bonne Henriette, c'est là que je te retrouve comme élément nécessaire de mon bonheur. » (1).

Le 5 juin, il ferme le tiroir réservé à Henriette et ouvre celui de sa mère. Ce petit tiroir, si chaudement entretenu jadis, de-

---

(1) *Lettres intimes*, p. 171.

vient de plus en plus froid, bientôt les araignées pourront y tisser leurs toiles. Les lettres d'Ernest Renan, écrites à sa mère, ne mériteront plus désormais le premier prix, sinon pour l'art douteux de consoler avec des mots et de dissimuler le fond de son âme. Il vient de recevoir, dans la grande église de Saint-Sulpice, les ordres mineurs, ce qui prouve, affirme-t-il, que les hésitations du passé sont bien disparues. La cérémonie de l'ordination l'a tellement réjoui qu'il a à peine senti les sept heures consécutives qu'elle a duré. « La consolation et la douceur que j'ai éprouvées en m'attachant encore à l'Eglise par ces nouveaux liens ne m'ont plus permis de douter que ce ne fût la main de Dieu qui m'y encourageait. Puisse-t-il achever ce qu'il a commencé » (1).

Vers cette époque, il reçut d'Henriette une lettre écrite à Varsovie le 9 mai. Parfaitement rassurée sur une tonsure ainsi interprétée, elle répond aux préoccupations de la carrière future. Le projet d'entrer chez les Sulpiciens n'a pas trouvé grâce a ses yeux quelque peu jaloux. « Laisse-moi te conjurer, mon pauvre ami, de ne jamais t'engager dans aucune congrégation qui

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 241.

t'ôterait toute liberté d'agir et t'enlèverait ainsi à ta propre raison et à ceux qui t'aiment. » (1).

Le 11 juillet, Ernest lui répond par une longue lettre de douze pages pour la rassurer pleinement avant d'aller en Bretagne embrasser sa bonne mère. Car, c'est dans la pensée de se trouver bientôt auprès de sa maman et non dans les divertissements du dehors qu'il veut « étouffer l'ennui inséparable de la réflexion sur le moi ». Puis il ajoute : « Cette pensée depuis longtemps m'occupe tout entier ; elle est le centre naturel où se portent mes désir et mes espérances, dans les moments où je les laisse libres de suivre leur pente naturelle. » (2). La nouvelle des ordres mineurs est glissée rapidement, avec la mention qu'elle n'ajoute rien à la tonsure, laquelle n'entraîne elle-même aucun lien, aucune obligation.

Mais voici le sous-diaconat qui se montre comme un spectre à l'horizon. Il y a encore un an pour réfléchir et on espère bien reculer cette limite. « Tu me soutiendras, n'est-ce pas mon Henriette, au moins en m'assurant que tu m'aimes. » Là-dessus, il s'empresse de calmer ses appréhensions. La

(1) *Lettres intimes*, p. 177-178.
(2) *Ibid.*, p. 183-184.

Compagnie de St-Sulpice n'est pas une Congrégation religieuse, et pourtant il est tout prêt à la sacrifier. « Je suis persuadé que les corporations religieuses, utiles pour un certain temps et pour certaines personnes, sont tout à fait déplacées et incompatibles avec d'autres temps et d'autres personnes. Et je crois, de plus, que notre époque est du nombre de ces temps, et que moi je suis du nombre de ces personnes. » (1).

Les vacances suivantes se passent à Tréguier sans incident notable pour son évolution psychologique. Il jouit des tendresses de sa maman, il tâche d'y répondre de son mieux, mais sans lui révéler quoi que ce soit de ses dispositions intimes. Au dehors, rien ne transpire de ses doutes entretenus et cultivés. C'est encore Henriette qui reçoit ses confidences, et la lettre qu'il lui écrit de Tréguier nous permet de deviner quelque chose de ses préoccupations d'alors.

Il fréquente peu le clergé du pays, il craindrait de se rappetisser à son contact. « Le clergé de ce pays, quoique respectable, est circonscrit dans un cercle de vues si étroites, que je craindrais qu'un contact trop immédiat, trop prolongé, ne finît par m'y renfermer avec eux. » Ce qui l'amuse sur-

(1) *Lettres intimes*, p. 186-187.

tout, c'est la manière dont ces prêtres bretons partent en guerre contre l'Université ; cela lui a fourni l'occasion de faire des observations psychologiques très curieuses. Il travaille l'hébreu, goûte la poésie des psaumes, et sait déjà y voir « les premiers chants de l'enfance du genre humain » (1).

Un peu calmé par le repos des vacances, par la tendresse du cœur maternel, et aussi grâce au bon accueil des amis et des maîtres de jadis, le débat intérieur recommence dès la rentrée à Saint-Sulpice. « Les premiers jours ont été bien pénibles, écrit-il à Henriette, tout un autre monde de pensées dures, souvent aigres et inquiètes, se réveillait en moi après s'être longuement assoupi. » (2).

Fort heureusement, un travail intense et varié l'empêche de se replier trop sur lui-même. Il étudie la langue allemande avec le secours de certains condisciples venus de l'Alsace et de la Lorraine. De plus, M. Le Hir, qui en a fait son ami et son compagnon d'études bibliques, s'est déchargé sur lui du cours élémentaire de langue hébraïque. Deux fois par semaine il assiste au cours de syriaque du Collège de France.

---

(1) *Lettres intimes*, p. 195-196.

(2) *Ibid.*, p. 200.

Mais le moment décisif approchait ; il fallait accepter ou refuser le sous-diaconat, et Ernest de reprendre son refrain habituel : « Dans ces pénibles alternatives, écrit-il à sa sœur, le 13 février 1845, mon grand mot est toujours celui de l'irrésolu : attendre, attendre encore. » Sans rompre avec Saint-Sulpice, il eût souhaité un arrêt momentané dans sa formation cléricale, afin de voyager et de faire des études libres. L'Allemagne, surtout, l'attirait : « J'ai été toujours surpris de voir mes pensées en parfaite harmonie avec les points de vue de ses philosophes et écrivains » (1).

Le 2 mai, Mme Renan est longuement et péniblement renseignée par son fils sur ses motifs de différer encore son entrée définitive dans l'état ecclésiastique. Le sous-diaconat impose des obligations graves et nombreuses, devant lesquelles il ne recule pas, sans doute, mais qui le surchargegeraient. Le bréviaire demande au moins une heure et demie par jour et ce serait autant de pris sur ses chères études. D'ailleurs, qu'elle dise un mot seulement, et elle sera obéie.

Il s'agit ensuite de tranquilliser ses inquiétudes en le voyant fréquenter le Collège de France. Cette maison est calomniée ;

---

(1) *Lettres intimes*, p. 209-212.

sur les vingt ou trente cours qui s'y font, deux seulement sont répréhensibles, ceux de Quinet et de Michelet, simples déclamations contre ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable. « Aussi, ajoute-t-il, Dieu me garde de souiller mes oreilles en les ouvrant à de telles calomnies, et à de tels blasphèmes ! » Enfin, il n'y va qu'avec la permission de ses supérieurs, et l'abbé Le Hir lui-même y a été pendant quatre ou cinq ans (1).

Désormais, Ernest quittera le Séminaire et l'Eglise sans souffler mot à sa mère, sans lui permettre de plaider un peu la cause du sacerdoce ou du moins celle de la foi. Il va se livrer totalement entre les mains de sa sœur qui devient de plus en plus pressante. Elle va prendre auprès de lui la place de ses directeurs, de la mère et de Dieu lui-même. « Enfin, bonne Henriette, j'abandonne tout à tes soins maternels ; tout ce que tu feras, je l'approuve, je l'accepte, comme l'œuvre d'une providence bienveillante, qui a toujours voulu se servir de ta médiation pour me faire du bien » (2).

On imagine ce que cette docilité aimante avait d'enivrant pour un cœur de femme

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 249-250.
(2) *Lettres intimes*, p. 212-213.

sevré de toute intimité dans la solitude de son exil, aigri d'avoir constamment à faire la volonté des autres. Aussi de quel accent elle encourage les confidences de son frère : « Oh ! que tu as raison de tourner vers moi ta pensée, quand tu te sens oppressé par la douleur ! C'est me prouver que tu as compris comment je t'aime ; c'est me rendre avec usure tout ce que je t'ai donné » (1). Puis, faisant allusion aux pensées sombres de désespoir et de mort qui le hantaient parfois, elle le supplie de prendre courage et de vivre, ne fût-ce qu'à cause d'elle. « L'une de tes mères, tu parviens à lui persuader que tu es heureux, mais celle qui, dans ce moment pleure si douloureusement avec toi, ne mérite-t-elle pas aussi que tu relèves ton courage en lui donnant un souvenir ? » (2).

Jusqu'ici, Ernest Renan se considérait seulement comme hésitant devant le sacerdoce, comme tenté contre la foi. Exalté par l'illuminisme farouche de sa sœur, il va se poser désormais en martyr du devoir et de la conscience. Pour se donner du cœur il ne craint pas de se hausser au niveau de Jésus lui-même si beau, si calme, si sublime dans ses souffrances, si peu compris de

---

(1) *Lettres intimes*, p. 216.

(2) *Ibid.*, p. 219.

ceux-là même qui l'adorent. Devant la dure obligation de quitter la soutane, de dire adieu à la religion de sa mère, il se compare tout simplement au Christ agonisant à Gethsémani, et lui emprunte la prière qu'il adressa à son Père céleste. « Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; pourtant que votre volonté soit faite et non la mienne ! » (1).

Dans sa lettre du 11 avril 1845, il dévoile enfin à Henriette une chose qu'elle soupçonnait depuis longtemps, qu'elle attendait avec impatience. « Je ne me rappelle pas, écrit-il, t'avoir jamais exposé les motifs pour lesquels la carrière ecclésiastique a cessé de me sourire ; je peux le faire aujourd'hui avec toute la netteté d'une âme franche et droite, parlant à une intelligence capable de la comprendre. Eh bien ! le vrai motif, le voici en un seul mot : Je ne crois pas assez. Tandis que le catholicisme a été pour moi la vérité absolue, le sacerdoce s'est montré à moi entouré d'un éclatant prestige de grandeur et de beauté » (2).

Obéissant aux exigences de sa raison de

---

(1) *Lettres intimes*, p. 225.

(2) Il est bon de rappeler ce qu'il écrivait à sa sœur le 15 septembre 1842 : « Quand même le christianisme ne serait qu'une rêverie, le sacerdoce n'en serait pas moins un type divin. » *Ibid.*, *p.* 101.

vingt-deux ans, écoutant la voix de sa conscience, il a procédé à l'examen du Christianisme. Dieu sait s'il y a apporté de l'attention et de la sincérité. « Comment, en effet, juger légèrement et en se jouant les dogmes devant lesquels dix-huit siècles se sont prosternés ? » S'il y a eu quelque partialité, c'est en faveur de cette religion ; il se sent encore tout prêt à lui consacrer sa vie, si Dieu lui accordait « cette illumination intérieure, qui fait toucher l'évidence, et ne permet plus le doute. » En attendant, son siège est fait, et il règle déjà les obsèques de cette religion qui vient de mourir dans son cœur, et sur laquelle il va répandre des larmes passablement difficiles à caractériser.

Ce christianisme qui a nourri et réjoui son enfance, conservera toujours ses sympathies. Il le défendra contre ceux qui l'attaquent, pourvu cependant qu'il soit docile et se laisse traiter comme il convient. Il s'agit du christianisme pur, identique à la raison elle-même, dégagé de ces idées mesquines et étroites, de toute cette mythologie qui tombe devant la critique. Mais n'a-t-il pas été trop loin, la sœur, si religieuse ne serat-elle pas scandalisée de cette juvénile audace ? « Henriette, pardonne-moi de te dire tout cela : je n'adhère pas à ces pensées,

mais je doute, et il ne dépend pas de moi de voir autrement que je vois. »

Répondant alors au projet d'études libres qu'elle lui avait présenté, il s'y refuse ; ce serait trop de frais pour elle, ne vaut-il pas mieux bénéficier encore un peu de cette bourse entière qu'elle sollicita et obtint pour lui, le 30 août 1838 ? « Non, bonne Henriette, je suis bien au Séminaire ; on y est plein d'égard pour moi. D'ailleurs j'y puis rester en conscience, puisque j'hésite seulement, et que, si tous les hésitants devaient en sortir, il serait bien désert » (1).

Ces dernières lignes ont besoin d'être relevées et expliquées. La foi catholique n'est pas aveugle ; on ne croirait pas si l'on ne voyait pas qu'il est déraisonnable de ne pas croire. Mais elle n'est pas non plus la vision des vérités que le dogme impose à l'intelligence, elle est une vertu qui requiert la grâce de Dieu, et aussi la bonne volonté de l'homme. Les tentations contre la foi peuvent être aussi fortes que celles contre la chasteté, non seulement dans les simples chrétiens, mais chez les prêtres, chez les plus doctes théologiens eux-mêmes. Il en a été ainsi de tout temps et il en sera toujours de même.

---

(1) *Lettres intimes*, p. 226-229.

En plein XIIe siècle, l'adversaire d'Abailard, Guillaume de Saint-Thierry décrivait avec angoisse les troubles religieux qu'il constatatait dans certaines âmes, qu'il éprouvait peut-être en lui-même. « Souvent, dit-il, des âmes pleines d'une religieuse ferveur, mais encore tendres dans leur croyance, sont assaillies par des tentations contre la foi. Ces tentations n'attaquent point en face et à découvert ; elles cachent leurs embûches, elles se présentent de côté, elles tiraillent par derrière le vêtement de la foi. Elles ne disent pas : *est*, *est*, *non*, *non* ; mais elles murmurent : *forsitan et forsitan*. Peut-être disent-elles, il en est ainsi, et peut-être ce n'est point vrai..... Lorsque la raison regarde en face et juge, tous ces doutes disparaissent. Cependant, si l'on trouve encore intact le vêtement de la foi, on sent pourtant qu'il demeure froissé et comme chiffonné » (1).

Parmi les deux cents et quelques jeunes gens qui vivaient alors avec Ernest Renan à Saint-Sulpice, plusieurs devaient éprouver de ces tentations, mais ils ne se livraient pas pieds et poings liés à une sœur rationaliste, ils ne cachaient pas si habilement à

---

(1) Cité par Th. de Regnon. *Etudes de théologie positive*, II, p. 12-13.

leur mère leurs inquiétudes intimes, ils avaient plus d'ouverture d'âme avec leurs directeurs, en un mot ils pratiquaient l'hygiène intellectuelle élémentaire qui s'impose au séminariste soucieux d'être conséquent avec lui-même.

Henriette dut pleurer de joie en recevant cette lettre : elle sentait l'âme de son frère toute proche de la sienne. Dans sa réponse du 1er juin, elle a fait passer tout son enthousiasme. « Rien ne peut, écrit-elle, ajouter à la tendresse que je te porte, mon Ernest bien-aimé ; mais si cela était possible, rien aussi, rien n'y eût été plus propre que ta dernière lettre. Oui, mon ami, ouvre-moi ta pensée en tout, toujours, entièrement, et sois bien assuré qu'elle sera non seulement comprise, mais partagée avec la plus douce sympathie. »

Elle prend un luxe de précaution pour que rien ne vienne contrebalancer son influence sur cette âme. Le docteur Descuret avait été un excellent intermédiaire quand il s'était agi de faire entrer le petit frère à Saint-Nicolas du Chardonnet. Depuis il avait servi pour bien des commissions, désormais il va être mis de côté, car, catholique fervent, il risquerait de jeter l'alarme (1).

(1) *Lettres intimes*, p. 233.

Et la voilà qui écrit une phrase avidement enregistrée par ce jeune esprit qui cherchait partout, dans le criticisme de Kant et le panthéisme de Hegel, dans la philologie et l'histoire des raisons de se débarrasser du catholicisme pour être véritablement fils de l'air, afin de pouvoir tout à son aise « caresser sa petite pensée. » Relevant avec allégresse le doute positif avoué par Ernest, elle lui répond : « Lorsque certaines idées ont été agitées, elles laissent toujours quelques traces et la *moindre* de ces traces, mon Ernest, doit suffire pour t'arrêter » (1).

C'est lui dire équivalemment que le doute est inguérissable, que la foi perdue ne se retrouve pas, que la conversion d'un saint Augustin n'a été qu'une faiblesse, ou même un mensonge. Et Renan qui se pique d'être bon séminariste, plus intelligent que tous les autres, décerne un brevet d'infaillibilité à sa sœur institutrice, tant il est vrai qu'on croit facilement ce qu'on désire. Dans son fragment romanesque écrit à Rome en 1849 il ne fera que traduire en son langage ce principe premier de Henriette : « Il est des voiles qui, une fois touchés, ne peuvent plus reprendre leurs premiers plis » (2).

---

(1) *Lettres intimes*, p. 235. C'est Henriette qui souligne.

(2) *Fragments*., p. 11.

Une chose coûtait beaucoup à son cœur, c'était de contrister Mme Renan en lui apprenant qu'il reculait encore devant le sous-diaconat : « Il n'y a que maman qui me déchire le cœur. Là il n'y a pas de remède. » L'austère Henriette a trouvé le moyen de guérir cette sentimentalité, elle l'apporte d'un pèlerinage à Kœnigsberg : « Devoir, mot sublime ! tu n'offres rien d'agréable à l'homme, tu ne lui parles que de sacrifices, et cependant toi seul tu lui révèles sa dignité, sa liberté ! — Reconnaîtras-tu Kant dans cette maxime ? » (1). Par ses prétentions de bas-bleu, elle nous fait penser à cette jeune fille allemande que M. Barrès oppose à sa fine Colette Baudoche et qui adressait à son fiancé de longues dissertations philosophiques.

Oui, Ernest connaissait un peu les penseurs allemands, bien qu'il avoue dans ses notes intimes qu'il ne les connaissait guère que par Madame de Staël et qu'il induisait leurs théories (2). Il avait des sympathies pour le scepticisme de Kant, il en avait aussi pour le positivisme de Luther, il ouvrait largement ses bras et son cœur à toute la Germanie. « O Allemagne, écrit-il, le 20

(1) *Lettres intimes*, p. 239.
(2) *Nouveaux cahiers de jeunesse*, p. 211

juillet, dans ses *Cahiers*, qui t'implantera en France ! Mon Dieu, mon Dieu, pourrais-je faire ce que je veux ? moi, si faible, si pauvre, isolé au monde, ne connaissant personne ? Mais Luther a été comme moi. Jésus, soutiens-moi. » Reprenant un peu son bon sens de Français et remarquant sa soutane, se rappelant aussi la communion du matin, il se reprend : « Je t'ai pourtant reçu ce matin, mais ceci est pour ma partie intellectuelle. » (1). Cette partie intellectuelle intempérante et désordonnée, il le sentait bien, allait ravager l'autre, cette partie qui réjouissait sa mère, qui se cramponnait au christianisme, qui aspirait au sacerdoce.

Les vacances, comme d'habitude, le ramenaient à Tréguier, dans son pays natal. A ceux qui le voyaient, il paraissait, nous dit-il, « un bon petit séminariste, bien pieux et bien doux ». Il aimait à se trouver dans les églises, il récitait le *Pater* avec délices, il lisait également les psaumes, mais dans un petit carnet où il avait transcrit le texte hébraïque. Malgré ses efforts pour cacher à sa mère la révolution qui s'opérait dans son âme, elle en devina quelque chose ; nous le savons par un petit incident

(1) *Cahiers de jeunesse*, p. 97-99.

qu'il rappellera deux fois dans ses écrits. « Un jour, nous nous assîmes dans la vallée du Guindy, près de la chapelle des Cinq-Plaies, à côté de la source. Pendant des heures, je lus à côté d'elle sans lever les yeux. Le livre était inoffensif ; c'étaient les *Recherches philosophiques* de M. de Bonald. Ce livre, néanmoins, lui déplut : elle me l'arracha des mains ; elle sentait que, si ce n'était pas lui, c'étaient ses pareils qui étaient les ennemis de sa plus chère pensée » (1).

Pendant ces vacances, Henriette fut très inquiète pour son frère. N'allait-il pas subir des influences opposées à la sienne, n'allait-il pas se laisser attendrir par les caresses, par les larmes peut-être de sa maman ? Elle lui fit parvenir une lettre par un intermédiaire avec cette suscription : *Pour mon Ernest*, pour *lui seul*. « Mon frère, mon ami, mon enfant bien-aimé, appuie-toi toujours sur mon bras et sur mon cœur, et sois certain que ni l'un ni l'autre ne te manqueront jamais... Ecoute avec patience les observations de chacun, mais qu'elles ne puissent pas t'ébranler, ni surtout te faire sortir de la ligne que tu dois suivre. » (2). Elle

(1) *Souvenirs*., p. 313-314. *Fragments*.. p. 9.
(2) *Lettres intimes*, p. 261.

s'occupait alors à lui trouver un préceptorat en Allemagne ; en attendant, il devait prendre une chambre à Paris, ne plus descendre à Saint-Sulpice, car il pourrait s'y laisser séduire, et elle, inconsolable, entendrait au fond de son âme une voix qui lui dirait : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » (1).

Ernest se montra digne de sa sœur, nous le savons surabondamment par la lettre qu'il écrivait à son condisciple, l'abbé Cognat, le 24 août. L'espoir de voir bientôt l'Allemagne l'enchante et l'enthousiasme, il le consolerait de bien des choses, mais la pensée d'attrister sa vieille mère le désole toujours. « Ah ! si j'étais né protestant en Allemagne !... là était ma place. Herder a bien été évêque, et certes il n'était que chrétien ; mais dans le catholicisme il faut être orthodoxe. »

N'ayant pas eu le bonheur de naître de l'autre côté du Rhin, il y placera du moins la patrie de ses rêves, qu'il célèbrera avec lyrisme. « J'ai étudié l'Allemagne, et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon ami, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jé-

(1) *Lettres intimes*, p. 269.

sus-Christ. Leur morale me transporte. Ah ! qu'ils sont doux et forts ! Je crois que le Christ nous viendra de là. »

Du reste, il ne faut pas se méprendre, il ne s'agit pas de la personne du Christ, ni des grands Allemands en eux-mêmes, ce qu'il aime en eux, c'est un certain type qu'il s'en forme. « C'est mon idéal que j'aime en eux. Maintenant, sont-ils conformes à ce type ? C'est ce qui m'importe assez peu. » Revenu de sa contemplation, il a honte de ses compatriotes, de ces pauvres Français, qui n'ont pas dit un mot de la morale de Kant, qui ne connaissent qu'une orthodoxie sèche, type Saint-Sulpice. C'est à désespérer. « La France me paraît de plus en plus un pays voué à la nullité pour le grand œuvre du renouvellement dans la vie, dans l'humanité. » (1).

Dure destinée tout de même que celle de l'homme supérieur, contraint de percer le cœur de sa mère, d'abandonner ce qu'il avait de plus cher au monde, pour obéir aux exigences de sa raison. « Heureux les enfants qui ne font toute leur vie que dormir et rêver ! Je vois autour de moi des hommes purs et simples auxquels le christianisme a suffi pour les rendre vertueux et

(1) *Souvenirs.*, appendice, p. 384-385.

heureux ; mais j'ai remarqué que nul d'entre eux n'a la faculté critique ; qu'ils en bénissent Dieu ! » (1). Ernest est tellement ravi de cette jolie phrase qu'il la transcrira presque mot pour mot dans sa lettre du 6 septembre à son directeur spirituel.

En insérant cette longue lettre dans ses *Souvenirs*, il constate qu'elle a quelque chose de contradictoire et de légèrement fiévreux ; nous y trouvons un ton d'orgueil vraiment démesuré.

« En vérité, monsieur, quand j'envisage cet inextricable filet où Dieu m'a enveloppé durant le sommeil de ma raison et de ma liberté, alors que je suivais docilement la ligne que lui-même traçait devant moi, de désolantes pensées s'élèvent dans mon âme... Dieu m'a trahi, monsieur ! » Cela ne l'empêche pas de croire à la bonne Providence, d'aimer l'Évangile et l'Eglise. « Ah ! que ne puis-je continuer à me dire son fils ? je la quitte malgré moi ; j'ai horreur des attaques déloyales où on la calomnie ; j'avoue franchement que je n'ai rien de complet à mettre à la place de son enseignement. »

Tous ces dires ne vont pas sans quelques contradictions, il le sent fort bien, mais en

---

(1) *Souvenirs.*, p. 383.

prend son parti, il s'est débarrassé du joug importun de la conséquence, au moins provisoirement. (1).

Quand il lui arrivait de coudoyer les prêtres bretons, il se rendait compte de l'abîme qui se creusait entre eux et lui-même, mais se gardait bien de le révéler, par crainte de se donner le mauvais rôle. « Vaudrait-il mieux engager avec eux ces misérables controverses, où ils auraient l'avantage de soutenir le beau et le pur, et où j'aurais l'air de m'assimiler à ce qu'il y a de plus vil ; car l'antichristianisme a, dans ce pays, une couleur si détestable, si basse, si dégoûtante, qu'en vérité il y aurait de quoi m'éloigner, ne fût-ce que par modestie naturelle. » (2).

Bien qu'à cent lieues du Séminaire et du catholicisme par ses idées, Ernest Renan restait toujours indécis sur le parti à prendre. Il trouvait que sa sœur allait trop vite ; une sécularisation brusque lui paraissait indésirable et il comptait bien rentrer à Saint-Sulpice. « Mon Dieu, écrit-il à Henriette, dans quel filet tu m'as conduit, je n'y vois d'issue qu'en perçant le cœur de ma mère. Je cherche à l'égayer ; j'ai été

---

(1) *Souvenirs.*, p. 318-321.
(2) *Ibid.*, p. 388.

bien obligé d'adoucir les couleurs pour ne pas la désoler. Et, intérieurement, quelle lutte ! Crois-tu que je n'ai pas été souvent sur le point de faire volte-face ? » (1). Plus sévère que tous les directeurs, Henriette n'admettait ni ménagements, ni transactions ; tout cela chargeait la conscience de son frère et la sienne. « Plus de faiblesses, plus de fautes morales », s'écrie-t-elle, impitoyable.

Le 9 octobre, Ernest arrivait à Paris encore atermoyant, quand une circonstance imprévue brusqua les choses. Mgr Affre venait de fonder, aux Carmes, la maison des Hautes Etudes, et de l'y nommer comme professeur d'hébreu. Il fit répondre qu'il refusait et aussi qu'il renonçait définitivement à Saint-Sulpice. Racontant cette journée à sa sœur, il lui fait part des impressions qu'il ressentit quand il fut seul, dans sa chambre, en habit laïque.

« Le soir, j'étais à l'hôtel, que de liens, ma bonne amie, rompus en quelques heures ! Il y avait des moments où mon passé reprenait son empire, mes doutes semblaient disparaître, et alors ma démarche me semblait mauvaise, mais je sentais que ce n'était là qu'un effet momentané de ma

(1) *Lettres intimes*, p. 303.

fatigue intellectuelle et morale et qu'au jour où je serais tranquille en ma chambre, je reviendrais à ma critique » (1).

Ce dernier mot renferme la clef de l'évolution religieuse de Renan, mais gardons-nous d'y ajouter une épithète. De plus, retenons bien ceci : s'il rejette le catholicisme, ce n'est point parce que convaincu de sa fausseté, c'est avant tout parce qu'il oppose une barrière à son autonomie intellectuelle. Car enfin, il a beau être un bon élève, il a beau s'enfler de sa transcendance, il n'a pas encore fait le tour de l'exégèse, de l'histoire, de la philosophie. Et quand aux penseurs allemands dont il a la bouche pleine, il ne les connaît guère qu'à travers Madame de Staël, et encore, de son propre aveu, leur prête-t-il son propre idéal. Il n'est plus catholique ni même chrétien parce qu'il a été critique, et surtout parce qu'il veut l'être de plus en plus, non pas philologue, ni exégète, ni historien, mais quelque chose d'autre. « Celui-là est le Jupiter Olympien, l'homme spirituel qui juge tout et n'est jugé par personne » (2).

(1) *Lettres intimes*, p. 317.
(2) *Souvenirs.*, p. 409.

CHAPITRE V

Hors de Saint-Sulpice et de l'Église

Ernest Renan passa seulement quelques jours dans le fameux hôtel de mademoiselle Céleste. Cette maison qu'il décrira plus tard comme pleine de mystères et de romans était comme une annexe du Séminaire : elle en préparait l'entrée et aussi la sortie. « La transition de l'habit ecclésiastique à l'habit laïque est comme le changement d'état d'une chrysalide ; il y faut un peu d'ombre » (1). Personnellement, il semblait bien mûr pour cette transformation, et pourtant il va lui faire subir encore plus d'une étape.

Le lendemain de sa rupture, il se présentait au Séminaire pour prendre congé de ses anciens maîtres, et il s'étonne de l'accueil qu'il en a reçu. « J'ai été charmé de l'estime et de l'affection qu'ils m'ont témoi-

---

(1) *Souvenirs.*, p. 325-326.

gnées. Je n'eusse pas cru tant de largeur dans ce centre de la plus stricte orthodoxie. » (1).

Sur les conseils et les recommandations du supérieur de Saint-Sulpice et de l'abbé Dupanloup, il se décide à demander une place de surveillant au collège Stanislas. C'est là, à ses yeux, une transition toute naturelle entre la vie de clerc et la vie laïque, il y voit surtout le moyen de tranquilliser sa mère.

Ce n'est pas sans quelque gêne qu'il annonce cette décision à la terrible Henriette. « C'est au collège Stanislas, bonne amie, que je compte cette année fixer mon séjour. Au nom du ciel, ne t'arrête pas à ce mot, qui, m'a-t-on dit, pourrait t'être désagréable. » Cette maison n'est pas uniquement cléricale, il y bénéficiera des cours de Lenormant et d'Ozanam, et surtout il aura une compagnie digne de lui. « Il faut le reconnaître, chère amie, il y a dans les chrétiens, dans les ecclésiastiques respectables, une bonté, une charité, comme ils disent, qu'on ne trouve pas ailleurs » (2).

Cet établissement qui ne plaisait guère à Henriette, déplaisait souverainement à son

(1) *Lettres intimes*, p. 318.
(2) *Ibid.*, p. 326-328

amie Mlle Ulliac Trémadeure. Ernest ne comprenait pas encore l'anticléricalisme de cette femme. « La grande objection, dit-il, était que ce collège est un collège de Jés... Oh ! bonne amie, se peut-il qu'au XIXe siècle, une femme de l'esprit le plus distingué s'amuse à de pareils enfantillages » (1).

Le même jour, 17 octobre, il annonçait à sa mère la même nouvelle, mais sur un autre ton. C'est le séminariste qui parle, encore revêtu de la soutane et n'ayant nullement renoncé au sacerdoce, encore moins à l'orthodoxie catholique .S'il a quitté momentanément Saint-Sulpice, c'est afin de prendre ses grades universitaires et sur l'avis de ses supérieurs. Le directeur du collège l'a pris en affection et lui accorde souvent des conversations intimes, promettant de faire lui-même toutes les démarches pour lui permettre de passer ses examens.

Il est nourri, blanchi, chauffé et reçoit 600 francs d'appointements annuels ; ses

(1) *Ibid.*, p. 332. Un auteur allemand, peu au courant du vocabulaire anticlérical français, a été induit en erreur par cette phrase. Il attribue aux Jésuites la direction du Collège Stanislas. Pour une fois, la critique textuelle lui a fait défaut. Ce célèbre collège était dirigé alors par l'abbé Gratry avec un personnel mi-ecclésiastique et mi-laïque. Cf. *Realencyclopädie*, t. 16, p. 651.

occupations lui laissent de nombreux loisirs pour ses études personnelles. Le quartier est le plus religieux de Paris ; partout des établissements pieux qui ont tous de jolies chapelles. Rien n'est épargné pour réjouir la chère maman. Après avoir satisfait la piété, voici qu'on fait appel à la coquetterie. « Mettez-vous bien belle le dimanche, tout comme pendant les vacances ; la robe de soie et le grand châle ,entendez-vous bien, bonne mère » (1).

Mme Renan, avait en effet, grand besoin d'être rassurée. Depuis les dernières vacances elle était très inquiète au sujet de son fils. Pour passer le temps, elle s'était mise à lire la vie de Monsieur de Quélen, mais ses yeux se reposaient mal sur ces pages, son imagination errait à la suite de son cher absent. « J'étais triste comme une mourante, écrit-elle, je regardais les champs. la mer, le port, rien de tout cela ne pouvait me distraire, quand j'ai entendu les pas du facteur de la poste. Mon Dieu ! si j'avais une bonne lettre de mon Ernest pour me remettre un peu ! » (2).

La bonne lettre si impatiemment attendue venait d'arriver. Elle fut montrée aux

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 260.
(2) *Ibid.*, p. 263.

anciens professeurs qui en furent charmés. L'abbé Pasco qui suivait avec amour les progrès de son élève préféré, s'était écrié : « Personne ne sait se tirer comme Ernest. »

La réponse du 30 octobre témoigne d'une joie bien légitime, elle trahit également les préoccupations d'une maman qui a gâté son fils. « Faut-il se lever à cinq heures au collège ? J'ai des jours, je me réveille à cette heure, il y a un petit souvenir de pitié pour toi. » Faisant allusion au petit conseil relatif à la toilette, elle ajoute gaiement : « Fidèle à ton aimable recommandation, les grandes bannières sortiront pour la première fois depuis ton départ » (1). Sous forme de conclusion, quelques pots de confitures et des coquillages soigneusement empaquetés par la main maternelle prenaient la direction de Paris. Ils rejoindront Ernest, non pas au collège Stanislas, mais dans la pension de M. Crouzet où il se trouve comme répétiteur.

En entrant à Stanislas, Ernest Renan y avait rencontré plusieurs de ses condisciples de Saint-Sulpice. Quelques-uns y attendaient l'âge requis pour recevoir les ordres sacrés ; d'autres, ne se sentant pas la vocation ecclésiastique, avaient décidément re-

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 262-267.

noncé au séminaire et se préparaient une autre carrière. L'ex-séminariste dont nous nous occupons n'entrait ni dans la première, ni dans la seconde catégorie. Il avait tout simplement perdu la foi et ne paraissait pas prendre le bon chemin pour la retrouver.

L'abbé Gratry s'en aperçut bien vite, il le faisait appeler souvent et eut avec lui de vraies conférences. Ernest trouva son interlocuteur plein de bonté et de sympathie mais ne prêta à ses considérations qu'une oreille fort distraite. Racontant ces entretiens à sa sœur, il écrivait : « Cette fois-ci j'ai été ferme et décidé, même plus que le strict devoir ne m'obligeait à l'être. » Il pouvait, en effet, se rendre cette justice. Ce n'était pas au premier venu qu'il avait eu affaire, lui jeune homme pas encore bachelier. « C'est un homme fort distingué, dit-il, c'est un docteur ès-lettres, ancien élève de l'école polytechnique. »

Il constatait, d'ailleurs, que ces conversations n'avaient pas été pour lui du temps perdu ; elles avaient été l'occasion d'observations psychologiques très importantes (1).

---

(1) *Lettres intimes*, p. 339-341. A la suite d'une discussion philosophique où il avait été peu sincère, il écrit : « Je ne crois pas beaucoup à tout cela ; je

Cette situation était fausse et ne pouvait pas durer. L'abbé Dupanloup qui poussa la générosité jusqu'à lui offrir sa bourse, tenta un dernier effort pour le ramener ; il lui conseilla d'aller faire une retraite sous la direction du P. de Ravignan. Il eût été au moins intéressant de le voir en contact avec ce jésuite qu'il aimait autrefois à entendre à Notre-Dame ; malheureusement, le Père n'était pas alors à Paris.

Les lettres suivantes (1) écrites par Ernest à sa mère pour lui expliquer sa situation ou plutôt pour l'embrouiller, sont tissées de jolis mensonges tout emmiellés de tendresse filiale. Ce qui le préoccupe, c'est la composition urgente d'une grammaire hébraïque. L'abbé Le Hir qui l'y pousse, la ferait accepter par son propre éditeur et adopter

---

viens même d'éprouver en moi un fait singulier, et qui me caractérise bien ce que fait la dispute dans la recherche de la vérité. Je craignais de pousser trop loin mes idées, de peur de voir crouler mon château. C'est que j'ai eu la sottise de disputer là-dessus avec M. Le Hir, et le hasard m'a amené à soutenir ceci. O Dieu, tu sais que cela ne fait pas coutume en moi et que je respecte le vrai. » *Cahiers de jeunesse*, p. 46. Renan respectera la vérité, mais à condition qu'elle ne fasse pas « crouler son château ».

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 268 sq. Remarquons le titre sous lequel ces lettres continuent à être rangées.

par les nombreux séminaires des Sulpiciens. « Jugez, dit-il, de l'avantage qu'il y a à s'introduire dans le monde savant par un ouvrage utile et estimé. » Il pourra y mettre une dédicace et se faire ainsi des protecteurs puissants ; son intention serait de la dédier à M. Quatremère.

Mais, pour mener à bien ce travail, le collège Stanislas n'est pas ce qu'il faut. « Ces Messieurs de Saint-Sulpice pour lesquels je travaille l'ont si bien senti, qu'ils m'ont cherché et trouvé tout de suite une pension voisine de Saint-Sulpice » (1).

Mme Renan fut déçue et passablement ennuyée par ces quelques lignes qui lui avaient été adressées le 3 janvier 1846, avec de chauds souhaits de bonne année. Dans sa réponse du 18 elle se montre très embarrassée et ne cache pas une certaine indignation. « Je relis, lui écrit-elle, ta délicieuse lettre du 17 octobre, que j'avais, dans ma folle joie de mère, communiquée aux nombreuses personnes qui s'intéressent à toi. Tu paraissais si heureux, si content, c'était ce qui me flattait le plus ; et maintenant, mon pauvre Ernest, où vas-tu te caser ? » Elle prend alors un ton qu'on voudrait plus

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 271-274.

fréquent dans ses préoccupations maternelles. Son fils n'a pas besoin d'être entouré d'une auréole de bonheur pour être aimé d'elle. « Dis-moi les choses telles qu'elles sont, mon Ernest, je partagerai tes peines comme j'ai partagé tes joies » (1).

Entretemps elle a appris que son fils a quitté le collège Stanislas, elle ne sait plus où lui adresser les lettres et les paquets ; de plus en plus elle réclame de la franchise pour calmer ses inquiétudes. Et Ernest de lui répondre : « Pauvre bonne mère, qui a pu déjouer l'innocent artifice par lequel je croyais vous éviter quelques moments de peines ! Ah ! mère chérie, que je me reproche maintenant d'avoir usé une fois envers vous de ce petit détour !..... »

La mère prendra au mot ces belles protestations de repentir et aura l'imprudence d'écrire qu'elle lui pardonne. Et voilà Ernest, dont la spécialité ne sera pas de battre sa coulpe, qui jette les hauts cris. « Vous me *pardonnez*, dites-vous, pauvre chère maman, hélas ! j'ai donc commis une faute ; une faute envers ma mère, oh ! j'en serai toute ma vie inconsolable ! »

Il a peut-être mal fait puisque sa maman

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 278-280.

n'a pas été contente, mais son intention était bonne, sa conscience est pure. En quittant Stanislas, il n'a fait qu'obéir à ses maîtres et à ses directeurs. Ses instigateurs ont été les abbés Le Hir et Dupanloup. « J'en étais en colère contre ceux qui m'avaient entraîné, Monsieur Dupanloup surtout, qui me poussait l'épée dans les reins. » (1).

Ces belles paroles ne parvenaient pas à consoler Mme Renan. Tout commençait à l'inquiéter dans les lettres de son fils, et ce qu'elles dissimulaient et ce qu'elles exprimaient. « Il n'y a que le devoir et la conscience, y lisait-on, qui ne puissent être sacrifiés à rien ici-bas. » Que voulaient dire ces grands mots appris par Henriette à l'école de Kant ? Avait-elle jamais songé à placer son Ernest dans la cruelle alternative de percer le cœur de sa mère ou de sacrifier sa conscience ? Elle lui laisse la plus grande liberté dans le choix de sa carrière tout en regrettant pour lui « les gras pâturages de Saint-Sulpice. »

Peut-elle oublier cette jolie chambre du Séminaire dont il lui fit jadis une si poétique description ? Elle voit les rideaux des fenêtres et ceux du lit, une bibliothèque

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 308 et avant passim.

nombreuse, une cheminée à la prussienne, « un joli feu sans besoin, mais pour le plaisir de tisonner comme ta pauvre mère ! » Et maintenant c'est le long dortoir plein d'élèves qui ronflent aux deux extrémités et qui le dérangent, lui qu'une petite souris empêchait de dormir. « Je t'ai manifesté quelques craintes, conclut-elle, je n'ai pu, mon pauvre petit agneau chéri, m'empêcher de regretter pour toi les gras pâturages de Saint-Sulpice. Maintenant, gare à ta pauvre petite toison, si belle, si douce, si charmante ! » (1).

Ernest revient à la charge avec beaucoup d'habileté, mais décidément la franchise n'est pas son fort, elle ne lui semble pas un bon sentiment, encore moins une obligation même envers sa mère. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes et dans son âme très pure, rien n'est changé. Si le tableau qu'il trace de sa nouvelle situation ne satisfait pas sa chère maman, il faut désespérer de la satisfaire. Ces messieurs de Saint-Sulpice sont toujours pour lui des pères et des amis. « Monsieur Le Hir est devenu mon directeur habituel, et je ne puis vous dire quel trésor d'amitié et de bonté j'ai trouvé dans cet excellent cœur. »

---

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 295.

Dans la pension Crouzet il se trouve beaucoup mieux qu'au collège Stanislas, bien qu'il s'y trouvât fort content. Il habite dans la rue des *Deux-Eglises*, sa chambre se trouve au troisième, ce qui ne fait que le rapprocher du ciel. Il entend les cloches de Saint-Sulpice dont le beau son fait palpiter son cœur. Tout près est située l'église Saint-Jacques où il va prier Dieu de lui donner des forces. Il vient de se lier avec Marcelin Berthelot, le plus religieux des jeunes gens. Le maître de la pension lui-même, M. Crouzet, a étudié la théologie dans un Séminaire.

« Quant aux élèves, ils m'aiment beaucoup : je les caresse et les encourage, et cela leur plaît beaucoup. » Ils ont les qualités des petits Parisiens, mais aussi les défauts : « d'une amabilité charmante, mais mous et faibles comme de la paille mouillée. » (1). L'un d'eux cultivait des lentilles dans son pupitre, ce qui amusait l'indulgent répétiteur et lui fournissait matière à observations.

Dans les Cahiers intimes qu'il rédigeait alors et qu'il appelle ses « *vomissoires* », nous trouvons une autre note et une autre

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 310 et avant passim.

couleur. « Ma pauvre mère seule me fend le cœur. Ah ! maman ! maman ! Ce qu'il y a de plus curieux, c'est mon affreuse position : souliers percés, sous comptés, et mon affreuse vie extérieure en cette maison avec des bambins et un ogre. » (1).

Il est grand temps de faire cesser ce long malentendu entre la mère et le fils. Henriette va s'en charger dans sa longue lettre du 15 mars 1846, et sur un ton passablement sec et impérieux. Elle déclare hautement n'avoir rien à se reprocher dans ses relations avec son frère ; elle désapprouve son manque de sincérité, tout en louant ses intentions. « Je ne l'ai poussé à rien, écrit-elle, je ne l'ai engagé à rien, bien loin de là, je n'ai cessé de lui répéter que lui et lui *seul* devait décider de son avenir, que nul ne doit ni ne peut avoir d'influence en pareille matière, puisque ce qui semble du bonheur à l'un est souvent du malheur pour l'autre. » (2).

Quand on a lu attentivement les *Lettres intimes*, on éprouve quelque peine à souscrire tout à fait à ces dernières lignes. Et d'ailleurs ne s'accusait-elle pas souvent de

---

(1) *Cahiers de jeunesse*, p. 226.
(2) *Lettres du Séminaire*, p. 326.

s'immiscer trop dans les préoccupations intimes de son frère, oublie-t-elle les soins qu'elle prenait pour accaparer sa direction en la soustrayant aux influences étrangères ? Et maintenant encore, n'a-t-elle pas tout l'air d'imposer silence à la pauvre mère au nom même de sa science et de sa propre expérience ? « Croyez-moi, ma bonne mère, les agitations de ma vie m'ont fait beaucoup voir, beaucoup connaître, beaucoup observer ; j'ai acquis plus d'expérience que bien des personnes qui ont vécu quatre-vingts ans dans notre chère province. » (1).

Enhardi par ces démarches de sa sœur, Ernest commence enfin à sortir du Séminaire, même aux yeux de sa mère, en déclarant bien fort qu'il n'a jamais été dissimulé à son égard. « Ne croyez pas, chère mère, que le moindre changement se soit opéré dans mon cœur... Ma vocation, dites-vous, mère chérie, semblait m'appeler ailleurs ? Chère mère, je ne connais qu'une vocation pour l'homme : c'est de réaliser l'idéal de sa nature, c'est de s'élever du cercle méprisable des jouissances vulgaires au monde supérieur de la vertu et de la science... Gardons-nous de croire, chère mère, que

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 329.

l'homme naisse sous une étoile fatale, qui lui marque invinciblement sa place dans l'ordre de l'univers. Sa vocation particulière n'est-elle pas celle qui, à chaque phase de son existence, résulte de ses croyances actuelles et des besoins de son cœur ? » (1)

On a eu raison d'écrire, à propos de ces périodes fuyantes, sonores et creuses, que le Renanisme était déjà fondé (2). Et il est assez triste de voir l'auteur essayer sur sa mère cette fine liqueur empoisonnée qui déprimera et qui tuera tant d'âmes.

Dans une lettre à sa sœur Henriette, il déclare qu'il faillit entrer à l'Ecole normale. Il alla voir le directeur, M. Vacherot, lui raconta naïvement son passé et fut heureux de constater que le nom de Saint-Nicolas associé à celui de M. Dupanloup, sonnait partout fort bien. Finalement, il refuse de se lier à l'Université afin de conserver toute son indépendance. Il prendra ses grades dans la Faculté des lettres, car aucune spécialité, si brillante fût-elle, ne serait capable de le satisfaire : « Que servira à l'homme d'avoir été savant dans la natu-

(1) *Lettres du Séminaire*, p. 343-345.

(2) *La crise d'âme d'Ernest Renan*, par M. L. de Lanzac de Laborie. *Correspondant* t. 209, p. 54.

re, s'il n'a été savant dans lui-même et dans Dieu, s'il n'a été philosophe ? » (1).

Il s'occupera de philosophie et de religion, il s'occupera surtout de cette religion du Christ qu'il a abandonnée. Il souffre, paraît-il, de la voir attaquée, traitée de superstition. Il aime à l'entendre louer en général, mais sans venir au fin mot d'y croire tout de bon. « Ah ! mon Dieu ! qui me donnera de pouvoir faire un livre du christianisme, qui dira définitivement comment il est temps de le prendre ! je le louerai, je l'exalterai, je le baiserai, mais l'humaniserai. L'homme ou Dieu, c'est tout un, même sans panthéisme. » (2). Ces lignes nous font déjà prévoir l'un des caractères des *Origines du Christianisme*.

Dans une page intime écrite vers 1846, en tête de laquelle il inscrivait la note : *excellent, suivant moi*, Ernest se demande où il mettra sa gloire, ce pain dont nous avons tous besoin pour vivre. Ce ne sera point, à coup sûr, dans le trésor commun de la gloire nationale, où viennent puiser les manœuvres et les gens du peuple qui n'ont pas de mérite personnel. Ceux-là

---

(1) *Lettres intimes*, p. 382-383, et *Nouv. Cahiers de jeunesse*, p. 140-141.

(2) *Cahiers de jeunesse*, p. 235 et 240.

s'enthousiasment pour la victoire de la patrie, ils ont toujours Napoléon à la bouche. Cette gloire commune le laisse indifférent, il vendrait volontiers la France pour une petite vérité qui fît marcher la philosophie. « Que les Cosaques viennent, pourvu qu'ils me laissent des bibliothèques, des penseurs pour commercer, une académie pour m'entendre et liberté de penser et de dire ! Je m'anoblirai intérieurement. Que m'importe que la vanité s'attache au nom de France ou de Cosaques ? J'entends ceci, grandement et intellectuellement, et non vaniteusement et pédamment. Philosophie vitale, science du contemplateur qui n'embrasse rien pour critiquer tout, et cela pourtant avec feu et enthousiasme. » (1).

Sa doctrine à lui, ce sera précisément de ne pas en avoir, afin de pouvoir les juger toutes. « Je n'accepte aucun nom ; un nom est une limite. Quand on est tel ou tel, on n'est pas tout le reste, on n'est pas critique. Je veux être tout, non par la compensation usée de toute chose, mais par la cohabitation de toutes choses. » (2). Tant pis si cette attitude doit le mettre hors de l'humanité, il n'en a cure. « Je suis fort égoïste, écrit-il

---

(1) *Cahiers de jeunesse*, p. 245-246.
(2) *Fragments*.., p. 122.

à l'abbé Cognat, retranché en moi-même je me moque de tout. » Il sera peut-être isolé, seul de son avis ; mais qu'importe, il aura le bonheur de « caresser sa petite pensée », il sera le Jupiter olympien qui juge tout sans être jugé par personne (1).

Songeant un jour à la situation que lui avait offerte l'archevêque de Paris, l'ancien séminariste écrivait dans ses *Cahiers* : « Ah ! si j'avais voulu, je serais là-bas aux Carmes, choyé, le premier en tout et partout, plein d'espérances. » Et il se voyait dans l'horrible pension de M. Crouzet, tracassé par un vrai tyran, jouet de ses caprices, au dernier degré de l'échelle sociale. Mais, ajoutait-il, en s'adressant à Dieu : « C'est pour toi que je souffre ; c'est pour ma conscience. »

En réalité, il ne sacrifiait qu'à lui-même, à son orgueil, véritablement démesuré. Il voulait entrer parmi ceux qu'il appelle les vrais génies ; qui *sont intérieurement fiers*. « Ils ont fait le sacrifice entier de ce qui n'est pas eux-mêmes. » (2).

C'était peu pour ce jeune étudiant que d'être le premier à l'école des Carmes, il eût dédaigné la première place dans l'Univer-

---

(1) *Souvenirs.*, p. 409.
(2) *Cahiers.*, p. 385-388.

sité ; il s'agissait pour lui de se placer au-dessus de tout, des hommes sans doute et aussi de Dieu.

Jules Janin et Sainte-Beuve lui-même sont, à ses yeux, des têtes creuses, des hommes à bluettes ; Saint-Marc Girardin est l'être le plus nauséabond qu'il connaisse. « Allemagne ! Allemagne ! Herder, Gœthe, Kant. Il faut souffleter cette creuse et pédante Université, ces sots de Français, qui ne savent ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils doivent dire. » (1).

Ces bonnes gens qu'il voit discuter en Sorbonne lui inspirent du dégoût. Ce qu'il lui faut, c'est la pose du « Gœthe olympien qui rit de tout et ne saurait l'être (*sic*) » ; penseur ferme et froid, au-dessus des discussions et des jugements. « *Le rôle de Faust*, dit-il, *est en tout le plus commode et le plus à couvert du ridicule* : aussi tant de gens aiment-ils à s'y réfugier. En vérité, là est ma tentation ; car ce Faust se pose nécessairement en supérieur à ceux dont il rit : or, qu'il est affreux de soupçonner quelque chose de supérieur à soi ! » (2).

Un autre écrivain allemand lui fournis-

(1) *Cahiers*..., p. 309-310.

(2) *Ibid.*, p. 418-419.

sait alors son idéal d'indépendance et de supériorité transcendantale. « Ah ! mon type sublime, où es-tu mon étoile ? Herder, mon *penseur-roi*, régnant sur tout, jugeant tout et n'étant jugé par personne. » (1). C'est bien, mais, de grâce, ne prétendez pas à l'héroïsme et au martyre par surcroît ; ne regrettez pas trop les douceurs de Saint-Sulpice et les faveurs des Carmes, ne dites pas que vous les sacrifiez à Dieu et à la conscience.

Plus tard, il daignera rendre hommage à la *catégorie* de l'idéal ; pour le moment, il ne se sent point d'humeur à adorer quoi que ce soit. « Je suis là debout dans le temple, écoutant de toutes parts. Ah ! quand tomberai-je à genoux ? Ce ne sera pas quand je le voudrai, mais quand je le ferai spontanément. »

Quelques pages plus loin, nous le voyons pourtant s'agenouiller devant Jésus, qui aura été sans doute très flatté de cet hommage. « C'est le seul homme devant lequel je me ploie. Je le lui ai dit, et je pense que cela lui aura plu. C'est vrai, pour rien au monde, je ne voudrais faire l'hommage de supériorité à qui que ce soit des autres

---

(1) *Cahiers.*, p. 343.

hommes présents ou passés, à peine futurs. Mais, pour lui, oh ! c'est de bon cœur. »

L'hommage, auquel on donnait tant de prix, était loin d'être complet. Jésus était reconnu supérieur pour sa morale, mais avec une infériorité compensatrice. « J'ai une idée de plus que toi, que tu ne pouvais ni devais avoir, c'est *science*, qui a aussi ses droits. » Là-dessus, il propose un échange d'amitié, car, malgré son savoir, il a bon cœur : « J'ai même du simple et du pur dans l'esprit, la science ne me dessèche ni me défleurit ; oui, vraiment, je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. »

Si Jésus est Dieu, tant mieux ; mais qu'il le lui fasse connaître par une apparition ! « Je ne t'ai jamais blasphémé, apparaîs-moi une fois dans ma vie et je suis content. A ma mort, au moins. » (1). Cet étrange colloque sortait d'une âme peu disposée à entendre la voix de celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Les pages touffues rédigées aux environs de 1848, sous le titre pompeux : *L'Avenir de la Science*, ne respirent pas non plus la modestie. Augustin Thierry, qui était alors son initiateur, le dissuada de faire son en-

---

(1) *Cahiers.*, p. 303-304 et p. 351-353.

trée dans le monde littéraire avec ce paquet sur la tête. Le jeune auteur rentra son gros manuscrit dans ses tiroirs, sauf à le débiter par petits morceaux. Il avait trop bien profité à l'école des Allemands, qui, avoue-t-il, n'excellent pas *im Büchermachen*, dans l'art de composer des livres.

En 1890, deux ans avant sa mort, il donnera cet ouvrage au public à titre de document psychologique, et comme une photographie de sa jeunesse. « Ici l'on trouvera, écrit-il dans la préface, sans aucun dégrossissement, le petit Breton consciencieux, qui, un jour, s'enfuit épouvanté, de Saint-Sulpice, parce qu'il crut s'apercevoir qu'une partie de ce que ses maîtres lui avaient dit n'était peut-être pas tout à fait vrai. » (1).

Cette jolie petite phrase est une miniature presque parfaite du style de Renan quand il sera tout à fait dégrossi, avec ses balancements et ses atténuations, avec son habile mélange de vérité et de poésie. Nous savons que ce petit Breton traîna assez longtemps sur le seuil de Saint-Sulpice, et que son orgueil incommensurable, beaucoup plus que sa conscience, le décida fina-

---

(1) *L'Avenir de la Science*, préf. p. V-VI.

lement à le franchir. Les textes qui précèdent sont assez éloquents et on pourrait les multiplier.

Ce n'est d'ailleurs pas aux écrivains de ce temps qu'il faut demander la modestie. C'est l'époque du messianisme romantique, où les cerveaux d'avant-garde se demandent avec sérieux :

Qui de vous, qui de nous va devenir un Dieu ?

Ernest Renan ne pouvait pas décemment échapper à la contagion. Lui aussi se donnait volontiers la mission de guider l'humanité ; on le voit dans une lettre qu'il écrivait à Berthelot, le 7 janvier 1850. Voyageant en Italie, aux frais du gouvernement, il fut effrayé de constater, en arrivant à Salerne, qu'il avait déjà dépassé, du côté du midi, les limites de la civilisation. « Oui, j'ai éprouvé là le sentiment le plus triste de ma vie. J'ai tremblé pour la civilisation, en la voyant si limitée, assise sur une si faible assiette, reposant sur si peu d'individus dans le pays où elle est régnante. Car, combien y a-t-il d'hommes, en Europe, qui soient vraiment du dix-neuvième siècle ? Et que sommes-nous, nous autres éclaireurs, avant-garde devant cette inertie, ce troupeau de brutes qui nous

suit ? Ah ! si un jour ils se jetaient sur nous et refusaient de nous suivre ? » (1).

Cependant, même à cette période de jeunesse et d'effervescence intellectuelle, Renan ne se tenait pas toujours à ces hauteurs surhumaines ; pris de vertige, il savait parfois descendre et subissait alors de vrais accès de désenchantement. « Ah ! mon Dieu, s'écriait-il un jour, que je voudrais être une pauvre petite religieuse, toute simple et pure, priant, aimant et ne pensant pas ! Voilà que je hérisse ma vie au milieu d'une science âpre ou d'une philosophie terrible. » (2).

Il semblait quelquefois s'arrêter comme Augustin dans sa course vagabonde après la Vérité, et, du bord de la route, contempler la religion de son enfance qui l'attirait à son insu ; il semblait entrevoir le chemin de l'humilité. « O Dieu de ma jeunesse, j'ai longtemps espéré revenir à toi, enseignes déployées et avec la fierté de la raison, et peut-être te reviendrai-je humble et vaincu comme une pauvre femme,.. Ah ! que je frapperais volontiers ma poitrine, si j'espé-

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 76.

(2) *Cahiers.*, p. 317.

rais entendre cette voix chérie qui autrefois me faisait tressaillir » (1).

Ces sentiments paraissent l'avoir préoccupé beaucoup au cours de son voyage en Italie 1849. Au contact de ce pays enchanteur il développa ses goûts artistiques et pensa guérir de son hypertrophie intellectuelle au profit de la vie sentimentale. La critique effrénée qui l'avait si anormalement exalté commençait à lui faire sentir les amertumes qui se mêlent à une saveur si capiteuse. « Le malheur de ma vie, avoue-t-il, fut d'être trop critique. « Cette critique, « c'est un cancer qui le dévore. »

Le mal est reconnu mais il est aimé, et tout en gémissant on continue à l'entretenir. Cette maladie lui a desséché, faussé l'âme ; l'a frappé de stérilité en pleine jeunesse. « A vingt-six ans, s'écrie-t-il avec quelque romantisme, j'ai épuisé la vie. » Mais il n'a pas la force de se redresser, il n'a même pas le courage de le vouloir ; car il est trop doux de naufrager dans cette mer de l'universelle critique. « Et puis, conclut-il, la déviation a tant de charme, et la droiture est si ennuyeuse qu'en vérité si j'étais

---

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 492, et *Nouveaux Cahiers..*, p. 128.

à recommencer, je la préférerais peut-être encore. » (1).

Par instant, il voudrait à ses côtés une influence féminine pour le défendre contre lui-même et contre son mauvais génie. « Que ne puis-je être grondé par une femme ! repris de mon rationalisme, de mon rire, parfois voltairien. Une pieuse femme, là, à côté de moi, qui soit scandalisée de ma hardiesse, et me tance vertement. » (2). Cette confidence nous fait songer au rôle qu'Henriette aurait joué près de lui si elle était demeurée ce qu'elle était à dix-sept ans.

Dans une halte qu'il faisait à Rome, il ébauchait un roman autobiographique intitulé *Patrice*. Son cher Tréguier y apparaît sous la douce figure d'une jeune fille qui l'aime et qui est navrée de son apostasie. Comme on lui a dit que l'incrédulité provient le plus souvent de l'orgueil, elle excite fort son ami à l'humilité. « Faites, tous les soirs, un acte d'humilité, lui écrit-elle ; si j'étais près de vous, nous nous mettrions à genoux tous les deux pour le faire » (3).

Tant qu'elle prêche elle-même, elle est

---

(1) *Fragments*., p. 69 à 99, passim.
(2) *Ibid.*, p. 120.
(3) *Ibid.*, p. 9.

écoutée docilement, mais pourquoi aussi l'adresser, pour plus de lumière, au pape, aux saints docteurs et aux conciles ? « Pauvres femmes ! que vous êtes bonnes et simples ! Vous recevez des plus grossières mains les plus laides choses, et, par le prisme de beauté qui est en vous, vous en faites de délicieuses vérités » (1). Après ce beau compliment, Cécile n'a qu'à se retirer et laisser Patrice tout seul analyser ses impressions italiennes.

Ces impressions ont été longuement exprimées au jour le jour dans des lettres écrites à Berthelot. Elles sont fortement teintées de l'humeur agressive du novice apostat. Il faillit fixer sa tente au milieu des moines du Mont-Cassin. On n'y parlait, paraît-il, que de Strauss, de Kant, de Hegel, de G. Sand, de Lamennais et aussi un peu de Garibaldi. « Entre nous soit dit, mon ami, les Pères sont aussi philosophes que vous et moi : l'étude les a menés là où aboutit forcément l'esprit moderne, au rationalisme, au culte en esprit et en vérité. » (2).

L'encens si généreusement offert à ces religieux en rupture de ban devait être payé

---

(1) *Fragments.*, p. 18.

(2) Et Renan et M. Berthelot. Correspondance, p. 80-81.

par d'autres religieux plus orthodoxes qu'il rencontrait à Rome. « Mais ce vilain troupeau noir, à la mine fière, au visage pâle et dégoûté, ces élèves du Collège romain, ces futurs intrigants, oh ! ne m'en parlez pas ; aussi le peuple n'a rien avec eux et commence même à apprendre à les insulter » (1). Il oubliait ses protestations du passé et commençait déjà à prendre le roman d'Eugène Sue pour une histoire. Une entrevue avec Pie IX lui permit d'en faire une caricature qui ne fait honneur ni à son caractère ni à son goût (2).

C'est à Rome qu'il a écrit la page suivante, mélange curieux de fureur et de naïveté où il invite le christianisme à ne pas s'obstiner à vivre, puisqu'il est éteint dans son cœur à lui, à se tenir pour bien mort afin qu'il puisse l'embaumer à loisir. « Nous le réhabiliterons, nous ferons ressortir ses gloires, ses beautés, mais au nom du ciel ! qu'il se tienne pour bien mort ! Que si un jour, fier de nos aumônes, ce vieillard que nous avons trouvé mourant de froid, couvert de boue, sur le bord du chemin, que

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 49. L'antipathie de Renan pour les Jésuites atteindra les proportions de l'idée fixe, d'autant plus étrange chez un esprit si mobile et si nuancé.

(2) *Ibid.*, p. 99-100.

nous avons réchauffé, ranimé, dont nous avons essuyé les souillures, se tournait contre nous et voulait prendre comme un brevet de vie, les éloges que nous avons eu la naïveté de lui donner, oh ! qu'il meure alors, et que cette fois la pierre soit si bien scellée, qu'il ne ressuscite pas le troisième jour » (1).

Il n'est pas inutile de rappeler que l'auteur de ces lignes n'a que vingt-six ans, qu'il était, il y a seulement quelques mois le pénitent assidu de l'abbé Le Hir, et, aux yeux de sa mère, paré de toutes les fleurs de la piété catholique. Il possède déjà tous les ingrédients de sa liqueur, il ne fera désormais que les doser, les nuancer à l'infini et les exploiter avec un art prestigieux et pervers (2).

Au mois de septembre 1850, Ernest Renan allait à Berlin rejoindre sa sœur qui revenait en France après dix années d'exil. Ils s'installaient ensemble à Paris, au fond d'un jardin, près du Val-de-Grâce. Leur communauté d'esprit était devenue parfaite. « Nos pensées, écrit-il, étaient si parfai-

---

(1) *Fragments..*, p. 46.

(2) Léonce de Grandmaison. *La crise religieuse d'Ernest Renan. Etudes*, 5 décembre 1902, vol. 93, p. 588-610 et vol. 146, p. 451 et sqq.

tement à l'unisson que nous avions à peine besoin de nous les communiquer. » Pendant les longues heures que passait le frère dans les bibliothèques, Henriette s'occupait du ménage, réglant sa vie sur celle des Carmélites du voisinage. Qui nous dira les impressions et les sentiments que la cloche de ce couvent dut éveiller dans cette âme bretonne dont le premier idéal fut de se faire religieuse ?

Henriette resta toujours pour Ernest aimante et dévouée, mais il y eut dans cette affection quelque chose de jaloux et d'exclusif. On s'en aperçut bien quand il fut question pour son frère de se marier avec la nièce du peintre Ary Scheffer. C'est probablement à cette occasion que, dans un accès de jalousie, elle lui aurait fait entendre qu'elle voulait lui suffire et qu'elle aurait prononcé ce mot : « Tu m'as trahie » (1). Elle finit cependant par accepter sa place dans le jeune ménage, et, quand naquit le petit Ary, elle sut prodiguer à cet enfant la tendresse qu'elle prodiguait jadis à Ernest lui-même.

Au printemps de 1861, le frère et la sœur

---

(1) *Drames philosophiques*, p. 203-204, et *Ma Sœur Henriette*, p. 45-46.

excursionnaient côte à côte sur les routes de la Palestine. Le soir, à l'étape, recueillant leurs notes et leurs impressions, ils rédigeaient ensemble la *Vie de Jésus*. « Henriette fut confidente jour par jour des progrès de mon ouvrage ; au fur et à mesure que j'écrivais une page, elle la copiait. »

Ce livre qui représente le mieux Renan, qui a fait de lui un objet de contradiction, méritait bien la collaboration d'Henriette. Ce qu'elle avait, non pas semé dans l'âme de son frère, mais ce qu'elle avait vu avec plaisir germer, grandir, ce qu'elle avait couvé, pour ainsi dire, avec amour, elle le récoltait. « Ce livre, disait-elle je l'aimerai, d'abord parce que nous l'aurons fait ensemble, et puis parce qu'il me plaît. » Elle n'eut pas le temps d'assister à sa publication ni de voir les tempêtes qu'il souleva.

Pendant cette mission en Phénicie qui devait lui ouvrir les portes de l'Institut, Ernest Renan révéla à sa sœur et aussi à son ami Berthelot combien, chez lui, le cœur faisait place au cerveau. Comme cet ami se plaignait un peu d'être oublié, Henriette lui écrivait d'Amschid, le 30 novembre 1860 : « La peine que vous exprimez, je l'ai souvent, oh ! bien souvent ressentie, moi aussi. J'ai dit fréquemment : « Ses ambitions

le préoccupent plus que ses affections. » (1).

Ernest était tout entier à ses inscriptions et à la gloire qu'elles lui vaudraient dans le monde savant. Il ne dédaignait pas non plus d'étaler aux yeux des indigènes l'importance que lui donnaient sa haute mission, les soldats et les marins qui travaillaient sous ses ordres. Il affichait parfois cette ambition avec trop de candeur. Le 11 février 1861, il écrit de Beyrouth à Berthelot : « J'ai quitté avec un vif regret ma royauté de Biblos. Pendant deux mois, j'ai régné ; j'ai vu un coin du monde uniquement attentif à me servir, à obtenir mon sourire, à prévenir mes désirs. » (2).

Le 24 septembre, Henriette mourait à Ghazir, presque subitement, à côté de son frère, malade lui-même et sans connaissance. Le curé maronite appelé au dernier moment lui fit les onctions selon son rite. Quelques années plus tard, Renan reviendra voir le cher tombeau, heureux de constater que le « fanatisme des Jésuites » ne

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 204 et 245. — M. H. Parigot, tout à fait épris d'Henriette Renan s'indigne fort contre l'égoïsme du frère à son égard, cf. *Renan*. (*L'égoïsme intellectuel*), p. 11-18.

(2) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 242.

l'aura pas troublé dans ses dévotions. Ce sera un spectacle d'un goût douteux de le voir, au milieu des pieux maronites, communier avec l'âme de sa sœur dans ce culte auquel ils ne croyaient ni l'un ni l'autre et qu'ils avaient consciencieusement travesti dans leur roman galiléen (1).

Quelques jours avant sa mort, Henriette laissait planer un sentiment de tristesse, un doute, et comme un secret remords sur la nature de l'affection qu'elle avait prodiguée à son frère. « Je t'ai aimé, lui disait-elle, comme on ne doit peut-être pas aimer. » Elle ne lui prêcha pas l'incrédulité, mais l'aimant elle-même, elle la lui fit aimer et entretenir. Cette incrédulité frappait à la porte de son âme ; était-elle mauvaise, fallait-il la lui fermer, s'en défier du moins, puisqu'elle était partagée par cette sœur si aimante et si bonne ? La phrase qui caractérise peut-être le mieux cette influence subtile, mais réelle et probablement décisive d'Henriette Renan sur son frère, est celle qu'Ernest a écrite à propos de son ami Berthelot : « Ce que nous avions vu à deux nous paraissait certain. » (2).

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 325-327.

(2) *Souvenirs.*, p. 337.

DEUXIÈME PARTIE

Renan et l'âme bretonne

CHAPITRE VI

Le Breton déraciné

« Une race donne sa fleur quand elle émerge de l'oubli. » Lorsque Renan prononçait cette phrase, en parlant des Bretons, dans son discours de Quimper, 1885, il ne défendait nullement à ses auditeurs de penser à lui-même, bien au contraire. Il se considérait volontiers comme la fleur de la race celtique. Appliquant à ses propres origines la qualité spéciale d'historien qu'il se reconnaissait, « l'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas », il a pu suivre très profondément dans le sol armoricain les racines de la tige qui devait le porter.

« Je sortais de la vieille race idéaliste en ce qu'elle avait de plus authentique. Il y a, dans le pays de Goëlo ou d'Avaugour, sur le Trieux, un endroit que l'on appelle le Ledano, parce que là le Trieux s'élargit et forme une lagune avant de se jeter dans la mer. Sur le bord du Ledano est une grande ferme qui s'appelait Kerambelec ou Meskambelec. Là était le centre du clan des Renan, bonnes gens venus du Cardigan, sous la conduite de Fragran, vers l'an 480. Ils vécurent là treize cents ans d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations, dont le capital accumulé m'est échu. Je sens que je pense pour eux et qu'ils vivent en moi. » (1).

Le clan des Renan comptait des laboureurs et des marins. Et, en effet, ne convenait-il pas que le pays tout entier, la Bretagne terrienne et la Bretagne maritime, l'*Argoat* et l'*Arvor*, contribuât à produire cette fleur du terroir ? Des générations de paysans ont semé dans l'obscurité et le silence, dans les larmes parfois, des moissons que l'illustre descendant récoltera dans la joie et dépensera brillamment. Des légions de marins se sont aventurés sur l'océan ; au péril de leur vie, ils sont allés sous tous

(1) *Souvenirs*.., p. 89-90.

les cieux emmagasiner sous leurs paupières, au plus profond de leur être, des images et des émotions exquises qui ruisselleront sous la plume du virtuose qu'ils préparent sans le savoir.

La petite fleur était à peine éclose quand on vint la déraciner, la transplanter sur un autre sol, dans une autre atmosphère. Renan n'oubliera pas le jour de cette transplantation. Lorsque, devenu vieux, il fera appel à ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, quand il prêtera l'oreille aux lointaines vibrations des cloches d'Ys, c'est le souvenir de ce départ qui jaillira avec le plus de spontanéité.

« J'étais en vacance, dit-il, chez un ami, dans un village près de Tréguier ; le 4 septembre, dans l'après-midi, un exprès vint me chercher. Je me rappelle ce retour comme si c'était d'hier. Il y avait une lieue à faire à travers la campagne. Les sonneries pieuses de l'Angelus du soir, se répondant de paroisse en paroisse, versaient dans l'air quelque chose de calme, de mélancolique, image de la vie que j'allais quitter pour toujours. » (1).

Cet élève de quinze ans et demi, doux et timide, qui laissait derrière lui sa ville et

---

(1) *Souvenirs..*, p. 171.

son cher collège de Tréguier, pour s'en aller à Paris continuer ses études, portait dans sa poitrine un cœur bien breton. Le dernier Angelus qu'il venait d'entendre, la campagne qu'il avait contemplée une dernière fois, autant d'images aimées qu'il emportait, qui entretiendraient dans son âme le sentiment de l'exil. Malgré sa passion pour l'étude et les égards qu'on avait pour lui, malgré la visite hebdomadaire de sa sœur Henriette, il se sentait souvent envahi par la tentation du retour ,et, à l'approche des vacances, qui devaient le rapatrier, il s'écriait dans ses lettres : « J'ai faim et soif de revoir ma Bretagne. »

Cette nostalgie devint chez lui particulièrement vive et douloureuse au moment de sa sortie du Séminaire. Loin de sa famille, privé de l'agréable société de Saint-Sulpice, se consolant mal de sa foi perdue, obligé de pourvoir par lui-même à son entretien matériel, il sentait se former autour de son cœur comme un désert moral, dont il se plaint dans une lettre à Henriette.

« J'ai besoin qu'on me parle doucement et moralement. Ce sont les hommes sans vie supérieure qui me tuent. Ah ! vive l'amateur qui peut penser à son aise, sans s'inquiéter de son pain matériel. Tous les

philosophes devraient naître avec trois mille francs de rente à Paris et deux mille en province, ni plus ni moins. » (1).

De sa petite chambre de répétiteur au pair, il pouvait contempler les jardins du Luxembourg ; mais son imagination s'en allait bien vite au loin chercher des paysages plus reposants, moins vulgaires et plus intimes. Il sentait alors s'élever dans son âme, tumultueuses et bouillonnantes, comme les flots de la marée qui monte, des impressions qu'il a consignées pêle-mêle et toutes chaudes sur les feuillets de ses *Cahiers*. « Oh ! les reverrai-je, ces côtes où sont attachées mes plus belles pensées, ce rocher là-bas, que je vois, cette charmante baie, et Tréguier, son beau clocher, et cette belle cathédrale où j'ai porté l'habit blanc? On rira de moi. Ah ! les méchants, ou plutôt les sots. » (2).

Une conférence d'Ozanam sur la poésie irlandaise l'a enthousiasmé. Cette inspiration spontanée, « toute pure, vague, blanche », le dégoûte de cette littérature encanaillée de la *Bibliothèque bleue*. L'atmosphère parisienne lui paraît du dernier prosaïsme. « Dans les environs de Paris, écrit-

---

(1) *Lettres intimes*, p. 336.
(2) *Cahiers de jeunesse*, p. 168.

il, la vie du paysan m'inspire le plus horrible dégoût ; elle me fait mal au cœur ; un mélange ignoble de grossièreté, de prétention, de banalité. Au contraire, le simple et grossier paysan breton me ravit. » Et sa pensée se reporte avec amour et regret aux poétiques pardons de la Bretagne. Il lui suffit de se remémorer un simple coteau, un détour de chemin, un arbre dont les racines sont à nu, pour que son imagination se remplisse de poésie (1).

Un petit poème intitulé *L'Idéal*, composé peu après sa sortie du Séminaire, à l'imitation du rythme hébraïque, nous le montre hanté par l'image de la mer et des côtes bretonnes :

Rochers qui hérissent leur tête,
Ailes d'oiseau à l'horizon,
C'est la mer en son langage sévère,
Un des tons du céleste accord.
Souvent elle a parlé à mon âme,
Et sa grosse voix a retenti dans mon sein. (2)

La nuit, pendant ses rêves, les douces figures de ses deux amis intimes de Tréguier lui apparaissent et semblent lui faire de tendres reproches. C'est d'abord Guyo-

---

(1) *Cahiers.*, p. 169-170, et *Nouveaux Cahiers.*, p. 159.

(2) *Fragments.*, p. 333.

mard, qui mourut à Saint-Nicolas du Chardonnet. « Mon Dieu ! pauvre ami, où es-tu donc ? M'entends-tu, m'aimes-tu encore ? Me pardonnes-tu ? Oh ! que ton parfum est doux ! Que ton visage pâle et languissant est aimable ! »

C'est ensuite Liart, celui qui fut le témoin de ses tentations, le confident de ses luttes, et qui mourut diacre au Séminaire de Saint-Brieuc. Sa tombe est là-bas, à l'ombre de la croix du cimetière et de l'église rustique. « De là tu vois Tréguier et ces lieux que je ne reverrai plus, et la maison de maman, et tous les dimanches on va s'agenouiller sur ta tombe ! Mon Dieu ! tout cela est flétri pour moi ! Ce monde n'est qu'un barbouillage de badigeonneur. Rien de vrai, rien de céleste. » (1).

Le cœur de la Bretagne, comme le cœur de sa mère, lui apparaît identifié avec cette religion qu'il vient d'expulser de son âme. Ces images bretonnes qu'il aime à évoquer et qui devraient lui apporter douceur et paix, soulèvent au fond de son cœur des sentiments douloureux et amers. « Il me revient par coups des élancements de cœur au souvenir de ma chère Bretagne, au printemps surtout. Je songe aux petits chemins

(1) *Cahiers*... p. 400.

de derrière, au bord du Guindy, le chemin de Saint-Yves, à la chapelle des Cinq-Plaies, aux trois pins sur la colline, au peuplier tout près de la fontaine, où maman m'arracha un livre de philosophie ! Les endroits les moins riants sont ceux qui me rient le plus. Le sec et l'aride se colorent par le regret. »

Après avoir évoqué ces paysages familiers et charmants, où, comme il le répète souvent, se trouvent accrochés ses plus belles pensées, ses joies les plus pures, il songe à l'abîme qui le sépare désormais de l'âme de ce pays. « Et dire que c'est pour toujours, que la cruelle opinion est là qui me tiendra exilé. Et pourtant jamais je ne m'attacherai à aucune autre terre. Allons, mon âme, attachons-nous au ciel. Songe que c'est pour la vertu et le devoir que tu as sacrifié ta Bretagne et ta mère. O Dieu, était-ce là ce que tu devais me demander ? Ne me le rendras-tu pas ? Jésus, tu dois m'aimer. » (1).

S'il avait été accoutumé au *mécanisme* du vers, il aurait composé une petite ode-élégie à l'hirondelle qui faisait son nid là-bas, en Bretagne, auprès de la fenêtre de sa

(1) *Cahiers*, p. 379-380.

maman, témoin de ce qu'elle disait, de ce qu'elle faisait. « Ah ! reste, reste, petit oiseau, ne quitte pas cette douce et tranquille demeure ! Ne viens pas à Paris. » (1).

En réalité, Mme Renan se montra fort conciliante ; elle ne paraît pas avoir justifié les inquiétudes qui remplissaient le cœur de son fils et qu'il exprimait souvent sur un ton si tragique. Chez elle, la foi semble avoir été une habitude traditionnelle plutôt que cette conviction profonde qui explique les larmes et les prières d'une sainte Monique.

Rappelons-nous, d'autre part, que ce fils lui fit ignorer complètement les étapes de sa crise religieuse et la plaça brutalement devant le fait accompli de son incrédulité.

Dans une lettre du 28 août 1847, il admire avec quelle facilité il a amené sa mère à partager son libéralisme religieux. « Nous avons eu, maman et moi, des conversations des plus piquantes sur ce sujet ; je l'ai amenée très facilement à dire qu'il faut laisser les gens croire ce qu'ils veulent. » (2).

---

(1) *Cahiers.*, p. 390-391.

(2) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance* p. 21. Quand le fils de Renan, Ary, fut baptisé à Saint-Thomas d'Aquin, le 11 novembre 1857, la grand'mère en fut la marraine. Elle aurait dit au

Renan aura plus de peine à se concilier le cœur de la Bretagne. Il pourra revoir Tréguier et l'île de Bréhat, passer ses vacances à Perros-Guirec, il se verra parfois bruyamment fêté par cet anticléricalisme breton qui le dégoûtait à sa sortie du Séminaire et qui ne lui plaira jamais beaucoup ; mais il n'aura plus les sympathies de l'âme bretonne. Ce sera là, malgré tous ses triomphes, l'une des amertumes les plus senties de toute sa vie. Car ce pays restera toujours la patrie de son cœur et de ses rêves; quand son dilettantisme l'aura conduit au nihilisme total, il fera encore de la Bretagne le thème favori de ses amusements intellectuels.

Lors de sa mission en Phénicie, il put contempler à loisir les sites lumineux du Liban et de la Galilée, et cependant ils ne lui firent pas oublier les rivages brumeux de l'Armorique. Comme son ami Berthelot venait de lui écrire encore sous le charme d'une excursion dans le golfe du Morbihan, il répondait de Sour, le 19 avril 1861 : « Je suis ràvi que vous ayez vu la Bretagne, et

---

prêtre qui fit le baptême : « Oh ! monsieur l'abbé, priez Dieu pour que ce petit enfant soit pieux comme l'était autrefois son père. » Cf. René d'Ys, *op. cit.*, p. 204.

je vois que vous l'avez bien comprise. Nos petites îles des Côtes-du-Nord ne vous auraient pas moins enchanté. Quand j'y pense, je suis pris d'un tel sentiment de désir du retour que le devoir qui me retient ici me devient à charge. Jamais ces pays-ci ne m'ont inspiré de tels sentiments ; on les admire, mais ils n'ont pas ce charme mélancolique et profond. » (1).

Quatre années plus tard, il revenait en Syrie faire un pèlerinage à la tombe de sa sœur Henriette. Il faisait célébrer dans la chapelle voisine un service religieux pour la chère âme. De passage à Athènes, il s'agenouillait devant une déesse qui, depuis longtemps, ne connaissait plus d'adorateurs.

Pour mieux attirer l'attention de la Glaucopide, il lui retrace complaisamment, en des phrases un peu trop arrondies et sentant fortement le pastiche, ses origines bretonnes. « Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil... Les nuages y paraissent

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 267.

sans couleur et la joie même y est un peu triste...

» Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que les Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires, je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures, et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel. »

Voilà son pays d'origine et ses ancêtres, voici maintenant ses premiers maîtres avec la religion qu'ils lui inculquèrent. « Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et bons. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre.»

Puis c'est la cathédrale de Tréguier, où il a porté l'habit blanc, où, congréganiste de la Vierge, il a chanté en son honneur des cantiques dont les douces notes retentissent encore au fond de son cœur. « Ces temples me plaisaient : je n'avais pas encore étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens en-

core. Salut, étoile de la mer..., reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes... Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule, tu ne peux pas te figurer le charme que des magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en a coûté de suivre la raison toute nue. »

C'est en 1883 qu'il a glissé ces périodes si sonores et si balancées dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Il les a trouvées, par hasard, dans un vieux papier, sous le titre suivant : « Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté. » (1) Cette fameuse prière n'est pas si spontanée, ni si naïve qu'elle en a l'air, elle sent passablement la pose et la galerie, et l'on s'étonne qu'elle soit demeurée si longtemps en portefeuille. En tout cas, elle fait un singulier contraste avec les impressions bretonnes que nous ont conservées les *Cahiers* de 1846. A travers les émotions factices et les demi-remords du Barde, nous voyons la légèreté grecque et même parisienne ; encore trois ans et ce

---

(1) *Souvenirs..*, p. 62-72.

Breton donnera à la *Bibliothèque bleue* une contribution qui scandalisera Paris.

Le 3 septembre 1903, négligemment assis sur son banc rustique, sous la protection de Pallas Athêné, le Breton déraciné entendra débiter ces belles phrases par une actrice de la Comédie-Française, aux applaudissements frénétiques des Bleus de Bretagne. Voilà l'un des spectacles les plus comiques qu'on puisse rêver. « C'est un régal, a-t-on écrit, de songer qu'en un jour de politique liturgie, parmi les Cimmériens bons et vertueux, devant le marbre énigmatique du vieux dilettante, cette fumée de phrases légères fut donnée en pâture à une assemblée de démagogues, par une comédienne parée du ruban violet. Il racheta chèrement ce jour-là, par l'ennui qu'en dût ressentir son âme distinguée, la fine qualité de ses effusions. » (1).

Ces effusions étaient en effet trop fines, trop subtiles, trop hypocritement injurieuses à l'égard de la vieille cathédrale, du vieux collège et des âmes bretonnes pour mériter d'être interprétées par une jeune fille de Tréguier, pour être symbolisées dans une touffe de fraîche bruyère.

---

(1) H. Parigot, *op. cit.*, p. 327. « Le marbre énigmatique » est en réalité du bronze.

Afin de donner à ces fêtes un peu de couleur locale, on les appellera : « Le Pardon de Renan. » Par malheur, il manquera à ce pardon quelque chose d'essentiel, il n'aura pas d'anniversaire. Le gouvernement de la République ne se dérangera pas tous les ans, ni ses soldats non plus, pour permettre aux anticléricaux bretons de célébrer tout à leur aise l'apôtre de la tolérance.

Sur cette place qui le vit écolier doux et studieux, près de cette église où il porta l'habit blanc, il se sentira toujours fort dépaysé. Son pays ne voudra point se reconnaître en lui, faire une parure à sa glorieuse vieillesse et à son souvenir.

Les maîtres « pieux et bornés » à qui il doit tout, resteront décidément irréconciliables. Les Noémi elles-mêmes passeront avec une cruelle indifférence, peut-être même avec une secrète indignation contre le ministre Combes, l'ennemi de leur langue et de leur foi, qui a posé là, sous leurs yeux, leur compatriote renégat.

Lorsque le grand pardon de Tréguier amène les foules trécorroises aux pieds de Saint-Yves de Vérité, Renan doit être jaloux de ce concurrent. Il lève des regards sombres vers la déesse aux yeux bleus, dépaysée

elle-même sous ce ciel brumeux ; il applique à Saint-Yves ce qu'il disait devant le parthénon au sujet de saint Paul : « Eh bien ! ce petit Breton l'a emporté. »

CHAPITRE VII

L'héritier de l'idéalisme celtique

En février 1854, Renan publiait dans la *Revue des Deux-Mondes* un article intitulé *La Poésie des races celtiques.* Cinq années plus tard, il le reproduisait dans ses *Essais de morale et de critique*, en déclarant solennellement que ce morceau avait pour lui un caractère tout personnel et sacré. « Les vieux souvenirs de cette race sont pour moi plus qu'un curieux sujet d'études ; c'est la région où mon imagination s'est toujours plue à errer, et où j'aime à me réfugier comme dans une idéale patrie. »

Vient ensuite une adresse émue aux ancêtres de la tribu dont il se considère comme l'aboutissant et comme la fleur. Qu'ils se consolent d'avoir vécu dans l'obscurité et le silence, d'avoir économisé pour lui des trésors de pensées et de sensations, car dans sa personne, ils parviennent enfin à la lumière et à la célébrité. « O pères de la tribu obscure, du foyer de laquelle je puisai la foi à l'invisible, humble clan de laboureurs et de marins, à qui je dois

d'avoir conservé la vigueur de mon âme en un pays éteint, en un siècle sans espérance, vous errâtes sans doute sur ces mers enchantées où notre père Brandan chercha la terre de promission ; vous contemplâtes les vertes îles dont les herbes baignent dans les flots ; vous parcourûtes avec saint Patrice les cercles de ce monde que nos yeux ne savent plus voir. »

Mais en venant vers la France, la barque errante des ancêtres s'est trompée de direction, elle aurait dû poser son berceau dans l'une des cités pacifiques de Clonfert ou de Lismore ; il se serait nourri, dans cette pauvre Irlande, du son de ses cloches, au récit de ses mystérieuses odyssées. Jeté au milieu d'un monde qui ne comprend que ce qui le dompte ou ce qui le sert, il restera, malgré tout, fidèle à l'idéal de ses pères : « Consolons-nous par nos chimères, par notre noblesse, par notre dédain. Qui sait si nos rêves, à nous, ne sont pas plus vrais que la réalité ? Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie, c'est que parfois je songe que je suis votre conscience, et que par moi vous arrivez à la vie et à la voix. » (1).

(1) *Essais de morale et de critique*, préf., p. XVIII-XIX.

Dans une lettre datée de Venise, 23 mai 1850, Renan faisait entendre à Berthelot combien cet amour de la contemplation vague et du rêve le dégoûtait des études spéciales. « Je ne pense jamais aux études spéciales sans arriver au bout d'un quart d'heure à un état d'irritation pénible et peu philosophique. Puis, par une sorte de volte-face, dont l'évolution se produit dans mon esprit avec une rare uniformité, je me replonge dans la mer pacifique de l'illusion. » (1). Il est bon de rappeler ces aveux à ceux qui s'obstinent à faire de ce rêveur le patron de la science pure et de la vérité toute nue.

Les pages où Renan se complaît à dépeindre l'âme bretonne, à la façonner à son image et selon son cœur, ont un mot qui revient sans cesse : idéalisme.

Cet idéalisme se caractérise par les choses qu'il exclut plutôt que par celles qu'il enveloppe ; il finira par exclure toute réalité pour n'envelopper que le rêve, la chimère, l'illusion.

Si vous voulez sentir le parfum pénétrant du sol armoricain, dépêchez-vous de franchir cette zone plus rapprochée du continent

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*. p. 122.

où se prolonge la physionomie gaie, mais commune, de la Normandie et du Maine. Le plus brusque changement vous fera sentir que vous êtes dans la véritable Bretagne, celle qui mérite ce nom par la langue et la race. « Un vent froid, plein de vague et de tristesse, transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord, la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir : une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements. Même contraste dans les hommes : à la vulgarité normande, à une population grasse et plantureuse, contente de vivre, pleine de ses intérêts, égoïste comme tous ceux dont l'habitude est de jouir, succède une race timide, réservée, vivant tout au-dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément, et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse. » (1).

Le tableau est légèrement idéalisé et pourrait occasionner certaines déceptions ; on peut regretter aussi qu'il ait fallu dire tant de mal des Normands pour dire un

---

(1) *Essais de morale*... p. 375-376.

peu trop de bien des Bretons. Du reste, ne nous y trompons pas. Si les habitants de la Normandie avaient invité le grand homme à faire une conférence sur leur grasse et plantureuse province, il aurait su en faire jaillir des sources de poésie et même de générosité (1). Mais, contentons-nous de savourer l'élixir de l'idéalisme celtique.

Plus riche, la Bretagne serait moins poétique, et la race bretonne moins idéaliste. La culture intensive du sol, le développement de l'industrie, en augmentant le bien-être matériel, tue peu à peu l'idéal dans les âmes.

Telles sont les pensées que développa Renan à l'occasion de la première Exposition universelle de Paris en 1855. Il intitulait son étude *La Poésie de l'Exposition ;* c'était pour mieux marquer son côté terre à terre et prosaïque. « Il y a quelques jours, écrivait-il dédaigneusement, les plus fortes têtes de l'Europe étaient occupées à décider

---

(1) Renan écrivait en 1857, à propos des saints : « La Normandie n'en a pas un seul, au moins de race normande. » *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 307. Le 21 juin 1891, il est moins sévère. « Le Normand aime sa riche et plantureuse Normandie, parce qu'elle a tous les dons de la terre et du ciel. » *Feuilles dét.*, p. 111.

quelle nation fabrique le mieux la soie ou le coton. » Et il entrevoyait le jour où l'humanité se disputerait l'excellence dans la fabrication des petits gâteaux (1).

Si Rome conserve encore ses parfums d'art et de poésie, si elle est toujours la cité de l'âme, c'est qu'elle est restée fermée au confortable et au luxe qui ont envahi les cités modernes. « Le jour où les petites habitudes de la civilisation y deviendraient dominantes, le jour où ses magasins imités des boulevards remplaceraient les pauvres boutiques de la place Navone, où des cheminées de manufactures fumeraient sur l'Aventin, Rome, je veux dire la Rome chère à tout ce qui pense et qui sent, la cité de l'âme, comme l'appelait Byron, n'existerait plus. » (2).

Les femmes, trop préoccupées par les frivolités de la toilette, ont leur part de responsabilité en cette baisse générale de l'idéal dans le monde. « Au lieu de demander aux hommes de grandes choses, des entreprises hardies, des travaux héroïques, elles leur demandent de la richesse, afin de satisfaire un luxe vulgaire. » Et les dames françaises sont invitées à prendre mo-

---

(1) *Essais de morale.*, p. 357.
(2) *Ibid.*, p. 361.

dèle sur trois de leurs illustres devancières de l'ancien régime : Mme de Longueville, Mme de Chevreuse et la princesse Palatine dont Mazarin disait qu'elles étaient capables de bouleverser ou de gouverner trois grands royaumes. (1).

Renan a fait des réflexions amères sous ces voûtes de cristal où se pressaient les curieux. Le siècle ne va ni vers le bien, ni vers le mal, il va vers la médiocrité. Est-on plus moral, plus éclairé, plus religieux qu'il y a deux cents ans? Peu de visiteurs, lui semble-t-il, sont sortis de ce palais d'Exposition meilleurs qu'ils n'y étaient entrés, peu ont pu dire avec lui, en regardant ces étalages : « Que de choses dont je peux me passer ! » (2).

Les exposants trouvèrent cette critique bien sévère et quelque peu chagrine. L'auteur leur répondit, en rééditant son travail, qu'ils auraient véritablement mauvaise grâce à prétendre aux consolations poétiques. « L'industrie, dit-il malicieusement, a de quoi se passer de poésie ; il faut laisser cette consolation aux pauvres. Une campagne occupée par des genêts et de la bruyère est plus pittoresque qu'un champ

---

(1) *Essais de morale.*, p. 365-366.
(2) *Ibid.*, p. 374.

cultivé ; et, s'il s'agit de choisir un paysage, un peintre s'adressera plutôt aux grèves de la Bretagne ou au sublime désert de la campagne de Rome qu'aux plaines de la Beauce ou aux riches vallées de la Normandie. » (1).

Ennemi du confortable et du luxe, l'idéalisme de Renan exclut également l'utile. Le 26 août 1858, il écrivait à Berthelot qu'il éprouvait quelque difficulté à partager son admiration pour les forêts des Vosges. « Je ne connais que les bruyères de la Bretagne et les montagnes pelées de la Provence et d'Italie. J'ai un faible, je l'avoue, pour ces aspects dénudés, qui dépaysent entièrement l'homme et le transportent à mille lieues de l'utile. Les forêts elles-mêmes me sont suspectes de servir à quelque chose, tandis que les bruyères ne servent notoirement à rien. »

Berthelot, qui n'avait pas, quant à lui, à soutenir les exigeantes traditions de l'idéalisme celtique, souriait un peu de cette naïveté de son ami et le rappelait discrètement au sentiment de la réalité. « Vous avez pour l'utile une haine trop raffinée ; les rochers et les bruyères mettent l'âme

(1) *Essais de morale.*, préf. p. xv.

dans une disposition plus rêveuse peut-être que les vertes forêts ; mais ne reprochez pas aux forêts d'être suspectes de servir à quelque chose, car les bruyères et les rochers ne le sont pas moins : les unes servent aux troupeaux, les autres à la construction des maisons et des routes, voire même au macadam. » (1).

Renan déclarait tenir de ses ancêtres le mépris des richesses. « Pas un de ces braves gens n'a cherché, comme disaient les Normands, à « gaainyer », aussi restèrent-ils toujours pauvres. » S'il faut l'en croire, il fut fort surpris, le jour où Michel Lévy entra dans sa mansarde, une feuille de papier timbré en main, pour lui proposer un contrat d'éditeur. Il avait toujours songé à écrire des livres, mais ne se serait jamais douté que le produit de sa pensée pût avoir une valeur vénale, que ses écrits dussent lui rapporter un sou (2). Il fut autrement

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 156-157. Chose curieuse, la gymnastique lui déplaît comme trop désintéressée et sans but. « Ne serait-il pas plus utile d'exercer durant deux ou trois heures le métier de menuisier ou de jardinier, en le prenant au sérieux, c'est-à-dire avec un intérêt réel, que de se fatiguer ainsi à des mouvements insignifiants et sans but ? » *L'Avenir de la Science*, p. 398. (Note.)

(2) *Souvenirs..*, p. 350-351.

scandalisé, en 1864, quand le ministre de l'Instruction Publique eut l'audace d'établir une certaine équivalence entre son cours du Collège de France interrompu et les appointements qui y correspondaient. Pour stigmatiser ce mauvais goût, il ne trouvait qu'un mot assez fort, le mot de saint Pierre à Simon le Magicien, qui voulait acheter à prix d'argent les dons spirituels : *Pecunia tua tecum sit.* » (1).

En fait de pauvreté et de détachement des choses matérielles, il ne pouvait guère se comparer qu'à saint François d'Assise. « Comme le patriarche d'Assise, écrit-il, j'ai traversé le monde, sans attache sérieuse au monde, à l'état de simple locataire, si j'ose dire. Tous deux, sans avoir rien eu en propre, nous nous sommes trouvés riches. Dieu nous a donné l'usufruit de l'univers, et nous nous sommes contentés de jouir sans posséder. » Pauvre évangélique, admirateur attardé du Sermon sur la Montagne, quelque chose le choque dans le monde moderne : une barrière interdisant l'accès d'une belle vallée, un ruisseau qu'on salit pour l'assujétir au service d'une manufacture.

---

(1) *Questions contemporaines*, p. 244.

La poésie lui semble presque incompatible avec le droit de propriété. Les choses qui élèvent l'âme, qui portent à la contemplation, à la rêverie, sont précisément celles qui appartiennent à tous : la mer, la plaine inculte, la forêt, les déserts, les sommets neigeux des montagnes, le firmament. Il n'aime pas beaucoup ce monde coupé de murs de clôture, où l'on chemine sur des routes nettement tracées, où chacun goûte la nature dans son propre jardin. « L'art, cet aristocrate raffiné, refuse obstinément ses services aux riches, il lui faut des princes ou des pauvres. Jamais la riche Angleterre, avec ses millions, n'aura un art vraiment digne de ce nom. » (1).

De très bonne heure, l'héritier de l'idéalisme celtique afficha un profond dédain pour tout ce qui n'est pas spéculation pure. Déjà, en 1846, il écrivait, dans ses *Cahiers :* « Pour un intellectuel exclusif comme moi, l'homme d'action n'a pas de sens ; c'est un fou, un sot, un hors d'œuvre. » Il

---

(1) *Nouvelles Etudes d'Histoire religieuse*, préf., p. III-IV et p. 337-338. « L'Angleterre, le pays de la richesse, est de tous les pays civilisés le plus nul pour le développement philosophique de l'intelligence. » L'*Avenir de la Science*, p. 417.

sait, d'ailleurs, que La Fontaine a eu raison d'écrire :

Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

Mais c'est triste, tout de même, d'être maçon ; or, ils sont très nombreux ceux qu'il range dans cette catégorie. « Tous ceux-là sont maçons qui ne contemplent, banquiers, mécaniciens, industriels, etc., tous, en un mot, excepté les savants, les philosophes, les poètes, les penseurs, et l'homme moral et pur, qui sent. » (1).

Etudiant, il s'indignait, un jour, de voir la grande salle de la Sorbonne s'ouvrir à un Congrès agricole, l'amphithéâtre regorger d'élèves, tandis que le professeur de philosophie pérorait devant cinq ou six auditeurs.

Même quand l'action s'appelle charité et dévouement au service des misères humaines, elle a peu de valeur à ses yeux. Pour lui, la fin de la création n'est pas le bonheur, c'est la contemplation. « Une heure de méditation de sainte Thérèse ou de Spinoza vaut une journée de saint Vincent-de-Paul. » (2). Galilée, Descartes, Newton,

(1) *Cahiers de jeunesse*, p. 350 et cf. p. 141-142. *Nouveaux Cahiers..*, p. 87.

(2) *Nouvelles Etudes d'Histoire religieuse*, p. 469-470, et *Dialogues philos.*, p. 59.

étaient, à leur époque, le but, ou plutôt l'aboutissement du monde, et au temps de Renan ce ne pouvait être que lui-même.

Lamennais n'est pas un Celte selon son cœur, car il n'a pas su se préserver de la vie active, du monde et de ses révolutions ; il aurait dû se tenir à l'écart d'un siècle qui n'avait point voulu entendre ses propositions de salut. « Dégagé alors de tout devoir envers l'espèce humaine, il eût continué ses libres promenades dans le monde de l'esprit, réservant pour l'art seul sa maturité riche d'expérience et de désillusion. Lamennais n'eut point cette abnégation, ou, si l'on veut, cet égoïsme. Une première expérience ne le dégoûta point de l'action. » (1).

La contemplation elle-même, pour être vraiment idéaliste, doit monter à un degré de désintéressement qu'on ne soupçonnait pas. On raconte qu'un jour le Christ apparut à saint Thomas d'Aquin pour le féliciter de ses écrits et lui demander quelle récompense il désirait en retour. « Nulle autre que toi, Seigneur », répondit le saint. Renan, à propos de ce trait, trouve que le gand docteur du moyen âge s'était arrêté à mi-côte de l'idéale spéculation. « Le criti-

(1) *Essais de morale*.., p. 185.

que, dit-il, est plus désintéressé encore, et si la vérité lui adressait la même demande, il serait tenté de répondre : « Nulle autre que de t'avoir cherchée. » (1).

Il n'y a peut-être pas de penseur qui ait été autant que Renan contredit par la réalité, par les faits. Il en prit allègrement son parti, il finit même par faire de l'insuccès un signe de l'idéalisme, et profita de l'occasion pour se donner un brevet de bon appréciateur. « Comme j'avais l'esprit juste, je vis que l'idéal et la réalité n'ont rien à faire ensemble ; que le monde, jusqu'à nouvel ordre, est voué sans appel à la platitude, à la médiocrité ; que la cause qui plaît aux âmes bien nées est sûre d'être vaincue ; que ce qui est vrai en littérature, en poésie, aux yeux des gens raffinés, est toujours faux dans le monde grossier des faits accomplis. » (2).

Décidément, il est difficile de se dégager davantage, non seulement du matériel et de l'utile, mais de toute réalité. Suivant le désir de sa jeunesse, le voilà « à genoux devant rien ». (3). Il vogue à pleines voiles

---

(1) *Essais de morale.*, p. 101.

(2) *Souvenirs...*, p. 122, et cf. *Réforme intellectuelle et morale*, p. 29-30.

(3) *Nouv. Cahiers.*, p. 258.

dans la mer pacifique de l'illusion, renchérissant sur ses ancêtres eux-mêmes. Quand les vieux pères de la tribu obscure erraient avec saint Brandan sur le grand océan, en quête de la terre de promission, ils n'avaient pas devant les yeux un mirage plus éthéré.

CHAPITRE VIII

La Bretagne sentimentale et religieuse

Impropres à l'industrie et au commerce, faibles dans l'action, les Bretons sont, en revanche, nous assure Renan, et par là-même, riches quant aux dons de la vie intérieure, de la vie de l'âme. Que la civilisation moderne ne vienne pas troubler leur demi-sommeil, qu'elle ne leur ravisse pas les illusions de l'enfance, et ils conserveront les germes d'un idéal que la terre leur demandera peut-être un jour. Et voici un programme dont les Bleus de Bretagne pourront s'inspirer dans leurs campagnes électorales.

« Grâce, au moins, pour les petits groupes de survivants d'un autre monde, où cette inoffensive erreur a entretenu la tradition du sacrifice ! N'améliorez pas leur sort, ils ne seraient pas plus heureux ; ne les enrichissez pas, ils seraient moins dé-

voués ; ne les gênez pas pour les faire aller à l'école primaire, ils y perdraient peut-être quelque chose de leurs qualités et n'acquerraient pas celles que donne la haute culture ; mais ne les méprisez pas. Le dédain est la seule chose pénible pour les natures simples : il trouble leur foi au bien ou les porte à douter que les gens d'une classe supérieure en soient bons appréciateurs. » (1).

Renan a étudié avec finesse, avec un peu de subtilité aussi, le caractère spécial de l'amour breton : les voiles mystérieux dont il s'enveloppe et qui lui donnent un charme tout particulier. Dans cette apparente froideur, qui frappe d'abord chez eux, il voit une exquise pudeur à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne. Les âmes bretonnes ne sont pas expansives. Le sentiment, chez elles, au lieu de se traduire au dehors, de s'évaporer, pour ainsi dire, se dissimule, se concentre au dedans. « Timidité intérieure qui fait croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est expri-

---

(1) *Souvenirs*..., p. 76-77.

mé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même. » (1).

Dans les fragments de romans autobiographiques qu'il nous a laissés, il observe en lui-même cette timidité du sentiment qui craint de se dévoiler. S'il aime tant Béatrix, c'est qu'elle a le don de le pénétrer, de deviner les émotions qu'il ressent, mais ne saurait exprimer. « Je suis gauche, timide, maladroit ; à la vue d'un doux visage, j'éprouve un sentiment tendre, mais tellement timide, que je serais désolé qu'elle le vit. Je suis dans des transes, des embarras. Je me cache, et pourtant je voudrais qu'elle vît au travers... Je devance pour l'affection, mais il faut que je sois devancé pour l'expression extérieure. » (2).

Il le reconnaît, d'autre part, ce qui écarte de lui les « doux visages », c'est le spectacle effarouchant de sa supériorité. « La jeune fille s'en va triste, et moi, le front baissé, je reprends ma solitude. Hélas ! c'est que je ne suis plus simple ! Cette femme sent trop bien que je lui suis supérieur. » (3) Il est un être à part, que sa mission élève au-dessus de l'humanité et qui doit sacrifier

(1) *Essais de morale..*, p. 384-385.
(2) *Fragments..*, p. 117-118.
(3) *Ibid.*, p. 94.

bien des choses. « Celui que Dieu a touché est toujours un être à part ; il est ,quoi qu'il fasse, déplacé parmi les hommes ; on le reconnaît à un signe. Il n'a point de compagnon parmi ceux de son âge ; pour lui, les jeunes filles n'ont point de sourire. » (1). C'est trop d'ingratitude pour les jeunes prévenances de Noémi.

A son avis, c'est la race bretonne qui compte le plus de morts par amour. On ne songe même pas à lui demander des statistiques. Il ne faudrait pas voir là des cas de suicide, mais le fruit naturel d'une lente et douce consomption. Si ces mystérieux dépérissements sont attribués parfois à la nostalgie, c'est que, chez le Breton, l'amour s'associe d'une manière indissoluble au village, au clocher, à l'angelus du soir, au paysage favori. « L'homme passionné du Midi tue son rival, tue l'objet de sa passion. Le sentiment dont nous parlons ne tue que celui qui l'éprouve, et voilà pourquoi la race bretonne est une race facilement chaste ; par son imagination vive et fine, elle se crée un monde aérien qui lui suffit. » (2).

Cet amour breton, très profond à la

(1) *Essais de morale..*, p. 200.
(2) *Souvenirs..*, p. 39-40.

fois et très discret, est plein de respect pour la femme. On reproche amèrement aux imitateurs gaulois d'avoir souillé les thèmes qu'ils empruntaient à l'inspiration celtique. « Le zèle du chevalier à défendre l'honneur des dames n'est devenu un euphémisme goguenard que chez les imitateurs français, qui transformèrent la virginale pudeur des romans bretons en une galanterie effrontée, si bien que ces compositions, si chastes dans l'original, devinrent le scandale du moyen âge, provoquèrent les censures et furent l'occasion des idées d'immoralité qui, pour les personnes religieuses, s'attachent encore au nom de roman. » (1).

Il est une tendance sentimentale qui s'associe au tempérament breton comme une épithète de nature, cette tristesse vague et indéfinie qui s'appelle la mélancolie. Ce qui s'en rapproche le plus, c'est probablement l'intraduisible « Gemüt », qui ravissait le séminariste de Saint-Sulpice dans les romantiques d'Allemagne. Pour se rendre compte de la justesse de ce rapprochement, il n'est pas nécessaire d'avoir fait une étude approfondie des deux races, il suffit d'a-

---

(1) *Essais de morale...*, p. 413-414.

voir entendu des Bretons et des Allemands chanter, à l'église, leurs cantiques populaires.

Ce sentiment très complexe s'oppose à la gaieté satisfaite, sans toutefois devenir le découragement pessimiste. Il est fait tout à la fois de désenchantement et d'espérance. C'est l'idéal entrevu, jamais atteint, mais toujours poursuivi, qui empêche de s'attacher à la terre, qui empêche aussi de désespérer du ciel. La note mélancolique revient le plus souvent dans cette partie vibrante exécutée par l'âme bretonne dans le grand concert de l'espèce humaine. En voici une description émue, ou du moins harmonieuse, qui fera sourire ceux qui connaissent le gai soir de la vie de Renan :

« Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire ; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées, qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales; on dirait des émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques, où se croisent à

la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur. » (1).

Tout semblait contribuer à développer, chez Renan, ce tempérament atavique. Son père, marin doux et mélancolique, lui avait donné le jour, déjà avancé en âge, au retour d'une longue navigation. « Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la brise du matin, traversé l'âpre et mélancolique banc de quart. » (2) Elève à Tréguier, il fuyait les jeux, s'isolait de ses camarades ; séminariste à Issy, il passait des heures dans un coin du parc, enveloppé dans sa houppelande, tout seul avec sa pensée et sa rêverie.

Dans ses *Cahiers de jeunesse*, il se déclare un peu wertherien, mais sans aller jusqu'au coup de pistolet. « Je ne puis encore m'empêcher d'admirer Werther, parce qu'il est philosophe par un côté ; mais l'imiter, merci ; car la vie est colorée pour moi ; je tiens à la morale et au vrai, même quand je suis sceptique, et puis il y a tant de plaisir à décrire tout cela, qu'on cesse

(1) *Ibid.*, p. 383-384.
(2) *Souvenirs...*, p. 99.

de souffrir ce qu'on souffre en le décrivant. » (1).

Les exigences démesurées de son idéalisme lui défendront pendant longtemps de pactiser avec les frivolités de ce monde sublunaire, principalement avec le béotisme français. Voyant le moine du Mont-Cassin, Dom Luigi Tosti, tourner ses regards vers la France, il lui dit : « Non, Tosti ; que ferais-tu parmi nous ? La France est un exil pour des âmes comme la tienne. Au milieu des passions aveugles, entre la religion inintelligente et le matérialisme brutal, âme poétique et pure, où serait ta place ? De ta cellule, tu entends le frémissement des roseaux du Tibre ; tu vois, le soir, les montagnes d'Albano nager dans des flots de lumière. Que te faut-il davantage ? Reste Italien, reste moine, content de ta noblesse morale et de la sympathie de tous ceux qui adorent en esprit. » (2).

Pour lui, Renan, fier détenteur de traditions idéalistes, il prétend bien demeurer Celte et Breton, malgré les tentations qui l'entourent et qui sollicitent son âme. « Bien que parfois je sois tenté d'envier le don de ces natures heureuses, toujours et

(1) P. 372.
(2) *Essais de morale*..., p. 241.

facilement satisfaites, j'avoue qu'à la réflexion je me trouve fier de mon pessimisme, et que, si je le sentais s'amollir, je chercherais avidement quelle fibre s'est relâchée en mon cœur. » (1).

La Bretagne n'avait qu'un tort aux yeux de Renan, le tort de n'être pas sortie avec lui du catholicisme. Pour s'en consoler, il essaya de se persuader qu'elle n'y entra jamais complètement, et que lui-même, en rejetant tout dogme particulier et tout symbole précis, il n'avait fait que revenir à la religion de ses pères. « La religion, écrit-il, est la forme sous laquelle les races celtiques dissimulent leur soif d'idéal ; mais l'on se trompe tout à fait quand on croit que la religion est pour elles une chaîne, un assujettissement. Aucune race n'a le sentiment religieux plus indépendant. » (2).

A l'en croire, les Celtes seraient venus comme d'eux-mêmes au christianisme. « Cette douce petite race était naturellement chrétienne. » La douceur de leurs mœurs et leur sensibilité exquise les prédisposaient à cette religion qui se penche avec tant de bonté vers les petits et les humbles. Chez eux, la foi opérait par les femmes, par je

(1) *Essais de morale*., préf., p. XII.
(2) *Souvenirs*..., p. 78-79.

ne sais quel charme de pureté et de douceur. Dès le troisième siècle, ils auraient été parfaits chrétiens. Ce n'est pas de Rome qu'ils auraient reçu leur foi, ils la tenaient de première main, d'une tradition apostolique, probablement de l'école de saint Jean, le seul apôtre assez idéaliste, sans doute, pour mériter de convertir une pareille race.

Ce tableau de l'origine des chrétientés celtiques est assez fantaisiste et peu conforme aux textes ; l'auteur s'abandonne à son « habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas » (1). Par ailleurs, il rivalise avec Montalembert d'admiration et de sympathie pour les grandes cités monastiques qui surgirent chez les Celtes de l'Irlande et de la Grande-Bretagne. Il aurait volontiers pris l'habit dans une de ces communautés où l'on adorait si bien en esprit et en vérité : à Bangor, à Iona, à Clonard ou à Lindisfarne. Mais, elles aussi, étaient trop idéalistes pour être viables, pour réussir et pour durer (2).

---

(1) *Essais de morale*.., p. 435-436. Cf. Dom Gougaud, *Les chrétientés celtiques*. Lecoffre 1911, p. 26-27.

(2) *Essais de morale*.., p. 437.

Chétiens de très bonne heure, mais à leur manière, les Celtes auraient attendu fort longtemps avant de devenir catholiques. Ce n'est qu'au douzième siècle, grâce aux Normands de France, que les Bretons d'Outre-Manche seraient entrés nettement dans le courant de la catholicité. Les Armoricains se seraient attardés beaucoup plus longtemps, vivant en marge de l'Eglise, d'un christianisme spécial et autonome. « Au dix-septième siècle, notre Bretagne française fut tout à fait conquise par les habitudes jésuitiques et le genre de la piété du reste du monde. Jusque-là, la religion y avait eu un cachet absolument à part. » (1). C'est assez mesquinement juger ce grand mouvement religieux commencé par Dom Michel le Nobletz, continué avec plus d'extension et de profondeur par le P. Maunoir, et dont le pays conserve encore des traces. Le premier de ces deux apôtres aurait pu trouver grâce, mais le second avait l'impardonnable tort d'être un jésuite.

Si cette renaissance religieuse de la Bretagne, au lieu de la retremper dans la piété catholique, l'avait amenée au protestantis-

---

(1) *Souvenirs...*, p. 79.

me, Renan aurait trouvé pour la dépeindre des phrases pleines d'émotion et de poésie. « J'ai coutume de dire que, selon beaucoup d'analogie, les populations bretonnes de France auraient dû devenir protestantes comme celles d'Angleterre. Le sentiment religieux chez ces peuples est très profond, très individuel, très détaché des formes et des livres. » (1).

Par malheur, le fait de l'Irlande constitue pour cette ethnologie complaisante une assez forte objection. Les Celtes du pays de Galles sont allés au protestantisme, mais leurs frères de l'autre côté du détroit, malgré leurs tendances individualistes, s'accomodent fort bien de la religion catholique, au point de constituer avec les Armoricains l'une des portions les plus fidèles de l'Eglise.

Du reste, à l'en croire, ce n'est pas seulement la Bretagne, c'est toute la France qui aurait dû devenir protestante. « Au seizième siècle, écrit-il, toutes les circonstances tendaient à faire de la France un pays protestant. Jamais plus d'héroïsme ne sera déployé. Eh bien ! La France, il faut le dire avec regret, a rejeté le protestantisme comme antipathique à sa nature. La France est

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 91.

le pays du monde le plus orthodoxe, car c'est le plus indifférent en religion » (1). L'auteur avait sans doute oublié ces lignes quand il rédigeait la préface de son volume. Il y constate que la plupart des retours religieux se font au bénéfice de la religion catholique et il ne s'en étonne pas. « Le catholicisme étant la plus caractérisée des religions, et, si j'ose le dire, la plus religieuse des religions, toute réaction religieuse se fait nécessairement un peu à son profit » (2).

Il y a là un peu de contradiction, mais nous en verrons bien d'autre. Renan, on se le rappelle, en sortant de Saint-Sulpice s'était débarrassé au moins provisoirement du « joug importun de la conséquence », cela devint une habitude et il finira par l'ériger en principe.

Les esprits cultivés pourront à la rigueur, d'après Renan, se passer de cette religion à laquelle il doit tant de reconnaissance. Ils trouveront dans la science, dans les arts, de quoi exercer leurs facultés supérieures. Mais que deviendront les gens du peuple, les paysans bretons, si on leur enlève cette con-

(1) *Questions contemporaines*, p. 329. *Études d'Histoire religieuse*, p. 397.

(2) *Ibid.*, préf., p. XIX.

solation ? Leur part d'idéal, de rêve et d'illusion, n'est-elle pas accrochée à ces flèches de granit qui montent vers le ciel, aux contreforts de nos vieilles cathédrales et aux cérémonies qui s'y déroulent ? « Quel charme, dit-il, de voir dans les chaumières et dans les maisons vulgaires, où tout est écrasé sous la préoccupation de l'utile, des figures idéales, des images qui ne représentent rien de réel ! Quelle douceur pour l'homme, recourbé sous un travail de six journées, de venir, le septième, se reposer à genoux, contempler de hautes colonnes, une voûte, des arceaux, un autel, entendre et savourer des chants, écouter une parole morale et consolante ». (1).

Malgré ses flottements et ses variations, l'idéal de Renan revêtira toujours la forme religieuse, il empruntera même parfois les accents d'une conviction profonde, l'enthousiasme d'une vision prophétique. Lors de sa leçon d'ouverture au Collège de France 27 février 1862, pour se faire pardonner la concession qu'il faisait au pouvoir conservateur, il crut devoir fournir quelques gages à l'anticléricalisme libéral. Le 15 juillet suivant, il adressait à ses collègues un long mémoire pour justifier sa

---

(1) *Etudes d'hist. relig.*, p. XVI.

conduite et leur déclarer les vrais sentiments de son âme.

En prononçant la fameuse phrase qui fit l'éclat et eut les conséquences que l'on sait, il n'avait nullement porté atteinte à la dignité de Jésus, il avait parlé tout simplement comme saint Pierre et Bossuet. Faisant alors allusion aux circonstances tragiques où il avait failli mourir à côté de sa sœur Henriette, il écrivait gravement : « J'ai vu la mort de près. J'ai perdu le goût de ces choses frivoles où l'on peut prendre plaisir quand on n'a pas encore souffert. Les soucis de pygmées dans lesquels s'use la vie, n'ont plus beaucoup de sens pour moi. J'ai, au contraire, rapporté du seuil de l'infini, une foi plus vive dans la réalité supérieure du monde idéal » (1).

Il était fort loin à cette époque de l'universelle tolérance en matière de religion. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il donnera à chacun le droit de bâtir à sa guise son roman de l'infini. Pour le moment, le celte idéaliste s'élève avec force indignation contre la Théologie de Béranger. Le plaisir et la frivolité sont la négation du divin, l'inverse de la religion. « L'homme est reli-

(1) *Questions contemporaines*, p. 237.

gieux au moment où le sentiment de l'infini prend chez lui le dessus sur le caprice ou la passion. » Quel scandale de voir ces jouisseurs vulgaires s'incliner, le verre en main, devant le Dieu que lui-même cherche avec tremblement !

Il est tenté de se faire athée pour échapper à leur théisme ; dévot, pour n'être pas complice de leur platitude. « Non, s'écrie-t-il, ils ne peuvent te connaître, être saint qu'on n'entrevit jamais que dans la sérénité d'un cœur pur. Tu n'appartiens qu'à nous qui savons te chercher. Les blasphèmes de l'homme de génie doivent plus te plaire que le vulgaire hommage de la gaieté satisfaite » (1).

Ce petit Breton qui sortait « épouvanté » et mal dégrossi de Saint-Sulpice rêvait déjà de réformer le christianisme ; il se comparait à Luther et suppliait Jésus de l'inspirer et de le soutenir. Par moments, c'est une véritable croisade qu'il prêche contre le matérialisme et l'irréligion, sous toutes ses formes. Que tous ceux qui adorent en esprit et en vérité se liguent autour de lui contre ces âmes basses et terrestres destinées à jaunir d'égoïsme et à mourir de nul-

---

(1) *Questions contemporaines*, p. 471 et passim.

lité. Et comment ne pas s'apitoyer sur le sort de la pauvre humanité, assise, morne et silencieuse sur le bord de la route, n'ayant personne pour élever ses yeux vers le ciel qu'elle ne regarde plus ?

L'Eglise catholique est bien là, mais elle aussi semble avoir besoin d'être remise dans la bonne voie. Plein d'inquiétude pour les destinées de sa vieille mère, de cette mère à qui il doit tout et qu'il a abandonnée à contre-cœur, l'ancien séminariste prend des accents mélodramatiques pour lui prêcher le *Sursum corda* du détachement. « Ah ! gardons-nous de croire que Dieu a quitté pour toujours cette vieille Eglise. Elle rajeunira comme l'aigle, elle reverdira comme le palmier (1) ; mais il faut que le feu l'épure, que ses appuis terrestres se brisent, qu'elle se repente d'avoir trop espéré en la terre, qu'elle efface de son orgueilleuse basilique : Christus regnat, Christus imperat, qu'elle ne se croie pas humiliée quand elle occupera dans le monde une

(1) Rapprochons de ces promesses l'avertissement adressé au christianisme en 1849. « Nous le réhabiliterons, nous ferons ressortir ses gloires, ses beautés, mais, au nom du ciel ! qu'il se tienne pour bien mort ! ».

position qui ne sera grande qu'aux yeux de l'esprit » (1).

Pour un peu, il se ferait janséniste dans le désir de corriger le christianisme un peu mou de saint François de Sales. « La Réforme, écrit-il, y opposa sa doctrine de la justification par le Christ. Au XVIIe siècle, l'influence jésuitique et espagnole ayant de nouveau obscurci par la politique la foi de saint Paul et de saint Augustin, Saint-Cyran fut le Calvin qui prit en main la cause de Dieu. L'expérience a prouvé que l'homme ne déploie jamais mieux sa liberté que quand il se croit enchaîné par le dogme de la grâce » (2).

Renan n'aime pas beaucoup les saints modernes ; il les trouve trop dogmatiques. Par contre, il affiche une grande dévotion pour les vieux saints de la race celtique. D'abord ils sont un peu de sa famille et de son sang ; l'un d'eux a porté son nom et méritera d'avoir son chapître dans les *Souvenirs*. Mais surtout il les soupçonne de n'être pas très catholiques, de n'avoir pas à Rome leurs papiers bien en règle, et c'est le grand motif de ses sympathies. Il gémit de voir leur culte disparaître dans les cam-

---

(1) *Questions contemporaines*, p. 402.
(2) *Nouvelles Etudes d'Histoire religieuse*, p. 473.

pagnes bretonnes sous l'influence d'un clergé qui affecterait de ne point les connaître.

Sa douleur fut grande, paraît-il, en apprenant qu'un certain curé avait remplacé dans son église une vieille statue de Saint-Beuzec par une Notre-Dame de Lourdes. « Voilà, s'écrie-t-il avec componction, voilà comment on supprime un saint, pour le remplacer par l'effigie d'un triste miracle moderne. Au ciel, nous le savons, saint Beuzec est inattingible. Mais sur terre, que de dangers courent ces vieux patriarches de notre race ! » (1).

Ces paroles étaient adressées à un groupe de protestants du pays de Galles. Elles pouvaient ne pas déplaire aux disciples de Wesley, mais nous les trouvons choquantes sur les lèvres de l'ancien congréganiste, injurieuses pour les catholiques de France, pour les Bretons surtout dont les clochers de dentelles s'élèvent si nombreux vers le ciel en l'honneur de Notre-Dame.

Les conférences qu'il faisait à Londres en 1880, furent encore pour Renan l'occasion de prôner son origine et sa dévotion bretonnes. « Cette île où j'ai tant d'amis et que je viens de visiter si tardivement ,j'y rêvais

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 90.

dès mon enfance. Je suis Breton de France ; je voyais dans nos vieux livres l'Angleterre toujours appelée l'île des saints ; et en effet, tous nos saints de la Bretagne armoricaine, ces saints d'une orthodoxie douteuse et qui, s'ils ressuscitaient, s'entendraient mieux avec nous qu'avec les jésuites, venaient de l'île de Bretagne » (1).

Les Jésuites cependant comme les Dominicains, comme les Bénédictins ne s'entendaient pas si mal avec les vieux saints bretons. Le P. Maunoir, le grand missionnaire de la Bretagne bretonnante au XVII[e] siècle, ne craignait pas de remettre en honneur leur culte, en particulier celui de saint Corentin. Le clergé lui-même n'affecte nullement de les ignorer, il continue à réciter leur office dans le bréviaire, à célébrer leurs fêtes dans les chapelles, tout en réagissant contre les superstitions populaires qui s'y glissent parfois (2).

---

(1) *Conférences d'Angleterre*, p. 212.

(2) En 1836, l'abbé Tresvaux rééditait la *Vie des Saints de Bretagne* du savant bénédictin breton Dom Lobineau. En 1901, trois chanoines de Quimper, A.-M. Thomas, J.-M. Abgrall, P. Peyron, ont réédité avec un grand luxe de science historique et archéologique les *Vies des Saints de la Bretagne Armorique* du dominicain de Morlaix A. Le Grand. Rennes, chez H. Vatar.

Ce n'est ni en Irlande, ni au pays de Galles, ni en Armorique que Renan trouve le type de la religiosité celtique, il lui plaît de le découvrir en Lorraine, à Domrémy, dans l'âme de Jeanne d'Arc. « Sans qu'elle le sût, elle était plus celtique que chrétienne. Elle a été annoncée par Merlin ; elle ne connaît pas le pape et l'Eglise ; elle ne croit que la voix de son cœur. Cette voix, elle l'entend dans la campagne, au bruit du vent dans les arbres, quand son ouïe est frappée de sons mesurés et lointains. » C'est au hêtre fameux qui ombrageait sa chaumière, et aux fées qui le hantaient qu'on attribue ses inspirations.

Celui qui caractérisait ainsi l'héroïne d'Orléans, avait lu les actes du procès de Rouen (1), mais, dans sa lecture, il a eu de volontaires distractions. Certains textes auraient troublé la voix de son cœur, dérangé ses combinaisons d'idées et de mots, il a fait semblant de ne pas les voir. Interrogée dans sa prison le 17 mars 1431, Jeanne déclare aimer l'Eglise de tout son cœur et vouloir la défendre de toutes ses forces. « J'en appelle, dit-elle, au Dieu qui m'a envoyée,

---

(1) *Essais de morale et de critique*, p. 405-406. L'auteur parle du document, il en cite même une phrase latine sans référence précise.

à la Bienheureuse Marie, à tous les Saints et Saintes du paradis. Et il m'est avis que c'est tout un de Dieu et de l'Eglise. » Rejetant la croyance aux fées comme une superstition, elle aime ce que le Seigneur aime, elle déteste ce qu'il déteste, et demande à recevoir le sacrement de l'Eucharistie le jour de Pâques (1).

Renan devait fermer les yeux sur tous ces documents, car Jeanne d'Arc y apparaît trop manifestement plus chrétienne que celtique. Dans ces fantaisies littéraires où la vérité historique n'a rien à voir, on trouve déjà l'auteur de la *Vie de Jésus*.

---

(1) J. Quicherat, *Procès de Jeanne d'Arc*, t. I, p. 174-178.

CHAPITRE IX

Le Barde dans la Politique

La Bretagne, observe Renan, fut girondine avant d'être royaliste. Pour la représenter complètement, il devait donc lui-même se montrer tour à tour bleu et chouan. Il n'y manquera pas.

C'est de sa mère qu'il aurait hérité son premier engouement pour la Révolution. Ce goût ne resta pas dans les bornes d'une opinion politique. Ce fut chez lui un véritable culte, une religion. Les objets fugitifs de son admiration et de ses sympathies devenaient facilement des idoles devant lesquelles il se posternait bien bas, sauf à s'y adorer lui-même.

Dans une longue lettre écrite à Saint-Malo le 28 août 1847, il explique à Berthelot la mentalité de ce pays et les impressions irritantes qu'elle produit dans son jeune cerveau en ébullition.

Ce peuple lui paraît conservateur en tout, plein de bon sens et d'esprit pratique, mais profondément antipathique à toute excursion hardie dans le monde des idées. Ses

visites aux bibliothèques municipales du pays le calment un peu. Il est heureux d'y trouver les débris des vieilles abbayes savantes de Bretagne et de Normandie, du Mont Saint-Michel en particulier. A Avranches, il a découvert des manuscrits bénédictins qu'il utilisera dans sa thèse de doctorat *Averroès et l'Averroïsme.*

Et le voilà qui se lance à pleines voiles dans le monde des idées politiques au point de faire pâlir Chateaubriand lui-même dont il aperçoit la tombe là-bas sur un rocher de l'océan. « Plus j'avance, s'écrie-t-il, plus aussi je vois poindre dans le présent les éléments d'une religion nouvelle. La révolution, par exemple, n'est-elle pas déjà la personnification de tout un ordre d'idées, devenues pour nous saintes et objet de vénération ? Je la vois marcher de plus en plus à la religionification (excusez ce barbarisme que je ne veux nullement faire adopter). Déjà qui la blasphème passe pour un insensé, et viendra bientôt un temps où l'on ne dira plus que notre *sainte révolution* » (1)

Malheureusement sa critique est là qui lui défend de se lier à aucun parti, d'où sa mauvaise humeur contre le monde et con-

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 22.

tre lui-même. Il ne renoncera jamais à ce délicieux isolement, à cette abstention universelle de l'égoïsme supérieur qui permet de juger tout sans être jugé par personne. Les politiques réalistes doivent être dogmatiques, ils ont un drapeau, ils lui font l'effet de lourdauds et de paysans. Pour lui, il sent bien que ses belles déclamations lui laisseront toujours une porte de sortie, qu'elles ne l'engageront jamais bien à fond. « Je ne crois pas que je me batte jamais bien fort pour ces sortes de choses » (1).

Son ami, esprit plus positif ,avait quelque peine à partager cet enthousiasme pour le messianisme révolutionnaire ; les horreurs qui l'ont accompagné ne le feront-elles pas à jamais détester ? Renan ne songe pas à nier ce côté lugubre, mais il croit qu'on finira par l'oublier. Le futur historien des origines du christianisme trouve, pour expliquer sa pensée, une comparaison qui ne laisse pas de surprendre. « Songez donc, écrit-il, que cela sera bientôt oublié. Un point de vue effacera l'autre... Je mets en fait qu'il y avait, dans le christianisme naissant une proportion aussi forte de superstitions et de petitesses qu'il y a eu dans la

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 29.

Révolution française de cruautés et de fureurs ». (1).

L'année suivante, dans les pages qui deviendront l'*Avenir de la Science*, il développait encore cette idée avec la même conviction et la même emphase. La véritable histoire de France commence à la Révolution ; tout ce qui précède n'en est qu'une lente préparation et n'a de valeur qu'à ce prix. Condorcet, Mirabeau, Robespierre sont des philosophes qui s'appliquent à gouverner le monde suivant la méthode scientifique. « L'année 1789 sera dans l'histoire de l'humanité une année sainte... Le lieu où l'humanité s'est proclamée, le Jeu de Paume, sera un jour un temple ; on y viendra comme à Jérusalem, quand l'éloignement aura sanctifié et caractérisé les faits particuliers en symboles des faits généraux. Le Golgotha ne devint sacré que deux ou trois siècles après Jésus. » (2).

En 1851, dans son article sur Dom Luigi Tosti, il saluait encore 1789 comme l'avènement, l'acte de majorité de l'esprit humain prenant possession de sa souveraineté. (3).

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*. p. 31-32.

(2) *L'Avenir de la Science*, p. 24-25 et note 6.

(3) *Essais de morale..*, p. 215.

Lorsque Renan vit suspendu son cours au Collège de France, il songea à se jeter dans la politique, à se présenter à Paris comme candidat de l'opposition. Berthelot à qui il s'ouvrit de son projet fut loin de l'en détourner ; il se bornait à lui donner un petit conseil. « Calculez bien votre coup ; il faut que vous vous présentiez dans le faubourg populaire, et non dans les quartiers bourgeois ; il faut que vous ayez avec vous le comité et les journaux. » (1).

Pareil programme ne souriait guère à l'héritier de l'idéalisme celtique, habitué à voguer nonchalamment très loin des faits grossiers et des réalités concrètes, au gré de la brise légère du caprice dans la mer pacifique de l'illusion.

Et puis, que penseraient ses maîtres et amis d'Allemagne en le voyant délaisser leurs philosophes, leurs exégètes et leurs philologues pour devenir le candidat électoral de la populace parisienne ? « Nos bons Allemands, songeait-il, comprendront fort peu qu'une carrière dirigée de façon à devenir Professor ordinarius publicus aboutisse à être député. Mais en France tout prend

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 307.

fatalement la forme politique. » (1). Il ne devait pas pourtant, cette fois, succomber à la tentation. Il ne donna pas suite à son projet.

Célébrer en des pages éloquentes et sonores les gloires de la Révolution était chose distinguée et peu dangereuse. Descendre dans la rue et se mêler aux populations qu'elle avait formées et qui se réclamaient d'elle n'était pas sans péril.

Dans la préface des *Questions contemporaines*, la France condamnée ailleurs à la médiocrité, à la platitude et à la nullité, apparaît le pays de l'idéal en raison des grandes folies de 89. Ses chimères, voilà sa gloire et sa vie ; elle risque d'ailleurs d'en mourir. « La révolution, lisons-nous, a jeté la France dans un état de crise héroïque, qui parfois la met au-dessous de tous et lui enlève les avantages des gens sensés, mais qui la marque au front pour une destinée mystérieuse. Je ne voudrais pas qu'on coupât cette fièvre divine qui fait notre grandeur. Mais il faut prendre garde qu'un accès n'emporte le malade. » (2).

Dix années auparavant, en 1857, il traitait le sublime délirant avec moins de pré-

---

(1) E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance*, p. 310.

(2) *Questions contemporaines*, préf., p. XXVIII.

caution. Il était tenté de le laisser mourir, comme la Judée, comme la Grèce, comme l'Italie, victime de sa mission universelle et divine. « Qui sait si un jour les idées françaises ne rempliront pas le monde, quand la France ne sera plus ... Pour agir dans le monde, il faut mourir à soi-même. »

Cette folie idéale de notre histoire bouleverserait l'Europe, mais la sage Allemagne serait là pour remettre le tout dans l'ordre : « Un élément de raison plus mûre se mêlant au mouvement général de l'Europe et préparant des bandages à plusieurs des plaies que notre grande mais terrible révolution avait laissées saignantes. » (1).

Dans la *Vie de Jésus*, publiée en 1863, Renan nous apparaît encore sous les traits de son héros, avec ses tendances démocratiques et révolutionnaires. « Comme tous les grands hommes, Jésus avait du goût pour le peuple et se sentait à l'aise avec lui... L'amour du peuple, la pitié pour son impuissance, le sentiment du chef démocratique, qui sent vivre en lui l'esprit de la foule et se reconnaît pour son interprète naturel, éclatent à chaque instant dans ses actes et ses discours. » (2). On se plaît à l'appeler le

(1) *Discours et Conférences*, p. 50.
(2) *Vie de Jésus* [13], p. 192.

« jeune démocrate » le « révolutionnaire transcendant. »

Louis XIV est déclaré « de tous les humains le plus intéressé, le plus orgueilleux, le plus dur, le plus dénué de poésie. » (1). « La politique des conservateurs du « parti de l'ordre » est condamnée dans la personne de Caïphe. « Pensant que le dernier mot du gouvernement est d'empêcher les mouvements populaires, il croit faire acte de patriotisme en prévenant par le meurtre juridique l'effusion tumultueuse du sang. Peu soucieux de l'avenir, il ne songe pas qu'en déclarant la guerre à toute initiative, il court risque de froisser l'idée destinée à triompher un jour. » (2).

Le crime du Calvaire nous est présenté comme un coup mortel pour toutes les puissances établies. « Comment prendre à l'égard des pauvres gens des airs d'infaillibilité, quand on a sur la conscience la grande méprise de Gethsémani. » Sorti d'un homme du peuple, éclos devant le peuple, aimé et admiré du peuple, le christianisme conservera toujours son caractère originel. « Il fut le premier triomphe de la révolution, la victoire du sentiment populaire, l'avène-

---

(1) *Vie de Jésus*[13], p. 328.
(2) *Ibid.*, p. 380.

ment des simples de cœur, l'inauguration du beau comme le peuple l'entend. Jésus ouvrit ainsi dans les sociétés aristocratiques de l'antiquité la brèche par laquelle tout passera. » (1).

Les longues litanies récitées devant la déesse aux yeux bleus contiennent le couplet équivoque d'une ferveur républicaine déjà fort mêlée. « Démocratie, toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas le peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. » (2).

C'est en 1869 que le barde breton entra résolument en contact avec les « foules impures », en venant demander leur suffrage. Il n'eut pas le courage de se présenter chez les « Cimmériens bons et vertueux ». Ils étaient idéalistes sans doute mais un peu trop chrétiens, trop catholiques, trop imbus de la dévotion jésuitique pour inspirer confiance au disciple de Minerve. Il s'adressa aux vulgaires et plantureux fermiers de la Brie, dont le pays est perdu pour la poésie et dont l'âme est condamnée au terre à terre et à l'égoïsme.

---

(1) *Vie de Jésus*[13], p. 456-457.
(2) *Souvenirs.*, p. 67.

Le candidat se montra plein de flair et de condescendance, il ne chercha nullement à hausser ces braves paysans au niveau de son idéalisme celtique, il descendit avec eux dans le domaine des réalités, de l'utile, voire du matériel. Pour cultiver les champs et les potagers, pour exploiter convenablement les légumes, une seule chose est nécessaire au doux pays de France : l'ordre et la paix. Ce sera le programme de Renan. Quand les Prussiens passeront par là dans leur marche victorieuse sur Paris, ils pourront encore lire ces mots sur des débris d'affiches : ni révolution ni guerre.

Cette campagne électorale échoua, et l'ambition de Renan se consola difficilement de cet échec. Il y reviendra au moins trois fois pour l'expliquer et aussi pour se justifier. « J'ai été toujours aux ordres de mon pays : sur un signe, en 1869, je me mis à sa disposition. Peut-être lui aurais-je rendu quelques services : il ne l'a pas cru ; je suis en règle ». Pourquoi échoua-t-il ? Parce qu'il refusa de flatter l'opinion publique et de mentir. « La campagne, dit-il, eût réussi sans M. Rouher, et sans mon honnêteté. » (1). Elle réussit du moins à le détacher

(1) *Souvenirs.*, p. 362. — *Feuilles détachées*, p. 151 *et Dialogues phil.*, préf., p. XX.

de la démocratie. Il va se fâcher contre le suffrage universel un peu comme à Saint-Nicolas du Chardonnet il s'était fâché contre la rhétorique, pour n'avoir pas eu une bonne place.

Il a, d'ailleurs, suffisamment honoré les tendances révolutionnaires de sa mère, il est temps de rendre témoignage au souvenir de sa grand'mère, de cette « bonne maman » qui, pendant la Terreur, rivalisait de dévouement avec Mme Taupin pour cacher les nobles et les prêtres.

En 1871, il se recueillait, au milieu de ses livres et bien loin des « foules impures », pour inviter la France meurtrie au repentir et à la conversion, pour lui tracer tout un progamme de réforme intellectuelle et morale. La Révolution n'est plus une chose sainte, ce n'est même pas une folie sublime, une heureuse faute ; elle est tout simplement une faute dont il importe de se repentir et de se corriger. « La Révolution, en définitive, fut irréligieuse et athée. La société qu'elle rêva dans les tristes jours qui suivirent l'accès de fièvre, quand elle chercha à se recueillir, est une sorte de régiment composé de matérialistes et où la discipline tient lieu de vertu. La base toute négative que les hommes secs et durs de ce temps donnèrent à la société française, ne

peut produire qu'un peuple rogue et mal élevé. » (1). Le grand tort des hommes de 89 a été de vouloir réformer la société sur un type abstrait sans tenir compte de l'histoire et des droits consacrés. Ce Code qui semble avoir été fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire, ne saurait produire qu'un monde de pygmées et de révoltés.

Plus qu'aucun autre pays, la France a besoin de la royauté. Elle a identifié ses intérêts et son génie avec la famille capétienne, et voilà pourquoi le meurtre de Louis XVI fut une ignoble folie. « Le meurtre du 21 janvier, écrit Renan, est, au point de vue de l'idéaliste, l'acte de matérialisme le plus hideux, la plus honteuse profession qu'on ait jamais faite d'ingratitude et de bassesse, de roturière vilenie et d'oubli du passé. » (2).

Notre pays devait presque autant à ses nobles qu'à son roi. L'enthousiasme, la gloire, le patriotisme ont disparu avec les nobles qui représentaient l' « *âme de la France* ». Et voici qu'on nous prophétise le retour à l'ancien régime. « Plus d'une fois encore, on suppliera les vieux détenteurs traditionnels de rôles nationaux de reprendre leur tâ-

---

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 248.
(2) *Ibid.*, p. 252.

che et de rendre à tout prix, aux pays qui contractèrent jadis avec leurs ancêtres, un peu de paix, de bonne foi et d'honneur. » (1). Le hasard de la naissance vaut mieux que le hasard de l'élection. « La naissance, dit-il, entraîne d'ordinaire des avantages d'éducation et quelquefois une certaine supériorité de race. » (2).

Le suffrage universel est irrémédiablement condamné ; le gouvernement qu'il donnera sera inférieur à celui de la monarchie dans ses plus mauvais jours. « La France s'est trompée sur la forme que peut prendre la conscience d'un peuple. Son suffrage universel est comme un tas de sable, sans cohésion ni rapport fixe entre les atomes. On ne construit pas une maison avec cela... La civilisation à l'origine a été une œuvre aristocratique, l'œuvre d'un tout petit nombre (nobles et prêtres) qui l'ont composée par ce que les démocrates appellent force et imposture. La conservation de la société est une œuvre aristocratique aussi. » (3).

L'enseignement supérieur, au lieu de développer, comme il le fait chez nous, les tendances égalitaires, devrait, comme en Al-

---

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 202.
(2) *Ibid.*, p. 45.
(3) *Ibid.*, p. 67.

lemagne, devenir un foyer d'aristocrates. « Des jeunes gens élevés dans le sentiment de leur supériorité se révolteraient de ne compter que pour un, comme le premier venu. Pleins du juste orgueil que donne la conscience de savoir la vérité que le vulgaire ignore, ils ne voudront pas être les interprètes des pensées superficielles de la foule. Les universités seront ainsi des pépinières d'aristocrates. » (1).

Le côté déplaisant de ce volume, de beaucoup le meilleur de tous les livres de Renan, c'est son acharnement à chercher en Allemagne le modèle de la réforme qu'il prêche à la France. L'invasion lui fit un peu ouvrir les yeux, il dut constater que ce peuple qu'il aimait à se représenter comme le plus cultivé et le plus moral, s'était montré, sous la forme de soldats ne différant en rien des soudards de tous les temps, méchants, voleurs, ivrognes, démoralisés, pillant comme du temps de Waldstein. (2). Et cependant cette constatation ne le guérissait pas d'une illusion qu'il se plaisait à entretenir.

Le 16 septembre 1870, tandis que les Prussiens foulaient notre sol, Renan écri-

---

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 104.
(2) *Ibid.*, préf., p. VI.

vait dans les *Débats*, une lettre ouverte à son ami et maître Frédéric Strauss. Il commençait par reconnaître sa dette immense à l'égard de son pays. « Moi, s'écriait-il, qui dois à l'Allemagne ce à quoi je tiens le plus, ma philosophie ; je dirai presque ma religion. » Puis, reproduisant à peu près ce qu'il avait écrit à l'abbé Cognat, le 24 août 1845, il fait part de l'éblouissement qu'il ressentit, à Saint-Sulpice, quand il prit contact avec la littérature germanique.

Que Strauss ne s'indigne pas trop de voir l'Alsace, cette terre germanique, unie à la France : « C'est par l'Alsace que les idées, les méthodes, les livres de l'Allemagne passent d'ordinaire pour arriver jusqu'à nous. » (1).

Très fier de cette lettre, Frédéric Strauss s'empressa de la traduire, de la faire imprimer à Leipzig, avec sa réponse, au profit d'un établissement d'invalides prussiens.

Le Barde politicien fut passablement marri du procédé de son maître plus positif. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il le remercia de lui avoir donné l'occasion de pratiquer la vengeance chrétienne. « L'œuvre à laquelle vous m'avez fait con-

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 168 et 181.

tribuer est d'ailleurs une œuvre d'humanité, et, si ma chétive prose a pu procurer quelques cigares à ceux qui ont pillé ma petite maison de Sèvres, je vous remercie de m'avoir fourni l'occasion de conformer ma conduite à quelques-uns des préceptes de Jésus que je crois les plus authentiques » (1).

En 1879 il reprenait son cantique en l'honneur de l'Allemagne et invitait ses compatriotes à s'y associer. « Tous, tant que nous sommes, écrivait-il, nous lui devons beaucoup à cette Allemagne, large, intelligente et profonde, qui nous enseignait l'idéalisme par Fichte ; la foi dans l'humanité par Herder ; la poésie du sens moral par Schiller ; le devoir abstrait par Kant. » Il nous suggère qu'il fut de ces esprits éclairés qui ne furent pas trop surpris de voir proclamer, à Versailles, sur les ruines de la France vaincue, cette unité allemande qu'il s'était représentée comme une œuvre sympathique à la France (2).

Si la France voulait revenir de son régime démocratique, il ne lui suffirait pas de renouer sa tradition historique, il lui faudrait regarder par delà le Rhin, là elle trou-

---

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 191.

(2) *Discours et Conférences*, p. 49 et 51.

verait « l'ancien régime développé et corrigé. » Et si nous sommes des démocrates incorrigibles, nous trouverons encore là-bas notre idéal. La Prusse militariste et autoritaire n'aura été qu'un moyen pour faire l'unité allemande ; la Prusse passera tandis que l'Allemagne restera. « Or, l'Allemagne livrée à son propre génie sera une nation libérale, pacifique, démocratique même dans le sens légitime ; je crois que les sciences sociales lui devront des progrès remarquables, et que plusieurs idées qui chez nous ont revêtu le masque effrayant de la démocratie socialiste se produiront chez elle sous une forme bienfaisante et réalisable » (1).

Laissons-nous faire par cette influence bienfaisante de nos voisins ; notre race gauloise, pour produire ses meilleurs effets, a besoin de temps en temps d'être fécondée par la race germanique. « Cette race dure, chaste, forte et grave, race placée au premier rang par les dons et le travail de la pensée, une race peu portée vers les plaisirs, tout entière livrée à ses rèves et aux jouissances de son imagination, » voilà notre modèle (2), voilà le sel, le levain nécessaire

---

(1) *Réforme..*, p. 113 et 161.
(2) *Ibid.*, p. 138.

pour transformer notre nation affadie et corrompue.

Mais ne l'oublions pas, si l'Allemagne possède, d'après Renan, toutes ces belles qualités, c'est qu'elle est protestante. La croyance au surnaturel si désastreuse chez les catholiques produit de bons effets chez les prussiens de Luther, car ils la prennent à petites doses. « La France a voulu rester catholique ; elle en porte les conséquences. Le catholicisme est trop hiératique pour donner un aliment intellectuel et moral à une population... Un élève des Jésuites ne sera jamais un officier susceptible d'être opposé à un officier prussien » (1).

Le maréchal Foch et le général de Castelnau semblent passablement trempés au point de vue intellectuel et moral, ils ont fait bonne figure devant les officiers prussiens ; élèves des Jésuites l'un et l'autre ils n'ont pas renié les principes de leur éducation. C'est vrai, mais souvenons-nous d'une chose : « L'idéal et la réalité n'ont rien à faire ensemble; ce qui est vrai en littérature, en poésie, aux yeux des gens raffinés, est toujours faux dans le monde des faits accomplis. » Et ici nous avons plus qu'un raffiné, nous avons un sectaire.

---

(1) *Réforme..*, p. 97.

Lorsque les *Drames philosophiques* s'occupent de politique, il n'est pas difficile de voir où vont les sympathies de l'auteur. Le démocrate Caliban a réussi à détrôner Prospero, duc de Milan, et à prendre sa place. A peine s'est-il emparé du pouvoir, couché dans la chambre ducale, qu'il sent naître et grandir en lui l'âme d'un aristocrate (1). Il s'empresse d'aller se faire couronner à la Chartreuse de Pavie. Pendant les cérémonies du sacre, tandis que les orgues prient toutes seules, le prieur assis dans sa stalle, interrompt son bréviaire et dit : « Oui, toute civilisation est l'œuvre des aristocrates » (2).

Une seule chose empêcha Renan d'être royaliste jusqu'au bout, son anticléricalisme. Un roi eut été l'idéal, mais comment se résoudre à le voir rétabli par les Jésuites et les Zouaves pontificaux ? Il eut fallu faire entrer Ariel à Saint-Acheul et le mettre au service du P. Canaye. « J'aime Prospero, mais je n'aime guère ceux qui le rétabliraient sur son trône. Caliban amélioré par le pouvoir me plaît mieux » (3). Ce n'est pas sans beaucoup d'ironie qu'il préside à la toi-

---

(1) *Drames phil.*, p. 65-66.

(2) *Ibid.*, p. 99.

(3) *Ibid.*, p. 110.

lette de son démagogue et qu'il augure de son avenir. « Bien peigné, bien lavé, Caliban deviendra fort présentable. Il y aura peut-être un jour des médailles : *A Caliban, protecteur des Sciences, des Lettres et des Arts* » (1).

Dédiant à Berthelot le volume de ses *Dialogues philosophiques*, Renan lui rappelait l'exemple de Condorcet écrivant en pleine Terreur, sous la menace de la mort, son *Esquisse des progrès de l'esprit humain*. Il trouvait plus philosophique, quant à lui, de venir rêver sous les charmilles de Versailles en mai 1871, tandis qu'à Paris les habitants mouraient de faim, tandis que des Jésuites se faisaient massacrer pour leur foi. Si l'on veut savoir combien ce Celte idéaliste était le contraire d'un démocrate, il faut lire ces Dialogues, le troisième surtout intitulé : *Rêves*.

La démocratie est contraire à la religion et à l'humanité ; ce n'est point par elle que Dieu se réalisera. « La démocratie sectaire et jalouse, écrit-il, est même ce qu'on peut appeler l'erreur théologique par excellence, puisque le but poursuivi par le monde, loin d'être l'applanissement des sommités, doit

(1) *Drames phil.*, p. 100.

être au contraire de créer des dieux, des êtres supérieurs, que le reste des êtres conscients adorera et servira, heureux de les servir » (1). Le rapprochement des classes est une hérésie dans la fantasmagorie de ce rêveur. Le peuple doit rester très bas, afin que les génies puissent monter très haut. Pour lui, le mot du poète : *Paucis humanum vivit genus*, n'est pas une constatation douloureuse, c'est un idéal à poursuivre.

La grande masse de l'humanité n'est que le terreau, le fumier chargé de faire éclore, de nourrir, d'entretenir ces fleurs qui sont les grands hommes. « L'éclat d'une capitale sort d'un vaste fumier provincial, où des millions d'hommes mènent une vie obscure pour faire éclore quelques brillants papillons, qui viennent se brûler à la lumière. » Dans nos lourdes races modernes, il faut un drainage de trente ou quarante millions d'hommes pour produire un grand poète. « Le génie résulte d'une portion de l'humanité brassée, mise au pressoir, épurée, distillée, concentrée » (2). La nature ne tient pas compte des individus, elle sacrifie des

---

(1) *Dialogues philosophiques*, p. 101 et 103. C'est ainsi que Nietzsche fera parler Zarathoustra.

(2) *Ibid.*, p. 72-73.

espèces entières, afin que d'autres trouvent les conditions essentielles de leur vie.

« Un savant est le fruit de l'abnégation, du sérieux, des sacrifices de deux ou trois générations » (1). En écrivant ces lignes, le descendant illustre de la tribu obscure se rappela sans doute les longues files de laboureurs et de marins qui le préparèrent là-bas dans la vallée du Lédano. Pour lui, la préparation fut singulièrement plus longue. Elle se dessina vers l'an 480 avec la venue de Fragran dans le pays de Goëlo, mais elle avait ses racines dans la préhistoire au fond du Cardigan. « C'étaient des gens pauvres, de bonne race, obstinés, bien portants, peu blasés, nullement usés par la littérature. Ah ! s'ils eûssent été riches, je ne serais pas de ce monde... Ils m'ont légué leurs vieilles économies de vie ; je pense pour eux. J'ai été sauvé par leur pauvreté, par leur ignorance » (2).

Le vrai peuple ,la masse inconsciente livrée à ses instincts de race, tel qu'on le trouve encore, par exemple, chez les marins bretons et les paysans lithuaniens, ne de-

---

(1) *Dialogues phil.* p. 102.

(2) *Feuilles détachées*, p. 125-126, et *Discours et Conférences*, p. 227.

mande qu'à se dévouer pour la gloire et le bonheur des grands. Mais il risque fort d'apprendre sans tarder que la plus grande faute qu'on puisse commettre est de se faire tuer pour quoi qui ce soit. C'est l'école primaire qui, en lui enlevant ses illusions et sa naïveté charmante, menace de tarir en lui les sources de la résignation et du dévouement.

Déjà dans l'*Avenir de la Science*, Renan avait exposé ces idées au nom de la Science et de l'Humanité abstraite et aussi au nom du panthéisme hégelien, encore mal digéré. Il se demande si l'humanité n'a pas été trop tôt émancipée, si l'esclavage n'est pas encore nécessaire à l'œuvre divine. De nos jours on tient trop à sa volonté propre et à sa vie. « Le prix de la vie humaine s'est élevé : on est trop regardant... Il serait permis d'être tyran pour procurer le triomphe de l'esprit » (1). Inutile et nuisible de vouloir éclairer les masses, il suffit qu'elles servent avec docilité ou par contrainte les intelligences supérieures qui contemplent et adorent la vérité.

Le grand nombre doit se résigner à jouir, à penser, à vivre par procuration ; heureux

---

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 379 et notes.

de permettre à l'élite de se livrer aux fonctions supérieures de la vie. Au moyen âge, des milliers de paysans travaillaient résignés autour d'une Abbaye. Ils faisaient monter vers le ciel une abside gothique, ils assuraient la contemplation d'un saint Bernard. « De nos jours, les milliers de paysans autrefois serfs, maintenant émancipés, se livrent peut-être à une grossière bombance, sans résultat idéal d'aucune sorte, avec les terres de ladite Abbaye. » (1).

Les génies qui émergent de l'humanité ne relèvent pas de la morale commune : ils portent en eux-mêmes et dans la nature de leur mission leur justification et leur loi ; ils comportent, du reste une assez grande variété. « Lucrèce et sainte Thérèse, Aristophane et Socrate, Voltaire et François d'Assise, Raphaël et Vincent de Paul ont également raison d'être » (2). Le devoir de Gœthe fut d'être égoïste pour son œuvre. Il importe peu que saint Vincent de Paul n'ait pas été un grand esprit. Raphaël n'aurait rien gagné à être réglé dans ses mœurs (3).

Néron occupe une bonne place dans cette galerie des âmes hors ligne. « Après tout,

---

(1) *Dialogues phil.*, p. 131 et p. 197, etc.
(2) *Les Apôtres*, préf., p. LXIV.
(3) *Dialogues phil.*, p. 153.

n'est pas roi de la mode qui veut. L'élégance de la vie a sa maîtrise ,au-dessous de la science et de la morale. » Sa gloire à lui sera surtout d'avoir, dans ses nuits de débauche, découvert l'esthétique chrétienne. (1).

Nous voici au delà du bien et du mal. Dans cette région se trouvent également les maisons de fous. (2).

La perfection serait de réunir dans une même conscience toutes les formes du génie, du divin, on réaliserait enfin la formule de saint Paul : « Dieu tout en tous. » La monarchie française offrait une faible image de cette société. Sous Louis XIV et sous Louis XV, tout le pays était orienté pour la gloire et le plaisir d'un seul, du roi. « Maintenant, l'univers pense et jouit par des milliers d'individus. Un jour, une bouche colossale savourerait l'infini ; un océan d'ivresse y coulerait, une intarissable émission de vie ne connaissant ni repos, ni fatigue jaillirait dans l'éternité. »

Cet être omniscient aurait le secret de la dynamite ; omnipotent il règnerait en maî-

---

(1) L'*Antéchrist*, p. 141 et 181.

(2) On le faisait remarquer à propos du livre de Nietzsche : *Ienseits von Gut und Böse*. Leipzig, 1885.

tre incontestable et incontesté ; il penserait et jouirait pour tous. Pour le produire, la terre serait peut-être gâchée comme une motte que l'on pétrit sans souci de la fourmi ou du ver qui s'y cache. Est-ce qu'un général ou un chef d'Etat tient compte des pauvres gens qu'il fait tuer ?

Les animaux n'ont pas conscience de l'œuvre à laquelle ils contribuent, autrement ils seraient fiers de servir à la nourriture des génies. La vivisection en grand sera peut-être nécessaire pour découvrir les secrets de la nature vivante. On verra alors les victimes se présenter d'elles-mêmes, dans l'extase du martyre volontaire, couronnées de fleurs. Le monde n'est qu'une longue série de sacrifices humains à une divinité qui n'est pas encore mais qui est en train de se faire. « Consolons-nous, pauvres victimes, un Dieu se fait avec nos pleurs. » (1).

---

(1) *Dialogues phil.*, p. 128-129. Renan abandonnait à l'Allemagne le soin de créer cette société de son rève. *Ibid.*, p. 120, il laissait également à un Allemand la tâche de développer la théorie du Surhomme et surtout la naïveté de croire à sa réalisation.

TROISIÈME PARTIE

Autour du Christianisme

CHAPITRE X

L'adorateur du moi

Renan déclare avoir souvent reproché aux esprits de son temps d'être trop subjectifs, de s'occuper trop d'eux-mêmes, de n'être pas assez entraînés, absorbés par l'objet, c'est-à-dire par ce qui est devant nous, le monde, la nature, l'histoire. « Parler de soi est toujours mal. Cela suppose qu'on pense beaucoup à soi ; or le temps donné à penser à soi est un vol fait à Dieu, comme on aurait dit autrefois » (1).

Ces esprits qu'il était si empressé à corriger de leur péché mignon, auraient eu beau jeu à lui répondre : *medice, cura teipsum !*

---

(1) *Feuilles détachées*, préf., p. III.

Ce n'est pas seulement dans ses *Souvenirs*, dans ses discours et ses préfaces qu'il nous parle de lui-même, c'est dans tous ses écrits, directement ou indirectement.

On a écrit fort justement à propos de la Prière sur l'Acropole : « On y découvre moins Renan en face du Parthénon que le Parthénon en présence de Renan » (1). Le pieux pèlerin est fort peu absorbé par l'objet de son culte, il pose devant la déesse et surtout devant les lecteurs naïfs des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.*

Dans ses *Dialogues* et ses *Drames philosophiques*, le protagoniste est toujours Renan en personne ; les rôles secondaires ne sont là que pour lui permettre de se déployer, de se mettre en relief. C'est si manifeste, qu'il a cru devoir le nier. « Je n'écris que pour les lecteurs intelligents et éclairés. Ceux-là admettront parfaitement que je n'aie nulle solidarité avec mes personnages, et que je ne doive porter la responsabilité d'aucune des opinions qu'ils expriment ». (2).

Sous ces noms d'emprunt, il pourra de temps à autre recevoir un compliment sans

---

(1) H. Parigot. *Op. cit.*, p. 327.

(2) *Dialogues phil.*, préf., p. VII.

que sa modestie ne soit trop offusquée. A la fin du premier dialogue, Euthyphron, plein d'admiration pour le désintéressement de Philalèthe, lui dit : « Vous voulez bien vous prêter aux fraudes de l'Eternel, mais vous tenez à ce qu'il sache que vous n'êtes pas dupe. J'ai toujours remarqué chez vous un sentiment singulier et très délicat : c'est une espèce de peur de sembler tirer un avantage quelconque de votre vertu. » Et Philalèthe de répliquer, un peu confus : « Effectivement, si j'avais été prêtre, je n'aurais jamais voulu accepter d'honoraires pour ma messe... De même je me ferais scrupule de tirer un bénéfice de mes croyances religieuses » (1).

Le même compliment reviendra dans l'un des *Drames*. Hilarius invite Gotescalc à féliciter Prospero de son caractère désintéressé : « Au fond, notre maître ne pèche que par excès de gentilhommerie. Il a peur qu'il ne se mêle aux sacrifices qu'il fait pour le vrai, quelque apparence de pot-de-vin, ou, comme on dit en Orient, de Bakh-Schisch » (2).

En son *Dialogue des morts*, représenté à la Comédie-Française le 26 février 1886, il charge Corneille et Racine d'annoncer Vic-

---

(1) *Dialogues phil.*, p. 47-48.

(2) *Drames phil.*, p. 178, et cf. *Souvenirs*, p. 150.

tor Hugo, mais ne croyez pas qu'il reste lui-même dans les coulisses. Sous l'auteur d'Athalie nous retrouvons l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* qui parle d'amour et de scepticisme. « J'aimerai ce jeune siècle, sorti du sang et des larmes, et qu'un Dieu inconnu dirige peut-être » (1).

Tandis que *l'Eau de Jouvence*, liqueur claire et ambrée, sort du laboratoire, Renan apparaît sur le théâtre avec sa famille. Henriette est évoquée du sein de Dieu où elle repose au grand risque d'être scandalisée par les personnages de ce drame, parfois assez lubriques. Le frère qui a bien quelque raison de redouter son visage sévère, lui présente son fils Ary pour l'apaiser. « Voici l'enfant que tu aimais, comme tu m'avais aimé il y a cinquante ans. Il est maintenant jeune et plein de courage ; il veut vivre. »

Ensuite vient la présentation de Noémi. « Celle-ci, tu ne l'as jamais vue. C'est d'elle que tu me dis un jour : « Cette petite vient » pour me remplacer. » Eh bien, figure-toi que c'est toi-même. Oui, tu m'as été rendue. Regarde, la voici. Elle est douce, chaste, timide et réservée comme toi. Comme toi, elle a besoin d'être aimée ; elle veut suffire

(1) *Drames..*, p. 534 et 537.

à quelqu'un. Elle aura dans le cœur tes susceptibilités infinies, la flèche de tes chères subtilités » (1).

Ses propos les moins convenables sont placés dans la bouche de religieuses et de cardinaux, l'Eternel lui-même devra entrer dans ses vues, il chargera son messager Gabriel d'annoncer aux hommes sa prédilection pour les incrédules et les sceptiques. « Apprends, enfant fidèle, ma tendresse pour ceux qui doutent ou qui nient. Ces doutes, ces négations, sont fondés en raison, ils viennent de mon obstination à me cacher. Ceux qui me nient entrent dans mes vues » (2).

Les personnages historiques, eux aussi, devront, bon gré mal gré, renvoyer son image à Renan. S'ils ne veulent pas servir de modèle, ils serviront de repoussoir, il leur faudra nécessairement rendre témoignage à « sa petite pensée. »

Son étude sur M. Cousin est, d'un bout à l'autre, un chef-d'œuvre d'ironie, où perce çà et là du dépit mal déguisé et un peu de secrète jalousie. Cousin n'est pas un véritable penseur ; il s'est souillé au contact de la

---

(1) *Drames.*, p. 203 sq.

(2) *Ibid.*, p. 458.

politique et de l'action. Au lieu d'être le Jupiter olympien qui juge tout et n'est jugé par personne, il s'est imposé la pesante chaîne d'un chef d'école. Ce sont là, du reste, des défauts dont on pourrait dire ce que dit l'Eglise du péché originel : *Felix culpa !*

Le vrai philosophe, le contemplateur plane au-dessus des réalités, indifférent aux conséquences de ses méditations, il parvient à l'impossibilité de mal faire. Sa philosophie, c'est une épopée de l'univers ; suivant le mot de l'antiquité, elle s'appellerait : « *Placita*, ce qui lui a plu, le point de vue que, entre mille autres, il a préféré. » Il n'est pas dupe de son rêve, il mesure la distance qui le sépare de la réalité prosaïque. « La théorie est toujours un idéal, il sera temps de le réaliser le jour où il n'y aura plus dans le monde de sots ni de méchants. » (1).

M. Cousin s'est donné la peine et aussi le ridicule d'avoir une opinion et de vouloir la communiquer aux autres. « Le philosophe isolé n'est responsable que de son propre salut, mais le chef d'école a charge d'âmes. Il faut qu'il prenne garde de scandaliser les petits qui le suivent : de là des

---

(1) *Essais de morale*.., p. 73-78.

précautions plus maternelles que philosophiques, mille scrupules, mille attentions pour les consciences tendres (les meilleures de toutes) dont il est le directeur spirituel. » (1).

Le meilleur des philosophes, c'est celui qui se promène, en dilettante, à travers l'histoire de l'esprit humain. « Chacun de nous n'est ce qu'il est que par son système en histoire. » Et voilà l'auteur des *Origines chrétiennes* qui reproche à Cousin de n'avoir pas suffisamment parlé du christianisme, ni avec assez de sympathie, assez d'amour. « L'éducation, peu religieuse qu'ont reçue la plupart des hommes de la génération qui nous a précédés explique seule comment ils ont pu prendre à l'égard du christianisme une position aussi dégagée de tout lien antérieur. N'ayant connu le christianisme que tard et à un âge réfléchi, n'ayant pas été bercés de ces belles croyances qui laissent toujours dans l'âme un parfum de poésie et de moralité, ils ont agi avec notre vieille mère d'une façon sèche et hautaine qui nous blesse » (2).

Les Mémoires du vieux professeur alle-

---

(1) *Essais de morale.*, p. 90-91.
(2) *Ibid.*, p. 89.

mand Creuzer ont permis à Renan de raconter bien des choses, en particulier qu'il y aurait une belle apologie à écrire *Pro docto femineo sexu*.

Ils lui ont fourni une occasion de plus de nous rappeller qu'il a choisi la meilleure part ; privilège qu'il veut bien partager avec les philologues conscients de leur bonheur. « Déchargés du plus rude souci qui soit imposé à l'homme ici-bas, celui d'avoir une opinion exprimée sur les choses divines et humaines, ils jouent dans ce monde le plus commode des rôles, celui de spectateurs. Etrangers aux passions de secte ou de parti, ouverts à la vérité, de quelque part qu'elle vienne, ils voient tout aboutir à leur tribunal, et eux-mêmes ne relèvent de personne... Quand même tout le reste serait vanité, il semble que la curiosité ne le serait pas, et, quand même elle le serait, cette façon d'écouler la vie, aura toujours été la plus douce manière d'exister » (1).

Ce contemplateur subtil pour qui l'univers ne semblait avoir d'autre but que d'offrir à sa curiosité une fine pâture était agacé de ne pouvoir pénétrer dans la psychologie de Bismark. Il se demande quelque part

---

(1) *Essais de morale..*, p. 330-331.

si ce diplomate peu scrupuleux et cet homme d'action n'est pas aussi philosophe et critique, car il serait fâché de ne point rencontrer chez le grand Germain, ce qui constitue pour lui-même la qualité suprême. Bismarck voit-il la vanité de ce qu'il fait, tout en y travaillant avec ardeur, ou bien, comme tous les esprits absolus, est-il dupe de son œuvre ? « J'incline vers la première hypothèse, car il me paraît difficile qu'un esprit si complet ne soit pas critique » (1).

En histoire ancienne comme en histoire moderne, dans le monde religieux et le monde profane, partout les hommes devront se présenter devant Renan et ils seront jugés suivant qu'ils se rapprochent ou s'écartent de son idéal, de sa mentalité, de lui-même.

Les prophètes hébreux, spécialement Zacharie, « le grand idéaliste d'Israël », ont été mal compris par les chrétiens qui s'en recommandent. Ils lui doivent de voir enfin leur tradition se redresser, et fructifier la semence qu'ils avaient jetée. « Le germe déposé dans la tradition religieuse par les inspirés d'Israël ne périra pas ; nous tous qui cherchons un Dieu sans prêtres, une révéla-

---

(1) *Réforme intellectuelle et morale*, p. 141-142.

tion sans prophètes, un pacte écrit dans le cœur, nous sommes, à beaucoup d'égards, les disciples de ces vieux égarés » (1).

Lorsque Jérémie prédisait la ruine de Babylone, il s'était écrié : « Et voilà comme les peuples travaillent pour le néant, s'exténuent au profit du feu. » Du coup le texte est inspiré, car il fournit une admirable formule pour marquer la supériorité du contemplateur et du critique sur les hommes d'action. « La grande ironie mêlée de pitié, qu'inspire au penseur ce que la pauvre humanité, amoureuse de ses bourreaux appelle la gloire, ne s'est jamais exprimée par un trait plus énergique » (2). Ce prophète n'est pas toujours placé en aussi bonne compagnie. « C'était un Félix Pyat, doublé d'un Jésuite implacable » (3).

Judas Macchabée, par son héroïsme intransigeant, fournit au dilettante l'occasion

---

(1) *Histoire du peuple d'Israël*, III, p. 340.

(2) *Histoire du peuple d'Israël*, III, p. 458. Il faut rapprocher de ce texte le mépris du jeune E. Renan pour ces Français qui se font hacher sur deux ou trois mots de leur général, afin de passer pour braves : « Le philosophe est là-haut, regardant, critiquant et s'enthousiasmant ; mais prenant garde de s'y laisser prendre les doigts. » *Cahiers de Jeunesse*, p. 248.

(3) *Histoire du peuple d'Israël*, III, p. 350.

de faire valoir son libéralisme et sa politesse, et aussi de déprécier un contemporain qui ne lui paraît guère sympathique. « Nous sommes trop libéraux et trop bien élevés pour nous exprimer d'un ton si absolu. Je crois que M. de Mun se trompe au moins pour les cinq sixièmes. Mais ma philosophie m'apprend qu'il doit avoir raison aussi pour un sixième, et, si j'avais devant moi un de ses partisans, ma bonne éducation me commanderait de chercher ce sixième ou je pourrais être du même avis que lui » (1).

En compagnie de la docte Allemagne, il sourit de Bossuet, de Chateaubriand, de M. de Maistre qui prétendent admirer la Bible à travers leur contresens et leur non-sens. « C'est à nous qui voyons Israël dans sa réelle beauté, c'est à nous autres critiques qu'il appartient vraiment de dire : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis Jerusalem !* » (2).

Héritier et continuateur de l'inspiration juive, Renan prétendait bien demeurer le vrai disciple de Jésus, il se flattait même d'être seul en son siècle à l'avoir compris. C'était, assurait-il à Henriette, la pensée de

---

(1) *Histoire du peuple d'Israël*, IV, p. 339.
(2) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 74.

la Passion qui l'encourageait dans sa rupture avec le séminaire et avec l'Eglise. Si, à cette époque, il avait été capable de croire aux apparitions, il aurait vu Jésus lui disant : « Abandonne-moi pour être mon disciple. » Dès lors, avoue-t-il lui-même, il portait dans son esprit la *Vie de Jésus.* (1).

Passé maître dans l'art de « solliciter doucement les textes », il prêtera à son héros galiléen les traits de sa propre physionomie, il retrouvera dans l'Evangile ses pensées les plus chères. D'après lui, les Thomas d'Aquin, les Athanase et les Augustin, les Apôtres eux-mêmes n'ont rien compris dans le Christ ; il était réservé à lui personnellement de le connaître et de le révéler au monde. (2).

Au reste, pour faire large et belle la part de Jésus dans le « grand œuvre », il ne sera pas injuste pour les philosophes qui l'ont suivi, pour l'honnête et suave Marc-Aurèle, pour l'humble et doux Spinoza, pour lui-même. « Par notre extrême délicatesse dans l'emploi des moyens de conviction, par notre sincérité absolue et notre amour désintéressé de l'idée pure, nous avons fondé,

---

(1) *Souvenirs.*, p. 312.
(2) *Vie de Jésus*[13], p. 460-463.

nous tous qui avons voué notre vie à la science, un nouvel idéal de moralité. » (1).

La gloire de saint Paul et son influence séculaire empêchaient Renan de dormir tranquille sur le mol oreiller du doute. Lorsqu'il vint à Athènes, pèlerin tardif et pénitent, offrir sa prière, ses jolies phrases à la Glaucopide, il était hanté par l'image du grand apôtre. « Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un laid petit juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans les comprendre, lut tes inscriptions tout de travers, et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait le Dieu inconnu ! Eh bien ! ce petit juif l'a emporté. » (2).

Oui, ce Juif qu'il s'acharne à enlaidir, à rapetisser au physique et au moral, l'avait emporté sur la déesse et l'emporterait sur lui-même. Dans l'*Avenir de la Science* on l'appelait « un admirable génie », on ne lui conteste pas son action puissante dans le monde, mais quelle belle occasion de montrer lui-même la supériorité de son idéalisme sceptique. « Le contact de la réalité souille toujours un peu. Les premières places

(1) *Vie de Jésus*[13], p. 467.
(2) *Souvenirs..*, p. 66.

dans le ciel sont pour ceux qui n'ont adoré que l'idéal. » (1).

Saint Paul ne fut pas un saint, il ne connut pas la bonté, « il s'affirma ». Il ne fut même pas un homme distingué, car il n'eut pas le « don de sourire de son œuvre, d'y être supérieur, de ne pas s'en laisser obséder, il crut lourdement. » Jésus, au contraire, eut cette qualité au suprême degré ; les grands Européens la possèdent aussi (y compris Bismarck). Il n'y a guère de personne dévouée, nous assure-t-on, de prêtre, de religieuse qui, à cinquante ans, ne pleure son vœu et néanmoins ne persévère. « Nous ne comprenons pas le galant homme sans un peu de scepticisme, nous aimons que l'homme vertueux dise de temps à autre : « Vertu, tu n'es qu'un mot. »

Désespérant de trouver chez cet esprit affirmatif, chez cet homme d'action rien qui lui ressemble, voici qu'il imagine un saint Paul selon son cœur. « Nous aimerions à rêver saint Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement de la vieillesse, il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une seconde fois des yeux, et notre incré-

---

(1) *Saint Paul*, p. 567-568.

dulité douce aurait sa petite revanche, si le plus dogmatique des hommes, était mort triste et désespéré (disons mieux, tranquille), sur quelque rivage ou quelque route d'Espagne, en disant lui aussi : *Ergo erravi.* » (1).

Renan pourra s'arrêter avec plus de complaisance devant Marc-Aurèle. Avec un peu de bonne volonté, il pourra rencontrer chez lui toutes les qualités qu'il se reconnaît, rehaussées par l'éclat du pouvoir impérial. Avec cet empereur, il a l'illusion de voir sa philosophie dominer sur le monde, et, du même coup le sauver.

Marc-Aurèle comprit la morale du devoir, il ne comprit pas suffisamment la douceur de vivre. « Ce qui lui manqua, ce fut à sa naissance, le baiser d'une fée, une chose très philosophique à sa manière, je veux dire l'art de céder à la nature, la gaieté, qui apprend que l'*abstine* et le *sustine*, n'est

(1) *L'Antéchrist*, p. 200 et p. 102. « Il n'eut pas son agonie de Gethsémani. » — Renan pensait plus juste quand il écrivait à Henriette pour s'excuser de ses hésitations sur le seuil de Saint-Sulpice : « Saint Paul était certes une âme énergique, et n'a-t-il pas dit : Je me glorifie dans mes faiblesses ? » *Lettres intimes*, p. 349.

pas tout, et que la vie doit aussi pouvoir se résumer en « sourire et jouir ». (1).

Au point de vue religieux, on lui trouve une petite faiblesse. Passe encore qu'il ne veuille point d'un monde sans Dieu et sans Providence, mais qu'il parle sérieusement de Dieu intervenant auprès des hommes par des volontés particulières, voilà ce qu'il est difficile de lui pardonner (2). Par contre, avec quelle souplesse l'empereur philosophe évolue à travers les systèmes sans s'attacher à aucun. « Il ne tient pas plus à l'une des hypothèses qu'à l'autre, et il se sert indifféremment des trois vocabulaires, déiste, polythéiste, panthéiste. Ces considérations sont toujours à deux faces, selon que Dieu et l'âme ont ou n'ont pas de réalité. » (3).

Comme il se soucie peu de se mettre d'accord avec lui-même ! « Il vit bien qu'on n'a quelque chance d'avoir aperçu la vérité une fois dans sa vie, que si l'on s'est beaucoup contredit. » (4). Lui aussi fut éminemment doué de la qualité de l'homme supérieur, du « don de sourire de son œuvre. » Il par-

---

(1) *Marc-Aurèle.*, p. 10.
(2) *Ibid.*, p. 16.
(3) *Ibid.*, p. 263.
(4) *Ibid.*, p. 266.

vint à la plus solide bonté, à celle qui se fonde sur le parfait ennui, sur la claire vue de la vanité de toutes choses.

De là son absolue indifférence, tempérée par la pitié et le dédain. « La bonté du sceptique est la plus assurée, et le pieux empereur était plus que sceptique ; le mouvement de la vie dans cette âme, était presque aussi doux que les petits bruits de l'atmosphère intime d'un cercueil. Il avait atteint le Nirvana bouddhique, la paix du Christ. » (1).

C'est à lui que nous devons le « véritable Evangile éternel », le livre des *Pensées*. L'Evangile de Jésus a vieilli à cause de sa naïve conception du surnaturel ; le livre des *Pensées* resterait encore jeune de vérité quand la science aurait détruit Dieu et l'âme. « Puisque Marc-Aurèle n'a pas pu sauver le monde, qui le sauvera ? (2).

S'il est un écrivain à travers lequel Renan aime à se mirer, c'est Cohelet, l'auteur de l'*Ecclésiaste*, le seul Juif qui aurait écrit un livre aimable. Il revient sans cesse à ce petit livre qui, d'après lui, se trouve dans la Bible, comme un petit écrit de Voltaire

---

(1) *Marc-Aurèle*, p. 483.
(2) *Ibid.*, p. 490.

égaré parmi les in-folio d'une bibliothèque de théologie.

C'est sous ce patronage qu'il entrait à l'Académie, le 3 avril 1879. « On arrive à votre cénacle à l'âge de l'Ecclésiaste, âge charmant, le plus propre à la sereine gaieté, où l'on commence à voir, après une jeunesse laborieuse, que tout est vanité, mais aussi qu'une foule de choses vaines sont dignes d'être longuement savourées. » (1).

Il est heureux de mettre sur le compte de cet auteur biblique quelques-unes de ses maximes les plus chères. Son idéal consiste à se tenir à mi-chemin de la dévotion et de l'impiété. « Les dévots sont les plus insupportables des sots. L'impie est un fou. » (2). La religion et son objet doivent être maintenus, ne fût-ce que pour le plaisir d'avoir à leur sujet des pensées paradoxales et d'écrire ses phrases les plus harmonieuses. « Au milieu de l'absolue fluidité des choses, maintenons l'éternel. Sans cela nous ne serions ni libres, ni à l'aise pour le discuter. » (3).

Habitué à se voir démenti par les faits brutaux, par les grossières réalités, nous

---

(1) *Discours et Conférences*, p. 11-12.
(2) *Etude sur l'Ecclésiaste*, p. 22.
(3) *Ibid.*, p. 89.

avons vu Renan, faire de l'insuccès le signe de l'idéalisme. Accoutumé à secouer le joug importun de la conséquence, voici qu'il élève le fait de se contredire soi-même à la dignité de principe, de loi de la bonne mentalité. « Malheur à qui ne se contredit pas au moins une fois par jour. » (1).

En cherchant à dépeindre Cohelet, il nous a laissé de lui-même le portrait qui le représente le mieux, la quintessence de son esprit. « Etonnant artiste, il maintient jusqu'au bout sa gageure, effleurant avec l'adresse de l'équilibriste les cimes des mots et des idées, faisant grincer de son archet les fibres qu'il a cruellement excitées, élargissant à plaisir les blessures qu'il s'est faites, irritant avec délices les lèvres de sa plaie. » (2).

Cette universelle critique, comme il le reconnaissait lui-même très tôt, était son mal, mais un mal dont il ne voulait pas guérir. C'était un cancer qui le rongeait, mais il l'entretenait avec amour, et ce qui est pire, il le communiquait aux autres.

---

(1) *Etude sur l'Ecclésiaste*, p. 24.
(2) *Ibid*, p. 26. L'Etude est reproduite dans l'*Histoire du peuple d'Israël*, t. V, p. 157-189.

CHAPITRE XI

L'historien de Jésus

Renan avait lu de très bonne heure la *Vie de Jésus* de Strauss, dans la traduction française publiée par Littré en 1840. Il lui avait semblé, comme à beaucoup d'autres, que l'auteur n'était même pas sûr de l'existence de son héros.

Dans une page des *Cahiers de Jeunesse*, il se montre effrayé à la pensée qu'il aurait pu adopter les conclusions du théologien allemand. « O Jésus, non, aurais-je pu te renier ? Oh ! mon cœur en est navré. Il me faut qu tu aies vécu, et vécu dans l'idéal qu'on nous a laissé de toi. Cet idéal qui me ravit, ah ! si ce n'était qu'un type ! Non, il me faut pour t'aimer, que tu aies été mon semblable, ayant comme moi un cœur de chair. Oui, tu es mon frère, mon ami. » (1).

Sous l'influence directe de l'exégèse de Tubingue, il écrivait le 15 avril 1849, dans *la Liberté de Penser* : « A peine peut-être en

(1) *Cahiers...* p. 399.

exprimant de tous les Evangiles ce qu'ils contiennent de réel, obtiendrait-on une page de l'histoire de Jésus. » Plus tard il effacera cette phrase, car il sentira le besoin d'avoir des documents et d'y croire.

En 1857, il publiait une longue étude sous le titre suivant : *Les historiens critiques de Jésus.* Il louait Fra Angelico de s'être mis à genoux pour peindre les têtes du Christ et de la Vierge. « Il serait bon, ajoutait-il, que le critique fît de même et ne bravât les rayons de certaines figures, devant lesquelles se sont inclinés les siècles, qu'après les avoir adorées. »

Toutefois, s'il est bon de sacrifier nos instincts égoïstes à la divinité, il serait impie de lui immoler nos instincts scientifiques ; loin d'être irréligieuse, la critique renferme le culte le plus pur. « Peut-elle craindre surtout de passer pour irrévérencieuse, quand elle cherche à dégager de ses voiles la vraie physionomie du maître sublime qui a dit : « Je suis la vérité. » (1).

Dans le même volume, on attribuait à l'Allemagne « ce don de l'intuition historique » qui lui a permis d'apercevoir la vérité dans les époques primitives, de faire l'his-

---

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 133-134.

toire du peuple juif, non d'après des vues théologiques arrêtées d'avance, mais d'après l'étude grammaticale et critique des textes.

Mais voici que les vents ont tourné, le don d'intuition historique vient de franchir le Rhin, et nous sommes prévenus discrètement que la véritable *Vie de Jésus* ne pourra être écrite que par un Français. « On peut affirmer que si la France, mieux douée que l'Allemagne du sentiment de la vie pratique et moins portée à substituer en histoire l'action des idées au jeu des passions et des caractères individuels, eût entrepris d'écrire d'une manière scientifique la vie du Christ, elle y eût déployé une méthode plus rigoureuse et, qu'en évitant de transporter le problème comme l'a fait Strauss, dans le domaine de la spéculation abstraite, elle se fût approchée bien plus près de la vérité. » (1).

La France avait écouté Renan, elle allait reprendre l'ouvrage de Strauss avec un plus grand sentiment de la vie sinon avec une méthode plus rigoureuse.

Le 12 septembre 1861, il écrivait de Beyrouth à son ami Berthelot : « J'ai employé mes longues journées de Ghazir à rédiger

---

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 169.

ma *Vie de Jésus*, telle que je l'ai conçue en Galilée et dans le pays de Sour... J'ai réussi à donner à tout cela une marche organique qui manque si complètement dans les Evangiles... J'ai essayé, comme dans la vibration des plaques sonores, de donner le coup d'archet qui range les grains de sable en ondes naturelles. » (1).

Nous voilà bien loin de l'érudition pure qui fait l'histoire d'après l'étude grammaticale et critique des textes. Renan n'a été véritablement érudit dans aucun de ses livres, et dans celui-ci moins que dans tous les autres. Un auteur impartial a écrit à propos de l'*Histoire des origines du christianisme* : « Elle est une confirmation par les faits des thèses chères à Renan. » (2). Cette remarque est particulièrement vraie de la *Vie de Jésus*.

Sous l'armature critique dont l'auteur prétend s'envelopper, il laisse une entière liberté à son imagination de Barde. L'état confus

---

(1) E. Renan et M. Berthelot, *Correspondance*, p. 284. A Ghazir, Renan habitait tout près de la résidence des Jésuites. Il venait souvent causer avec un savant orientaliste, le P. Bourquenoud. Il venait aussi remplir son encrier, et il est assez piquant de constater que la *Vie de Jésus* a été écrite avec l'encre des Jésuites.

(2) Gabriel Séailles, *Ernest Renan*, p. 131.

et fragmentaire des documents le sert à merveille ; il le dispense de connaître exactement, lui permet de deviner, de soupçonner et d'entrevoir, de combiner à loisir. « Trop bien savoir, a-t-il écrit, est un obstacle pour créer : on ne ne s'assimile que ce qu'on ne sait qu'à demi. » (1).

N'oublions pas ce qu'il écrivait en 1845 au sujet des penseurs allemands et de son enthousiasme à leur égard. « Ce que j'aime en eux comme dans tous les autres hommes à qui je voue mon enthousiasme, c'est un certain type beau et moral que je m'en forme ; c'est mon idéal que j'aime en eux. Maintenant, sont-ils conformes à ce type ? C'est ce qui m'importe assez peu. » Ce type moral qu'il s'est formé, son idéal, sa propre image ; voilà ce qu'il cherche, ce qu'il caresse partout, que le personnage étudié s'appelle Cousin, saint Paul, Marc-Aurèle ou Jésus.

Sa qualité de Français, nous le savons déjà, prédisposait Renan et le qualifiait pour nous donner la vraie physionomie du Christ ; son voyage en Orient devait mettre le comble à cette préparation.

Il a parcouru en tous les sens la province

---

(1) *Essais de morale*.., p. 58.

évangélique, visité Hébron, la Samarie, Jérusalem, presque toutes les localités où Jésus a passé. « A la lecture des textes, dit-il, j'ai pu joindre une grande source de lumières : la vue des lieux où se sont passés les événements... Toute cette histoire qui, à distance, semble flotter dans les nuages d'un monde sans réalité, prit ainsi un corps, une solidité qui m'étonnèrent. L'accord frappant des textes et des lieux, la merveilleuse harmonie de l'idéal évangélique avec le paysage qui lui servit de cadre furent pour moi une révélation. » (1).

Dans ses pérégrinations palestiniennes il a trouvé la clef de tous les mystères, la réponse à toutes les difficultés. Si vous lui objectez que son Jésus est un personnage inconsistant et même contradictoire, tantôt au-dessus de l'humanité et tantôt au-dessous, tour à tour moraliste sublime et borné villageois, unissant la sincérité au mensonge et au charlatanisme : il vous répondra infailliblement avec son dédaigneux sourire : « Pour bien saisir cela, il faut

(1) *Vie de Jésus*[13], *Introd.*, p. XCVIII. A moins d'indication contraire toutes les références renverront à cette édition définitive.

avoir été en Orient. » (1). C'est le dernier mot.

On nous prie d'ailleurs de nous souvenir que l'histoire à raconter se passe dans un monde de femmes et d'enfants, de têtes ardentes ou égarées. Placés dans un milieu d'esprits positifs, de pareils faits deviennent absurdes et inintelligibles. « Voilà pourquoi les pays lourdement raisonnables comme l'Angleterre sont dans l'impossibilité d'y rien comprendre. » Décidément, pour bien écrire la vie de Jésus, il faut être Français, doué du sentiment de la vie pratique et d'une raison subtile, il faut être Renan en personne.

Ce qu'il prétend nous offrir, c'est une épopée en miniature où l'humanité pourra se reconnaître avec ses divers instincts, avec ses aspirations célestes et ses côtés répulsifs. « Le monde est une comédie à la fois infernale et divine, une ronde étrange menée par un chorège de génie, où le bien, le mal, le laid, le beau, défilent en vue de l'accomplissement d'une fin mystérieuse. L'histoire

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 512. Le R. P. Lagrange a eu raison de relever cet argument passe-partout dans son étude si compétente et si suggestive : *La Vie de Jésus d'après Renan*, Revue biblique, juillet-octobre 1918.

n'est pas l'histoire, si l'on n'est pas tour à tour, en la lisant, charmé et révolté, attristé et consolé. » (1) Les documents sont chose tout à fait secondaire.

Dans les premières éditions, les quatre Evangiles sont placés sous le même pied, traités de la même manière, soumis au coup d'archet qui range les grains de sable en ondes naturelles. « Les textes ont besoin de l'interprétation du goût ; il faut les solliciter doucement jusqu'à ce qu'ils arrivent à fournir un ensemble où toutes les données soient heureusement fondues. » (2) C'est le triomphe de l'historien de faire un ensemble vrai avec des détails qui ne le sont qu'à moitié.

En publiant l'édition définitive, la treizième, quatre années après la première, en 1867, l'auteur s'excuse d'avoir changé d'opinion au sujet de l'Evangile selon Saint-Jean. Cet écrit ne serait pas l'œuvre du fils de Zébédée, du pêcheur galiléen, mais de l'un de ses disciples d'Ephèse. Ce disciple aurait fait causer celui qu'on appelait le « Vieux », il lui aurait fait raconter ses souvenirs, puis, heureux de faire passer ses propres doctrines sous le nom et l'autorité

(1) *Vie de Jésus, préf.*, p. XXII.
(2) *Ibid.*, *Introd.*, p. CI-CII.

de l'apôtre bien-aimé, il aurait rédigé lui-même le quatrième Evangile (1).

Renan discréditait ainsi l'une de ses sources, il conservera tout de même la plupart des traits qu'il y a puisés, il se contentera de les agrémenter parfois d'un « dit-on. » Certains épisodes qu'on y rapporte sont trop poétiques pour être sacrifiés aux critiques allemands; certaines paroles qu'on y prête à Jésus sont trop conformes à l'idéal rêvé pour n'être pas authentiques. Si elles n'ont pas été réellement prononcées par le maître, elles expriment certainement sa pensée. « Ces détails ne sont pas vrais à la lettre, mais ils sont vrais d'une vérité supérieure, ils sont plus vrais que la nue vérité, en ce sens qu'ils sont la vérité rendue expressive et parlante, élevée à la hauteur d'une idée » (2). Voilà de quoi dérouter la lourde logique des Anglais, c'est même trop subtil pour le commun des Français, cela confine à l'obscurité allemande.

L'*Introduction* nous parlait, à propos des promenades palestiniennes et de leur révélation, de l' « accord frappant des textes et des lieux » ; voici un autre langage. Les évangélistes n'ont rien compris dans la personne

---

(1) *Vie de Jésus*, *Introd.*, p. LXVII-LXVIII et p. LXXIII.
(2) *Ibid.*, p. XCIII.

du Christ, au lieu de l'embellir ils n'auraient fait que la rapetisser. « Leurs écrits sont pleins d'erreurs et de contresens. On entrevoit à chaque ligne un original d'une beauté divine trahi par des rédacteurs qui ne le comprennent pas, et qui substituent leurs propres idées à celles qu'ils ne saisissent qu'à demi » (1). Les idées des Apôtres seront remplacées par celles de Renan et nous aurons ce qu'il appelle modestement : « un cinquième Evangile » (2).

La fleur de la race celtique fut longuement préparée dans les couches profondes du sol armoricain ; elle coûta les sacrifices accumulés des longues files de laboureurs et de marins. C'est ainsi que Jésus, la fleur d'Israël, sera expliqué. Il sera le fruit tout à fait naturel de nombreux siècles d'attente, d'espérance inconfusible et d'inlassable héroïsme.

Le peuple juif ne se détourna guère du travail de son incubation messianique, c'est à peine si l'on compte deux ou trois périodes de relâchement. « *Le Cantique des Cantiques* est l'expression charmante de la vie gaie, heureuse, finement sensuelle d'Israël, à l'un de ces moments où, laissant sommeiller la

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 466-467.

(2) *Ibid.*, *Introd.*, p. XCIX.

pensée divine, il s'est donné au plaisir » (1).

Un autre livre biblique représenterait les Juifs sceptiques et jouisseurs, souriant de leurs Prophètes et du rêve gigantesque de la conquête du monde. « L'épicurien désabusé qui a écrit l'*Ecclésiaste* pense si peu à l'avenir, qu'il trouve même inutile de travailler pour ses enfants ; aux yeux de ce célibataire égoïste, le dernier mot de la philosophie est de placer son bien à fonds perdu » (2).

A part ces exceptions, Israël n'aurait point failli à sa vocation. Fidèle au souffle de Dieu jusque dans son exil de Babylone, il s'exalte et espère contre toute espérance. « De tant d'oracles divins non encore accomplis, de cet amas d'espérances trompées, de cette lutte de la foi et de l'imagination contre la réalité, naquit définitivement le Messie. » (3).

Couvé par tant de générations, au milieu d'aspirations sans cesse démenties et toujours renaissantes, ce Messie ne pouvait être qu'un génie extraordinaire. « S'il est

---

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 101.

(2) *Vie de Jésus*, p. 51. Nous sommes en 1867. L'on voit que l' « épicurien désabusé » n'est pas encore devenu l'idéal de Renan.

(3) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 116, et cf. *Histoire du peuple d'Israël*, III, p. 497, *Vie de Jésus*, p. 8-9.

vrai, comme le croyait l'ancienne physiologie, que la femme imprime à l'enfant qu'elle porte l'empreinte de ses désirs et de sa pensée, que ne doit pas produire dans le sein fécond d'Israël un idéal aussi persistant ! Cette longue gestation de six ou sept siècles devait donner son fruit. » (1). Ce fruit si longuement attendu et espéré, si philosophiquement expliqué, c'est Jésus, « l'homme incomparable auquel la conscience universelle a décerné le titre de Fils de Dieu. » (2).

Nous avons vu Renan décrire avec amour, avec un peu d'exagération aussi, son pays d'origine, sa chère Bretagne. Il est juste que le coin de terre qui vit grandir Jésus soit encore plus flatté et plus embelli. Ce n'est pas toute la Palestine, mais seulement la petite région de la Galilée. Elle est dépeinte avec un luxe de couleur et d'émotion qui sent fortement le romantisme et qui rappelle certaines descriptions de Chateaubriand. La « plantureuse Normandie » est évoquée pour faire contraste ; elle fera ressortir la poésie galiléenne, comme elle mettait en relief l'idéalisme breton.

Très vert, très ombragé, très souriant, le

---

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 202.
(2) *Vie de Jésus*, p. 18-19.

pays de la Galilée est le vrai pays du *Cantique des Cantiques* et des chansons du bien-aimé. « Les animaux y sont petits, mais d'une douceur extrême. Des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus si légers, qu'ils se posent sur une herbe sans la faire plier, des alouettes huppées, qui viennent presque se mettre sous les pieds du voyageur, de petites tortues de ruisseau, dont l'œil est si vif et si doux ; des cigognes, à l'air pudique et grave, dépouillant toute timidité, se laissent approcher de très près par l'homme et semblent l'appeller. » (1).

La perle de la contrée est le petit lac de Génézareth. « Les eaux, d'un azur céleste, profondément encaissées entre des roches brûlantes, semblent, quand on les regarde du haut des montagnes de Safed, occuper le fond d'une coupe d'or. » (2). Ces phrases colorés et sonores n'augmentent guère la valeur scientifique de la *Vie de Jésus*, mais elles lui vaudront beaucoup de lecteurs et de lectrices, et le principal but de l'auteur sera atteint.

Voilà le cadre idyllique où il aime à contempler le Messie printanier qu'il a imagi-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 68.

(2) *Ibid.*, p. 148-149.

né, à qui il prête ses idées personnelles, dans lequel il a placé quelques unes de ses complaisances. Jésus y trouvera ses principaux disciples, ses sainte Claire, ses sainte Françoise de Chantal, femmes qui s'éprennent de la même œuvre que lui. « Seulement, ajoute l'égoïsme, il est probable que celles-ci aimaient plus lui que l'œuvre ; il fut sans doute plus aimé qu'il n'aima. » (1).

Accompagné d'une bande de joyeux enfants et de femmes, il parcourait la région au milieu d'une fête perpétuelle, même quand on cherchait à le précipiter du haut de la colline de Nazareth. La monture qui le porte, comme toutes les bêtes galiléennes, comme le merle bleu et la tortue du ruisseau, est fort poétique. « Il se servait d'une mule, monture en Orient, si bonne et si sûre, et dont le grand œil noir, ombragé de longs cils, a beaucoup de douceur. » (2). Il faut avoir vu tout cela pour comprendre le sublime moraliste.

Ces joyeux enfants de la Galilée ont une facilité illimitée de croire, ce qui ne les empêche pas d'opposer à l'occasion une résistance obstinée. « Population douce et paci-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 76.
(2) *Ibid.*, p. 197.

fique », mais « vaste fournaise où s'agitaient en ébullition les éléments les plus divers, comme une brûlante atmosphère où la révolution faisait travailler toutes les têtes. » N'est-ce pas à force de contradiction qu'on a quelque chance de rencontrer le vrai ?

Jésus nous est présenté comme un jeune villageois qui considère le genre humain à travers le prisme de sa naïveté. Il ne connaît rien de cette science positive de la Grèce qui permettait déjà à Lucrèce d'exclure du monde toute intervention personnelle des êtres supérieurs. « Belles erreurs qui furent le principe de sa force ; car, si elles devaient un jour le mettre en défaut aux yeux du physicien et du chimiste, elles lui donnaient sur son temps une force dont aucun individu n'a disposé avant lui, ni depuis. » (1).

L'histoire générale du monde lui est totalement inconnue, ce qui l'empêche de voir combien il arrive à propos pour le succès de son œuvre. « Mais son bon sens admirable et l'instinct vraiment prophétique qu'il avait de sa mission, le guidèrent avec une merveilleuse sûreté. » (2). Son bon sens est

(1) *Vie de Jésus*, p. 43-44.

(2) *Ibid.*, p. 126.

tellement admirable qu'il n'a pas une idée très nette de sa personnalité.

Persuadé d'être en relation intime avec son Père céleste, il lui adresse la belle prière que l'humanité entière redira ensuite. Mais ne l'interrogez pas sur la nature de ce Père céleste, ne lui demandez même pas s'il existe ou n'existe point. Petites questions où s'usent les esprits médiocres. » Les hommes qui ont le plus hautement compris Dieu, Çakya-Mouni, Platon, saint Paul, saint François d'Assise, saint Augustin, à quelques heures de sa mobile vie, étaient-ils déistes ou panthéistes ?... Au premier rang de cette grande famille des vrais fils de Dieu il faut placer Jésus. » (1).

C'est en Galilée seulement, et pour peu de temps, que le Christ réalise l'idéal de Renan. Dans la sèche Judée, dans la tumultueuse Jérusalem, il cessera d'être véritablement lui-même, il perdra la limpidité de son âme, il verra tarir la source de son inspiration. « Le Jésus qui a fondé le royaume de Dieu, le royaume des doux et des humbles, voilà le Jésus des premiers jours, jours chastes et sans mélange où la voix de son Père retentissait en son sein, avec un timbre

(1) *Vie de Jésus*, p. 77-78.

plus pur. Il y eut alors quelques mois, une année peut-être, où Dieu habita vraiment sur la terre. » (1). Ce sont là des mots et des phrases qui ne reposent sur rien, mais leur harmonieuse combinaison a leurré bien des esprits.

Voici qu'on invite éloquemment le christianisme à prendre enfin conscience de ses vraies origines, à quitter ses sanctuaires apocryphes et à bâtir son temple sur la hauteur de Nazareth. « Le philosophe y serait mieux placé qu'en aucun lieu du monde pour contempler le cours des choses humaines, se consoler des démentis qu'elles infligent à nos instincts les plus chers, se rassurer sur le but divin que le monde poursuit à travers d'innombrables défaillances et nonobstant l'universelle vanité. » (2).

Les défaillances que Renan va constater chez son héros, qu'il expliquera et excusera à sa manière, proviennent du fait de s'être posé en objet et en exécuteur des promesses messianiques : « Depuis longtemps, écrit-il, Jésus était convaincu que les Prophètes n'avaient rien écrit qu'en vue de lui. Il se re-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 83-84.

(2) *Ibid.*, p. 30-31 et 66.

trouvait dans leurs oracles, il s'envisageait comme le miroir où tout l'esprit prophétique d'Israël avait lu l'avenir. » (1).

Impossible d'ailleurs de le nier, certaines pages d'Isaïe et de Jérémie semblent bien le promettre et le montrer, quand elles décrivent le Serviteur de Dieu, son caractère, ses souffrances, son œuvre illimitée dans l'espace et dans le temps. Le poète harmonieux qui dépeint avec tant de lyrisme la Jérusalem future, laisse tout à fait cette impression. « S'exaltant de plus en plus, l'auteur combine, à des traits empruntés de Jérémie, des teintes qu'on dirait prises par avance à Jésus. » (2). L'aveu est à retenir.

Comme Savonarole, le Christ aurait exploité les enfants, ces êtres faibles et faciles à séduire, afin de faire admettre et proclamer sa mission. Gagnés par sa douceur et son charme, ils faisaient autour de lui une jeune garde, ils l'accompagnaient en portant des palmes et criant : Hosanna ; ils

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 365.

(2) *Histoire du peuple d'Israël*, III, p. 484, *Vie de Jésus*, p. 52. Le R. P. Condamin a relevé les fureurs de Renan contre Jérémie, cet homme sans lequel « il n'y eut pas eu de christianisme ». Cf. *Le Livre de Jérémie*, traduction et commentaire. *Introd.* p. XIII-XIV. Paris, Lecoffre, 1920.

l'appelaient : fils de David. « Il était bien aise de voir ces jeunes apôtres, qui ne le compromettaient pas, se lancer en avant et lui décerner des titres qu'il n'osait prendre lui-même. » (1).

Ce nom était tellement lié à la qualité de Messie que Jésus crut devoir l'accepter. « Il finit, ce semble, par y prendre plaisir, car il faisait de la meilleure grâce les miracles qu'on lui demandait en l'interpellant de la sorte. » (2).

Ces miracles gênent beaucoup Renan. Car cet homme qui prétend se livrer aux faits pieds et poings liés, qui se glorifie d'être sorti de l'Eglise par la voie royale de l'histoire, par l'exégèse et la philologie, a un dogme philosophique, un préjugé. « Ce n'est pas parce qu'il m'a été préalablement démontré que les Evangélistes ne méritent pas une créance absolue que je rejette les miracles qu'ils racontent. C'est parce qu'ils racontent des miracles que je dis : les Evangiles sont des légendes ; ils peuvent contenir de l'histoire, mais certainement tout n'y est pas historique. » (3).

Cet axiome qui nie le surnaturel, l'inter-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 199.

(2) *Ibid.*, p. 246-248.

(3) *Ibid.*, préf., p. VI.

vention particulière de Dieu, est rappelé à chaque instant dans l'*Histoire des Origines du Christianisme*, et particulièrement dans la *Vie de Jésus*. C'est un rempart derrière lequel l'auteur aime à se retrancher. Ce n'est pas là une partie intégrante de son esprit, on y sent l'influence de Berthelot, de Littré et peut-être aussi d'Auguste Comte. (1).

Les quatre Evangiles sont remplis de faits miraculeux. On ne peut pas songer à les supprimer en bloc, ce serait supprimer la matière du livre qui veut être intéressant, accessible au grand public, par suite rempli d'épisodes et de détails concrets. On tâchera d'en réduire le nombre, de les escamoter.

Jésus, observe-t-on d'abord, n'y tient nullement, il les subit plutôt qu'il ne les accomplit, et il sent parfaitement la vanité de l'opinion à ce sujet. « L'un d'eux fut fait, dit-on, pour égayer une noce de petite ville. » (2). Et voilà interprété le premier signe que le Christ fournit pour accréditer sa mission, lorsqu'il changea l'eau en vin à Cana de Galilée.

La multiplication des pains, racontée par

---

(1) *Etudes d'Histoire religieuse*, p. 207.
(2) *Vie de Jésus*, p. 195.

les quatre Evangiles est expédiée aussi légèrement. Jésus s'est retiré au désert pour éviter le sort de Jean-Baptiste, mis à mort par Antipas. « Beaucoup de monde l'y suivit. Grâce à une extrême frugalité, la troupe sainte y vécut ; on crut naturellement voir en cela un miracle. » (1). Nous sommes en Orient.

En un pays aussi ignorant que la Palestine dans l'art de traiter les malades, la présence d'un homme supérieur devait être la meilleure des médecines. Jésus aurait-il pu, sans quelque dureté, refuser son rôle de guérisseur ? « Qui oserait dire que, dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie ? Le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain. » (2).

La guérison de l'aveugle-né rapportée au chapitre IX de saint Jean est passée sous silence. Ce récit est trop circonstancié pour être susceptible d'escamotage ; les témoins y sont trop clairvoyants. Le miraculé est plein de bon sens et il a de l'esprit. Ses pa-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 205.

(2) *Ibid.*, p. 270-271.

rents sont à la fois sincères et avisés. Les Pharisiens incrédules y ont un rôle piteux, que Renan n'a pas tenu à partager.

Jésus ne se contentait pas de commander à la nature visible, de multiplier les pains, de calmer les vents, de rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et aux paralytiques l'usage de leurs membres, il se permettait de lire dans les consciences. Ce fait, lui aussi, demande une explication, la voici : « Quelquefois Jésus usait d'un artifice innocent, qu'employa plus tard Jeanne d'Arc. Il affectait de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime, ou bien il lui rappelait une circonstance chère à son cœur. C'est ainsi qu'il toucha, dit-on, Nathanaël, Pierre, la Samaritaine. » (1). Si vous n'êtes pas satisfait de cette solution, vous êtes bien difficile.

Il eût été beaucoup plus simple de supprimer la résurrection de Lazare, ou du moins de ne pas en parler. Mais ce fait semble avoir hâté le dénouement final, la mort de Jésus, et l'on se résigne à le prendre en considération. « Nous pensons qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 169.

comme une résurrection. » Ecoutons le commentaire du « grand exégète » (1).

Les deux sœurs Marthe et Marie étaient navrées de voir leur maître et ami mal accueilli aux portes de la capitale. Elles lui auraient suggéré d'accomplir un grand prodige, une résurrection qu'elles prépareraient elles-mêmes. Leur frère était précisément malade et se prèterait sans doute à la petite comédie. « Peut-être pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille. » Tels sont les préparatifs, voici venir le principal acteur.

Jésus est conduit près du sépulcre, tout ému, il désire voir une dernière fois celui qu'il aimait, et on retire la pierre. Lazare apparaît avec ses bandelettes et son suaire, et tout le monde de crier à sa résurrection. Nous sommes en Orient, pays où l'on ne fait rien de grand sans quelque supercherie. « Il faut se rappeler aussi que dans cette ville impure et pesante de Jérusalem, Jésus n'était plus lui-même. Sa conscience, par la faute des hommes, et non par la sienne,

---

(1) C'est ainsi qu'il plaît à M. J. Psichari d'appeler son beau-père dans *Sœur Anselmine*, p. 68.

avait perdu quelque chose de sa limpidité primordiale. » (1).

Mais voilà que cette conscience elle-même devient quelque chose d'inexplicable et de miraculeux. Il est temps de faire appel à la précieuse clef trouvée dans les excursions de Palestine. « Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme deux termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille détours. » (2). Pour comprendre tout cela, il faut avoir été en Orient.

N'oublions pas non plus la théorie des héros, des hommes « aux carrières divines », ils ne sont pas justiciables de nos lois ni de notre morale. Renan se condamna à la chasteté à cause de sa mission, Gœthe dut être égoïste pour son œuvre, Néron fut débauché et cruel, mais il révéla ainsi l'es-

---

(1) *Vie de Jésus*, 7, p. 359-363. La 13e édition présente une autre explication un peu moins ridicule mais aussi embarrassée, p. 372-373.

(2) *Vie de Jésus*13, p. 262.

thétique chrétienne. Les grandes choses se font par des « consciences troubles ». Il y a toujours quelque fraude à la base des solides fondations. Pardonnons au fondateur du christianisme son manque de sincérité. « Quand nous aurons fait avec nos scrupules ce qu'ils firent avec leurs mensonges, nous aurons le droit d'être pour eux sévères » (1).

Nous sommes, du reste, priés de nous souvenir, à la décharge du héros, qu'on n'est pas fils de Dieu toute sa vie, mais seulement à de certaines heures, par des illuminations soudaines perdues au milieu de longues obscurités (2). L'auteur se charge de débrouiller dans l'âme de Jésus les éclipses et les apparitions de la divinité.

La plus éclatante de ces apparitions aurait eu lieu non loin de Sichem, sur le bord du puits de Jacob. La Samaritaine, qui hésite entre le culte du mont Garizim et celui de Jérusalem, reçoit cette réponse : « Femme, crois-moi, l'heure est venue où l'on n'adorera plus ni sur cette montagne, ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité. »

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 264 et 468.

(2) *Ibid.*, p. 333.

Voilà de ces paroles qui méritent une bonne note à l'auteur du quatrième Evangile. Ce lourd et prétentieux théologien a parfois « d'admirables éclairs, des traits qui viennent vraiment de Jésus. » Nous avons ici l'un de ces traits, le plus admirable de tous. Renan ne doute pas de son authenticité, il se contente de le confisquer au profit du « cinquième Evangile » et de ses adeptes. « Le jour où il prononça cette parole, il fut vraiment fils de Dieu... Il fonda le culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées jusqu'à la fin des temps... Le mot de Jésus a été un éclair dans une nuit obscure, il a fallu dix-huit cents ans pour que les yeux de l'humanité (que dis-je ! d'une portion infiniment petite de l'humanité) s'y soient habitués. » (1).

Le plus piquant de tout le volume est peut-être de voir l'auteur s'indigner contre ces pharisiens orgueilleux et hypocrites qui refusent d'admettre les doctrines de Jésus, de croire à ses miracles. Il se montre blessé de cette condescendance qui porte le maître à discuter avec eux, à répondre à leurs ob-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 242-244, et note. Cf. *Introd.*, p. LVIII-LXX, et *appendice*, p. 490.

jections, à ces objections où entre toujours un peu de malveillance et d'indocilité.

Ces discussions transforment le naïf villageois de Galilée en parfait homme du monde, tempérant sa fine raillerie par une divine bonté. Il devient le satirique transcendant qui, avec un artifice divin, a tissé cette tunique de Nessus que le juif, fils des pharisiens, traîne en lambeaux depuis dix-huit siècles. « Traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu ! Un Dieu seul sait tuer de la sorte. Socrate et Molière ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci porte jusqu'au fond des os le feu et la rage. » (1).

Lorsque Renan nous dépeignait son Jésus idyllique de la période galiléenne, il était bien obligé de constater déjà en lui un ton prodigieusement personnel et impérieux. « Il ne prêchait pas ses opinions, il se prêchait lui-même. » On nous priait de ne voir là ni orgueil ni égoïsme, mais seulement « le doigt de Dieu. » Pour compléter l'explication et satisfaire tout le monde, on ajoutait : « Le fou côtoie ici l'homme inspiré, seulement le fou ne réussit jamais. » (2).

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 347-349 et p. 358.

(2) *Ibid.*, p. 79-80.

Après le moraliste sans tache des « jours chastes »,après le thaumaturge un peu trouble et le Messie équivoque, voici le « sombre géant » des approches de la mort. Il veut être cru et suivi, il accepte l'adoration. Prévoyant sa trahison et sa mort, il promet des persécutions à ses disciples et ne doute pas de son succès final.

Pour le suivre de près, il faudra renoncer aux richesses, à la famille, à la vie même. Et cependant, ce prophète austère et exigeant laisse apercevoir le doux maître du Sermon sur la montagne. Il a pour ses apôtres des mots pleins de tendresse, des pleurs pour Jérusalem, et pour l'humanité entière, un appel touchant. « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai. » Ce mélange bizarre n'a rien qui doive nous surprendre. « Un homme de nos jours a représenté le même contraste avec une rare vigueur, c'est M. de Lamennais. » (1).

L'agonie du jardin des oliviers va permettre à Renan de donner à son type idéal la qualité suprême, « le don de sourire de son œuvre », d'y être supérieur, de ne pas s'en laisser obséder. Les Apôtres n'ont rien com-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 336-338.

pris aux troubles intérieurs de leur maître ; ils y ont suppléé par de naïves conjectures.

Ces conjectures vont être remplacées par d'autres moins naïves qui portent la marque du cinquième évangéliste. « Se rappela-t-il les claires fontaines de la Galilée, où il aurait pu se rafraîchir ; la vigne et le figuier sous lesquels il aurait pu s'asseoir ; les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer ? maudit-il son âpre destinée, qui lui avait interdit les joies concédées à tous les autres ? »

Ces sentiments sont familiers à l'auteur des *Souvenirs*. Tout jeune, il se prit à gémir de sa supériorité, du signe dont Dieu l'avait marqué ; il ne trouverait pas de compagnon parmi ceux de son âge, pour lui les jeunes filles n'auraient point de sourire. Ce regret deviendra un thème littéraire pour le dilettante désabusé et gai qui se plaira à évoquer les possibilités de joie que lui réservait la vie simple de la Basse-Bretagne.

Malgré tout, Renan est gêné devant Jésus, comme devant saint Paul, il ne le trouve pas suffisamment sceptique et blasé. Après avoir épuisé ses variations fantaisistes sur les douleurs de Gethsémani, force lui est de conclure : « Il est sûr, au moins, que son essence divine reprit bientôt le dessus. Il pouvait encore éviter la mort, il ne le

voulut pas. L'amour de son œuvre l'emporta. » (1).

Plus jaloux qu'aucun des disciples de prendre la première place dans le royaume du Christ, le voilà debout sur le Calvaire, le renégat subtil et hypocrite. Il en a chassé saint Jean et la sainte Vierge. Près des « amies fidèles de la Galilée », près de Marie de Magdala, à laquelle il réserve un si grand rôle, il accueille les dernières paroles de Jésus, il devine ses dernières pensées, l'introduit dans sa gloire et prophétise le jour où son sang versé portera enfin ses fruits. Hélas ! pense-t-il, il faudra attendre plus de dix-huit cents ans. (2).

Peut-être, en racontant à sa manière le drame du Golgotha, s'inspirait-il du rêve qu'il fit dans sa jeunesse et qu'il continua tout éveillé. Il plaïdait la cause de Jésus devant les bourreaux, et disait dans sa péroraison : « O mon fils, je t'ai défendu. Mais je te souhaite de mourir. Il ne manque plus que cela pour couronner ton idéal, va, complète ta beauté par ce dernier trait... Ah ! que ne m'est-il donné de te suivre ; mais ma

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 391-392.

(2) *Ibid.*, p. 425 et p. 435-436.

vie n'est pas assez pure pour mériter une telle fin... » (1).

C'est au volume suivant, *Les Apôtres*, qu'on laisse le soin d'interpréter les événements de la Résurrection. Dès maintenant on prépare le terrain, en montrant l'auteur principal de ce grand miracle. C'est la Magdaléenne, cette personne fort exaltée, cette organisation troublée, que Jésus calma par sa beauté pure et douce. « Pouvoir divin de l'amour ! Moments sacrés où la passion d'une hallucinée donne au monde un Dieu ressuscité. » (2).

Quand les arguments font défaut, les mots deviennent spécialement sonores, et les phrases triomphales; telle est la méthode du « grand exégète. »

L'expansion merveilleuse du christianisme et surtout le mode de cette expansion, impressionne d'ordinaire les esprits sérieux. Ne croyez pas que ce fait embarrasse Renan. « Souffrir pour sa croyance, écrit-il, est quelque chose de si doux à l'homme, que cet attrait seul suffit pour faire croire... En Orient, on a vu des imposteurs mentir pour le plaisir de mentir et d'être victimes

---

(1) *Cahiers*.., p. 398.

(2) *Vie de Jésus*, p. 158 et 450.

de leur mensonge. Il n'y a pas de sceptique qui ne regarde le martyr d'un œil jaloux, et ne lui envie le bonheur suprême, qui est d'affirmer quelque chose. » (1).

Décidément le Breton s'abandonne ici un peu trop au penchant hérité des ancêtres gascons. Ce penchant le portait « à trancher beaucoup de difficultés par un sourire. »

Dans l'*Introduction* de la *Vie de Jésus*, l'auteur espère qu'on ne lui reprochera pas de n'avoir point aimé son héros. Il faut bien le reconnaître, cette sympathie a de fâcheuses intermittences. Il a beau solliciter les textes évangéliques, Jésus ne lui renvoie pas suffisamment son image, certains traits de cette physionomie restent irréductibles.

Ce n'est pas l'idéaliste rêvé, il s'est affirmé, il a agi, il a réussi. « Toute idée perd quelque chose de sa pureté dès qu'elle aspire à se réaliser. On ne réussit jamais sans que la délicatesse de l'âme éprouve quelque froissement. » (2). Jésus n'est pas parfait, car il n'a pas été critique, le Jupiter olympien qui juge tout et n'est jugé par personne. « Le seul irréprochable est le contemplateur, qui ne vise qu'à trouver le vrai

(1) L'*Antéchrist*, p. 175-176.

(2) *Vie de Jésus*, p. 201.

sans souci de le faire triompher ni de l'appliquer. » (1). Celui-là, c'est Renan en personne ; le modèle qu'il impose, il croit le trouver en lui-même.

En dépit de leur couleur, de leur musique et de leur émotion factice, ces pages laissent des impressions très mêlées au lecteur capable de les contrôler. On y sent beaucoup trop l'auteur, avec son égoïsme intellectuel et sa froideur glaciale et son mépris de l'humanité.

Le « cinquième évangile » est déjà vieux et usé ; les Evangiles authentiques sont toujours pleins de vie et de jeunesse. Lisez-les seulement et vous verrez la douce et radieuse figure de Jésus se poser devant votre âme et l'envahir. Il vous semblera cheminer avec lui sur les routes de la Palestine, entendre ses paroles, sentir son regard, éprouver la divine vertu qui se dégageait de sa personne.

Comme les disciples d'Emmaüs, au souvenir du compagnon mystérieux qui les avait réconfortés, vous serez tentés de dire : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant dans notre poitrine tandis qu'il nous parlait en chemin et qu'il nous expliquait les Ecritures ? »

---

(1) *Ibid.*, préf., p. XVIII-XIX.

CHAPITRE XII

Les subtilités du renégat

Renan laisse entendre qu'il possédait les deux qualités requises pour écrire l'histoire du christianisme : il avait été chrétien et il ne l'était plus. « Pour faire l'histoire d'une religion, dit-il, il est nécessaire d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine) ; en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue ; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère. » (1) L'histoire de France sera bien faite quand elle aura été composée par un transfuge.

Les premières phrases de l'article sur Lamennais sont de la même inspiration. L'anticlérical véritable se recrute dans le clergé « L'attaque du prêtre a toujours ainsi un caractère particulier de froideur et d'assurance : on sent dans les coups qu'il porte une sûreté de main que le laïque n'atteint jamais. Celui-ci, habitué à regarder de loin

---

(1) *Vie de Jésus, Introd.*, p. CIV.

le sanctuaire, ne s'en approche qu'avec respect, même quand la divinité l'a quitté. Mais le prêtre, qui en connaît les secrets, l'ouvre et le livre aux regards avec l'audace d'un familier. » (1).

L'observation revient dans l'*Histoire du peuple d'Israël*, à propos de Zacharie, qu'on se plaît à opposer au sacerdoce et au prophétisme. « Les personnes familiarisées avec l'histoire religieuse ne seront pas plus surprises de voir les premières paroles contre le prophétisme sortir de la bouche d'un prophète que de voir les protestations contre le cléricalisme du moyen âge émaner de prêtres et de moines. Combien de prêtres notre siècle a vu pester contre leur soutane et soutenir qu'un jour on y préférera le bourgeron. » (2).

Ernest Renan ne fut jamais prêtre, mais il porta la soutane pendant plusieurs années, il fut élevé aux frais du Séminaire de Paris. La tonsure et les ordres mineurs, les habitudes pieuses de son enfance et de sa jeunesse ont donné à son anticléricalisme, au vocabulaire surtout, une saveur tout à fait spéciale.

Il a jonglé tout particulièrement, et jus-

---

(1) *Essais de morale..*, p. 141-142.

(2) *Histoire du peuple d'Israël*, III, p. 338-339.

qu'à la satiété, avec la formule de sa consécration cléricale. Le plus souvent elle lui sert pour marquer sa fidélité au passé, l'idéalisme de sa vie. Il en a fait une fois un cri d'alarme pour le laïcisme. « Celui qui a dit une fois *Dominus pars hæreditatis meæ*, n'est plus un homme comme les autres ; que le laïque s'en gare ! » (1).

Nous voilà déjà bien renseignés : Renan sera un incrédule et un anticlérical, mais il ne le sera pas comme tout le monde. Ici encore, comme partout, il restera en dehors de toutes les catégories, afin de goûter le plaisir délicat de les critiquer toutes.

On se le rappelle, à la veille de déposer la soutane et d'abandonner la foi catholique, l'antichristianisme de Bretagne ne lui inspirait que dégoût. Il le sentait fort bien, ses anciens maîtres de Tréguier représentaient beaucoup mieux l'idéal qui flottait toujours devant ses yeux. Il était peu flatté d'avoir rejoint cet oncle voltairien, cet horloger de village qui l'appelait jadis « un âne chargé de latin », et qui redoutait de le voir devenir une colonne de l'Eglise.

Quel dépit de constater qu'il n'a aucune avance sur Gavroche et M. Homais ; eux

(1) *Histoire du peuple d'Israël*, IV, p. 30.

aussi, du premier coup, et avec autant d'assurance nient le miracle et le surnaturel, Dieu et ses volontés particulières. « Que voulez-vous ? C'est M. Homais qui a raison. Sans M. Homais, nous serions tous brûlés vifs. Mais, je le répète, quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles, ceux qui sont bien résolus à ne lire jamais saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin, qui sont les vrais sages, Gavroche et M. Homais arrivant d'emblée et avec si peu de peine au dernier mot de la philosophie ! C'est bien dur à penser. » (1).

Une chose le console ; tous ceux qui se disent incroyants ne sont pas dignes de porter ce nom. « En réalité, peu d'hommes ont le droit de ne pas croire au christianisme. » De bonne heure, il jeta un regard fort dédaigneux sur ses collègues en incrédulité. « En dehors d'un petit nombre d'hommes capables de rendre compte scientifiquement de leur refus critique d'adhérer au christianisme, j'estime peu les incrédules. Les incrédules ont raison, mais non par les raisons qu'ils pensent. » (2). Lui-

(1) *Souvenirs...*, p. 155 et p. 133-134.

(2) *Fragments...*, p. 42-43.

même s'en est réservé le monopole, il en est seul bon juge.

Lamennais, par exemple, lui fait pitié ; il n'a pas su acquérir le droit de n'être pas chrétien. Il n'est pas sorti de l'Eglise par la vraie porte, par « la voie royale de l'histoire et de la critique ». Et puis, dans son anticléricalisme, il n'a pas gardé la mesure, le ton de l'homme distingué. « Il ne comprit pas ce qu'il y a d'ironie dans un certain respect... Il y a chez lui trop de colère, pas assez de dédain. Le dédain est une fine et délicieuse volupté qu'on savoure à soi seul ; il est discret, car il se suffit. Lamennais ne connaît ni cette indulgence de l'homme judicieux qui sait comprendre, ni cette haute placidité de la philosophie, qui, ayant dépassé la sphère des disputes et des contradictions, est arrivée, comme on disait autrefois, à se reposer en Dieu. »

Désolé de ne point voir la croix marquer la tombe du vieux prêtre, il s'écria : « Oh ! pourquoi un de ces rayons de grâce qui si souvent l'avait touché ne vint-il pas à sa dernière heure, je ne dis pas le fléchir, mais le rendre sur quelques point légèrement inconséquent ! » S'il pécha contre la vérité, ajoute-t-on, c'est pour l'avoir trop aimée : pour la rencontrer, il faut un degré de froi-

deur dont les belles âmes sont rarement capables. (1)

Voltaire lui-même ne semble pas de bonne compagnie. Renan ne songe pas à le reproduire, il ne veut même pas s'en recommander. Il conseille de rééditer les œuvres de « ce grand homme » pour les opposer aux envahissements de la théologie. « Réponse arriérée à une science arriérée. Faisons mieux, nous qui avons l'amour du vrai, et la grande curiosité. » (2) Dans son article sur Port-Royal, où il voudrait tout emprunter à ces Messieurs, sauf leur foi, en particulier ce que Sainte-Beuve appelait leur « circoncision du cœur et de l'esprit » ; il écrit cette phrase : « Ce qui fût sorti de Port-Royal, ou plutôt de la direction intellectuelle et morale que marqua cette grande Société, c'eût été une culture d'esprit analogue à celle des universités allemandes. Ce qui sortit des jésuites, ce fut Voltaire. » (3)

---

(1) *Essais de morale*..., p. 184, 188 et 202.

(2) *Les Apôtres, Introd.*, p. LVII-LVIII.

(3) *Nouv. Etudes d'Hist. relig.*, p. 491-494. Pour voir une bonne fois Renan passer d'un extrême à l'autre, il faut comparer ces pages aux pages 308-310 des *Cahiers de Jeunesse*. « Oui, ce Port-Royal me donne la nausée... Je préfère encore Ignace à Port-Royal... Je me moquerai de ces sots ouvrages, qu'on érige en chefs-d'œuvre, de cette sotte et plate science, petite érudition étiolée... Allemagne ! Allemagne ! »

Béranger ne deviendra un digne confrère que sur le tard, quand Renan sera devenu lui-même gai et indulgent. En attendant il est fort monté contre cette Théologie de grisettes et de buveurs. Pour éviter toute confraternité avec le chansonnier gaulois, il serait tenté de se jeter complètement dans l'athéisme ou plutôt de reprendre sa soutane et son surplis et de rentrer à Saint-Sulpice.

Finalement, c'est au sein même du catholicisme, c'est dans le clergé lui-même qu'il se complaît à soupçonner des collègues plus dignes de lui. « Un digne prêtre de campagne arrive par ses études solitaires et par la pureté de sa vie, à voir les impossibilités du dogmatisme littéral ; faut-il qu'il contriste ceux qu'il a consolés jusque-là ? A Dieu ne plaise ! » Ces dignes prêtres selon son cœur vivent et meurent sans avoir révélé leurs pensées secrètes, arrêtés qu'ils étaient par une orthodoxie timide et étroite « Oh ! que de tombes discrètes, autour des églises de village, cachent ainsi de poétiques réserves, d'angéliques silences. » (1).

Renan a ressassé pendant longtemps un lieu commun qui paraissait déjà bien usé : la religion, spécialement le catholicisme

(1) *Les Apôtres, Introd.*, p. XLII.

avec ses églises et ses cérémonies est bonne pour les esprits faibles, pour les paysans et pour les femmes. Dans certaines pages de l'*Avenir de la Science*, il s'y livre avec un lyrisme naïf et presque ridicule. « Nous autres, écrit-il, qui avons l'art, la science, la philosophie, nous n'avons plus besoin de l'église. Mais le peuple, le temple est sa littérature, sa science, son art. »

Une statue de la Sainte Vierge chez l'homme réfléchi lui semble une révoltante absurdité, une dévotion avilissante qui le fait enrager ; mais chez le paysan elle le fait pleurer d'attendrissement, c'est le rayon d'idéal qui pénètre sous le toit de chaume. « Le paysan sans religion est la plus laide des brutes, ne portant plus le signe distinctif de l'humanité (*animal religiosum*). » Il le prévoit, eux aussi passeront par la vilaine période de l'impiété, pour le plus grand bien de l'humanité, mais il se gardera de travailler à cette œuvre-là : « Que les laids s'en chargent ! J'aimerais mieux me taire toute ma vie que de scandaliser un seul de ces enfants. »

Pour éviter de les scandaliser, pour les encourager même, il fera comme eux. « Telle est ma manière : au village, je vais à la messe ; à la ville, je ris de ceux qui y vont. » Les larmes lui viennent aux yeux

quand il songe à toutes les belles âmes dont le sépare la supériorité de sa religion. « L'homme mûr, écrit-il, ne peut plus croire ce que croit l'enfant ; l'homme ne peut plus croire ce que croit la femme ; et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que la femme et l'enfant joignent leurs mains pour vous dire : Au nom du ciel, croyez comme nous, ou vous êtes damné. Ah ! pour ne pas les croire, il faut être bien savant ou bien mauvais cœur. » (1)

Quand il rejetait la religion de son enfance, il avouait sans trop de modestie, n'avoir rien de complet à mettre à sa place ; il désespérait principalement de trouver un autre catéchisme pour le peuple. Si l'âme humaine est profondément religieuse, si elle est naturellement chrétienne, elle ne semble pas avoir beaucoup d'affinité avec les systèmes élaborés par les philosophes. « Dites aux simples de vivre d'aspiration à la vérité, à la beauté, à la bonté morale, ces mots n'auront pour eux aucun sens. Dites-leur d'aimer Dieu, de ne pas offenser Dieu, ils vous comprendront à merveille. Dieu, Providence, immortalité, autant de bons vieux mots, un peu lourds peut-être, que

---

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 488-490.

la philosophie interprétera dans des sens de plus en plus raffinés, mais qu'elle ne remplacera pas avec avantage. » (1)

A propos de la réforme intellectuelle et morale qu'il proposait à la France, il accorde au clergé le monopole de l'instruction primaire, à condition que celui-ci s'en contente. « Ne vous mêlez pas de ce que nous enseignons, de ce que nous écrivons, et nous ne vous disputerons pas le peuple ; ne nous contestez pas notre place à l'Université, à l'Académie, et nous vous abandonnons sans partage l'école de campagne. » (2)

Par moments, la religion, le catholicisme voit monter ses actions dans la pensée de Renan, c'est une chose excellente pour toute l'humanité, il faudra longtemps en porter le deuil. En détruisant le sentiment religieux il est bien à craindre qu'on ne rabaisse du même coup le niveau moral et même intellectuel. Quelques-uns peuvent se passer de religion parce que d'autres en ont pour

(1) *Etudes d'Histoire relig.*, p. 419. Cette fameuse phrase était un peu moins raffinée quand elle parut, sept ans auparavant dans la *Liberté de Penser*, 2 septembre 1850. « Dieu, Providence, âme, autant de bons vieux mots, un peu lourds et matériels, que la science expliquera, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage. ».

(2) *Réforme intell. et mor.*, p. 98.

eux, il sont entraînés par la masse des croyants. S'il est bon de ne plus croire, il est excellent, il est nécessaire d'avoir cru ; et pour un peu l'on ferait passer tous les incrédules par le séminaire de Saint-Sulpice.

« L'homme vaut en proportion du sentiment religieux qu'il emporte avec lui de sa première éducation et qui parfume toute sa vie. Les personnes religieuses vivent d'une ombre ; nous vivons de l'ombre d'une ombre ; de quoi vivra-t-on après nous ? » (1). Les croyances surnaturelles seraient pour l'homme ce que l'alcool est pour le travailleur. « A force de chimères, on avait réussi à obtenir du bon gorille un effort moral surprenant ; ôtées les chimères, une partie de l'énergie factice qu'elles éveillaient disparaîtra. »

Ce cordial, cet alcool que fournit l'Eglise catholique, est d'une qualité supérieure, comme le prouvent ses effets ; aussi faudra-t-il se garder d'en tarir la source. « Prenons garde de la diminution de la vertu,

(1) *Feuilles détachées, préf.*, p. XVIII. *Dialogues phil., préf.*, p. XIX. Cette dernière formule est reproduite mot pour mot à plusieurs années de distance. L'exemple n'est pas unique. Renan aimait à reproduire une phrase spécialement bien tournée.

(2) *L'Avenir de la Science, préf.*, p. XVIII.

qui menacerait nos sociétés si le christianisme venait à s'affaiblir. Que serions-nous sans lui? Qui remplacera ces grandes écoles de sérieux et de respect telles que Saint-Sulpice, ce ministère de dévouement des filles de la Charité ? » (1).

L'on se rappelle avec quelle juvénile ardeur Renan sommait l'Eglise catholique, qu'il venait de quitter, de se laisser ranger parmi les choses mortes, à côté des mythologies anciennes. Sentant bientôt qu'il avait été un peu exigeant dans ses conditions, il en rabattit légèrement.

La religion catholique pouvait continuer à vivre, du moins à végéter, comme il convient aux êtres vieillis et démodés. « Mais, s'écriait-il, qu'elle ne se donne pas le ridicule en prenant des airs de jeunesse qui contrastent avec sa caducité. »

En dépit de ces avertissements, de ces sommations, l'Eglise s'obstinait à vouloir vivre, elle prétendait même rester jeune. Renan la voyait, pleine d'espérance et de promesses, dresser ses basiliques sur les hauteurs de Fourvière et de Montmartre. Tant bien que mal, il finit par s'accommoder de l'humeur de cette orgueilleuse qui

---

(1) *Les Apôtres. Introd.*, p. LXIII.

ne voulait pas céder. Il n'empêchera pas les clochers de s'élever dans les airs, ni les cloches de sonner dans les tours. « Sonnez, cloches, bien à votre aise, plus vous sonnerez, plus je me permettrai de dire que votre gazouillement ne signifie rien de distinct. Si je craignais de vous faire taire, oh ! c'est alors que je deviendrais timide et discret. » (1).

Le christianisme vivra, et à cela rien d'étonnant ; un esprit sagace placé à ses origines aurait pu prédire qu'il ne mourrait jamais, qu'il se bornerait à se transformer. Devant cette construction gigantesque, élevée par des siècles, et que d'autres siècles viendront continuer, le critique se sent parfois bien petit ; il ressemble à la taupe qui dresse sa taupinière au pied d'une montagne. « Et nous, que faisons-nous, pauvres philosophes ? Dresser notre motte de terre, chacun à notre guise, aplanir une base sans espérance que personne vienne jamais y bâtir. » (2).

Renan s'étonnait, se plaignait à l'occasion, d'être mal jugé, méconnu, calomnié, par le personnes religieuses, par les catholiques surtout, et le clergé tout spéciale-

---

(1) *Etude sur l'Ecclésiaste*, p. 89.
(2) *Fragments..*, p. 35.

ment. Bien loin d'avoir nui à la religion, il prétendait lui avoir rendu grand service. « J'ai tout critiqué, écrivait-il, et quoi qu'on en dise, j'ai tout maintenu... Notre critique a plus fait pour la conservation de la religion que toutes les apologies. Nous avons trouvé à Dieu un riche écrin de synonymes. » (1).

En 1863, il avait donné aux chrétiens une *Vie de Jésus*, de ce Jésus que, seul au XIXe siècle, il avait pu comprendre. L'année suivante, il daigna même en faire une édition populaire, à la portée de toutes les bourses et de toutes les intelligences. Dépouillée de l'appareil scientifique, expurgée de certaines phrases choquantes, elle était religieusement offerte aux pauvres et aux humbles, aux servantes du Seigneur, et « aux prêtres vraiment saints ».

Cette édition sera moins savante, elle n'en sera peut-être que plus vraie. « Cette fois, c'est un Christ en marbre blanc que je présente au public, un Christ taillé dans un bloc sans tache, un Christ simple et pur, comme le sentiment qui le créa. Mon Dieu, peut-être est-il ainsi plus vrai. » (2). L'au-

(1) *Drames phil.*, p. 262-263.

(2) On a eu raison de voir dans la préface et l'avertissement de cette édition, beaucoup de galimatias.

teur nous assure qu'il n'éditait jamais ce petit livre sans se demander s'il faisait quelque bien. En réalité, c'était l'acte le plus authentique de son hypocrisie, de sa haine du christianisme, de l'Eglise catholique en particulier.

Renan caressait le projet de faire aux âmes religieuses et chrétiennes un autre cadeau, il voulait leur offrir un livre de messe.

C'était même là son plus grand, son dernier désir, sa suprême ambition. Il en portait le plan dans son esprit. « Je diviserai la matière en cinquante-deux parties, pour les cinquante-deux dimanches de l'année. Il y aurait pour chaque dimanche un extrait des Evangiles et des Pères de la vie spirituelle, une prière et un bouquet spirituel, à la façon de François de Sales, plus tard des images pourraient venir s'y joindre. » (1).

Désespérant d'atteindre la foule des fidèles, il gardait du moins l'espoir de rédiger pour une élite « quelques pages sincères », pour ceux, pour celles surtout à qui le missel ne suffit plus. « Ma dernière ambition sera satisfaite, si je peux espérer entrer à l'église après ma mort, sous la forme d'un petit volume in-18, relié en maroquin noir,

---

(1) *Nouvelles Etudes d'Hist. relig., préf.* p. xx-xxi et p. xvi-xvii.

tenu entre les longs doigts effilés d'une main finement gantée. »

Ces considérations d'un goût fort douteux étaient écrites en 1884. L'auteur y revenait quatre années plus tard, dans sa lettre au *Figaro* sur l'amour et la religion. Il avouait envier beaucoup le privilège de certains vieux livres, tels que l'*Imitation*, l'*Introduction à la vie dévote*, le *Paroissien*. Ils sont lus à l'église, devant Dieu, aux moments solennels, et parfois portés aux lèvres. « Je souhaite souvent de vivre en quelques phrases que puissent, à ce moment-là, parcourir des yeux celles à qui l'ancien missel ne suffit plus. Hélas ! je ne sais si cela me sera donné ! » (1).

Ce petit volume in-18, relié en maroquin noir, qu'il n'a pas été donné à Renan de composer, aurait pu contenir, en guise de préface, les lignes suivantes : « La faiblesse, les faux raisonnements, les idées étroites, l'ignorance, la superstition nous choquent chez l'homme et nous font sourire chez la femme. Nous aimons le signe de la croix fait d'un gracieux geste féminin. Nos œuvres viriles, il ne nous déplaît pas de les voir injuriées, méconnues, par les femmes ;

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 72.

leur indignation nous enchante, car nous voyons le sentiment délicat d'où vient leur méprise, et cela nous trouble peu, puisque par la science nous sommes sûrs d'avoir raison... Nous aimons l'absurdité féminine, tout en ne voulant pas qu'elle gouverne le monde et y fasse trop la loi... Qu'en tout, du reste, la volonté de Dieu soit faite ! Le monde est bien tel qu'il est ; je serais désolé d'avoir en rien contribué à diminuer la piété chez les femmes. » (1).

A propos des *Acta Sanctorum* des Bollandistes, Renan écrivait : « Il me semble que, pour un vrai philosophe, une prison cellulaire, avec ces cinquante-cinq volumes in-folio, serait un vrai paradis. » Il aurait voulu s'arrêter longuement devant sainte Thérèse, savourer ses larmes, les plus douces qui furent jamais versées. « Thérèse fut sainte parce qu'elle fut plus forte que ses directeurs, qu'elle sut leur imposer sa foi et entraîner ses propres guides. » Ici on est plein d'admiration pour cette femme, pour sa

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 37-38.

Dans son fameux *Prologue au ciel* 1886, Gabriel parle ainsi à l'Eternel : « Comment tirer quelque chose de sérieux d'un monde où l'opinon est faite par des créatures charmantes, je le reconnais, mais qui ont à peu près autant de tête qu'une linotte ou une perruche verte ? » *Drames phil.*, p. 553.

force morale, pour l'originalité de son esprit ; ailleurs, on la traitera d'hystérique. (1).

Que les autres religieuses ne soient pas jalouses de la glorieuse réformatrice du Carmel, elles ont toutes, en général, obtenu de Renan des encouragements et une bénédiction. Dans son drame messianique, où il prophétise le christianisme, il charge la sybille *Carmenta* d'offrir son respect à ses sœurs de l'avenir. « Sœurs vêtues de noir que j'augure dans l'avenir, quand on viendra, au nom de la raison, soulever votre voile, refusez d'être libres, gardez fidèlement votre vœu mortuaire. Honte à qui se convertit au bon sens vulgaire, après avoir goûté la folie divine ! Le vœu d'insanité sacrée est le seul dont on ne saurait jamais être relevé. » (2).

Les nombreuses branches de la famille franciscaine seront bien ingrates, estime Renan, si elles ne lui savent pas gré d'avoir étudié avec tant d'amour leur aimable fondateur. A l'en croire, cet article sur saint François d'Assise, publié au milieu des controverses soulevées par la *Vie de Jésus*, lui

---

(1) *Etudes d'Hist. relig.*, p. 305 et 315.

(2) *Drames phil.*, p. 330-331.

valut un brevet d'indulgence, quelque chose des faveurs de la Portioncule. Un capucin aurait dit à une princesse, avec laquelle il causait souvent de lui : « Il a écrit sur Jésus autrement qu'on ne doit ; mais il a bien parlé de saint François. Saint François le sauvera. »

En effet, Renan a parlé beaucoup du Patriarche d'Assise, et surtout il a trouvé là une occasion de parler beaucoup de lui-même, de son détachement et de son idéalisme Il ne lui reproche qu'une chose, de s'être offert à l'Eglise pour une œuvre consistante et durable, tandis que lui-même n'aura d'autre action sur ses contemporains que de les avoir un moment amusés. « Un idéaliste, pour fonder quelque chose de durable, doit être doublé d'un intrigant. Je n'ai pas eu de frère Elie. Je n'aurais réussi dans l'ordre temporel que si une force très égoïste se fût emparée de moi et m'eût exploité à son profit. » (1).

Les Jésuites ont été impitoyablement exclus de ses universelles sympathies. Au cours de ses longs voyages dans le monde des idées, il lui arrive de les rencontrer très souvent, et jamais sans un mot amer à leur

---

(1) *Nouv. Etudes d'Hist. relig.*, préf., p. II-III et p. 323-353.

adresse. Il est allé jusqu'à prévoir quelle eût été la forme de son antipathie pour eux si, resté en Bretagne, il était devenu chanoine, puis grand vicaire de Saint-Brieuc. « Mon antipathie pour les Jésuites se fût exprimée en ne parlant jamais d'eux. » (1).

Cette animosité de Renan à l'égard de la Compagnie de Jésus s'explique fort bien : d'abord par son anticléricalisme, et aussi par l'essence même de sa mentalité. Il n'y a rien de plus opposé au « renanisme » que l'esprit de saint Ignace, avec son impitoyable logique et sa maîtrise de la volonté. Pour en être convaincu, il suffit de parcourir le petit livre des *Exercices spirituels*.

Jeune élève à Saint-Nicolas, il était plein d'admiration pour le Père de Ravignan, il aimait à l'entendre à Notre-Dame. Dans une page des *Cahiers de Jeunesse*, furieux de voir les universitaires célébrer les louanges de Port-Royal, il s'écrie : « Voilà des hommes, des travailleurs ! Ah ! si ç'avaient été des Jésuites. Ah ! certes, quelle différence ! on eût assombri les couleurs, ç'eût été un repaire de rebelles, de fakirs, de sombres et moroses rigoristes, de savants sans zèle de la science (oui, oui), de froids écrivains. Mais

---

(1) *Souvenirs...*, p. 257.

ce furent des récalcitrants contre Rome et les Jésuites, cela suffit. » (1).

C'était le petit Breton mal dégrossi qui écrivait ces lignes. Il allait bientôt emboîter le pas derrière les Michelet et les Quinet, ces gens de l'Université dont il démasquait tout à l'heure les préjugés et les passions avec tant de vérité et d'audace.

Sa haine pour les Jésuites, le Pape et l'Eglise, l'a rendu plein d'admiration et de sympathie envers les protestants d'Angleterre et d'Allemagne, envers les Jansénistes de France.

Il aurait manqué quelque chose à son œuvre s'il n'avait pas singé les *Provinciales*. A peine sorti du Séminaire, il tâchait à caricaturer les controverses théologiques sur la grâce. En 1884, il publia son pastiche pour égayer l'austère volume de ses *Nouvelles Etudes d'Histoire religieuse*. La petite comédie s'ouvre par un préambule solennel : « Dans les dernières années du XVIe siècle, pendant que les papistes et les huguenots s'égorgeaient d'un bout à l'autre de l'Europe, et que Montaigne, le seul sage, riait de tous en son petit château du Périgord, une guerre moins sanglante armait, en Espagne, deux armées rivales des Jésuites

(1) *Cahiers de jeunesse*, p. 309.

et des frères prêcheurs, sous les drapeaux opposés de Bânes et de Molina. La Prédétermination physique était le sujet du combat. Ne riez pas, je vous prie ; cette querelle passionnera Pascal, fera persécuter Arnauld, détruira Port-Royal, troublera le catholicisme durant plus d'un siècle. » (1).

Renan n'est pas toujours si vaporeusement mystique, ni si dédaigneusement distingué dans son anticléricalisme. Il condescend parfois à fraterniser avec Voltaire, et même avec M. Homais et Gavroche. Ses politesses et ses transactions envers la religion qu'il a quittée, et qui a le grand tort de continuer à vivre, ne laissent pas d'être coupées par des accès d'irritation et d'intolérance.

Cette religion qui, tout à l'heure, fructifiait si bien chez les Sulpiciens et les Filles de Saint-Vincent-de-Paul, fut nuisible à la civilisation romaine, et les païens n'avaient pas tort de la persécuter. « Ce n'est pas sans raison qu'on les détestait, ces hommes en apparence si doux et si bienfaisants. Ils démolissaient vraiment l'empire romain. Ils buvaient sa force. » (2).

Ce christianisme qu'il craignait de voir

---

(1) *Nouvelles Etudes d'Hist. relig.*, préf., p. v et p. 413 sq.

(2) *Marc-Aurèle*, p. 428.

diminuer, il regrette maintenant qu'il fût jamais né, qu'il n'ait pas été étouffé dans son berceau. « Ce qu'il y a de plus triste, en effet, c'est que la mort de Marc-Aurèle, si lugubre pour la philosophie et la civilisation, fut pour le christianisme un beau jour. » (1). Cet empereur avait de bonnes intentions, mais il ne fut pas heureux dans le choix de ses moyens ; Renan regrette de n'avoir pas été là pour lui donner un conseil. « Si Marc-Aurèle, au lieu d'employer les lions et la chaise rougie, eût employé l'école primaire et un enseignement d'Etat rationaliste, il eût bien mieux prévenu la séduction du monde par le surnaturel chrétien. » (2).

Voici que les *Pensées* de Marc-Aurèle passent avant l'Evangile, et que le paganisme est jugé plus pur que la morale chrétienne. « Le spiritualisme chrétien est, au fond, bien plus sensuel que ce qu'on appelle le matérialisme antique, et ressemble parfois à un affaissement. L'Artémis dorienne, cette mâle jeune fille qui toucha le sévère Hippolyte, m'a toujours semblé plus austère que la chère sainte Elisabeth, qui a rendu si éperdûment amoureux M. de Montalembert. » (3).

---

(1) *Marc-Aurèle*, p. 490.
(2) *Ibid.*, p. 345-346.
(3) *Etudes d'Hist. relig.*, p. 414.

Nous sommes loin de la règle qu'on prétendait suivre dans la composition des volumes sur les Origines chrétiennes. « La pensée d'ébranler la foi de personne est à mille lieues de moi. Ces œuvres doivent être exécutées avec une suprême indifférence, comme si l'on écrivait pour une planète déserte. » (1).

Lorsque Renan venait trôner au milieu de l'anticléricalisme breton, malgré son talent de dire à chacun ce qui lui plaît, il avait du mal à prendre la note voulue. Ces mastodontes, qui n'avaient pas toujours fait leurs humanités, ne comprenaient pas ce qu'il y avait d'ironie dans son respect pour ses anciens maîtres pieux et bornés. Il n'y a pas une créature à qui il en veuille, pas même aux curés et aux évêques, qui lui disent tant d'injures : « Après tout, le mal que l'Eglise peut me faire n'est rien auprès du bien qu'elle m'a fait. » (2)

Dans son discours de Quimper, 1885, il faillit être assez clair pour être compris, assez suggestif pour être goûté. Parlant, comme toujours, de ses obscurs ancêtres, il trouvait parmi eux des torpilleurs et des taupiers, puis, faisant des retours sur lui-mê-

(1) *Les Apôtres*, Introd., p. LIII.
(2) *Feuilles détachées*, p. 124.

me, il ajoutait : « Moi aussi, j'ai été bon taupier ; j'ai détruit quelques bêtes souterraines assez malfaisantes. J'ai été un torpilleur à ma manière ; j'ai donné quelques secousses électriques à des gens qui auraient mieux aimé dormir. » (1).

Le vieux Raminagrobis tenait ordinairement les yeux mi-clos, il aimait à faire gros dos, à offrir sa robe de velours aux caresses de tous ; mais il lui arrivait d'allumer son œil méchant et de découvrir ses griffes.

Mgr d'Hulst, dans son article du *Correspondant*, 10 octobre 1892, se plaisait à opposer Renan aux apostats, qui se font les détracteurs passionnés de ce qu'ils ont quitté. « M. Renan, dit-il, qui a fait plus que bien d'autres pour tuer la foi, n'a jamais ni raillé, ni invectivé le christianisme. Quant aux prêtres, il n'en parle qu'avec reconnaissance et respect. » (2).

En écrivant ces lignes, le solide conférencier de Notre-Dame s'abandonnait un peu trop à sa générosité de gentilhomme. Il s'est laissé éblouir par certaines déclarations des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*. Leur auteur aime à savourer l'ironie d'un certain respect et à l'exploiter ; il n'a pas toujours

---

(1) *Discours et conférences*, p. 226.
(2) T. 169, p. 195.

dédaigné les invectives, il est descendu parfois jusqu'au plus bas étage de l'anticléricalisme. N'a-t-il pas humilié sa fine critique au point de croire, de le feindre du moins, que les Jésuites avaient payé les journaux pour attaquer, au moyen d'apocryphes, la *Vie de Jésus* ?

Un écrivain allemand, à l'occasion de ce livre, s'est posé la question suivante : « Que manque-t-il à Renan ? » Et il répond : « Il lui manque la conscience morale. » (1). Ce jugement est sévère, mais il est parfaitement juste. Il atteint l'ensemble des ouvrages de l'auteur, mais particulièrement l'*Histoire des Origines du Christianisme*, et avant tout le premier volume, le morceau fondamental.

Renan fait passer l'ouvrage sous le pavillon de la science pure (2), de la critique impartiale ; mais ses intentions sont ailleurs, ses armes toutes différentes. Son but manifeste est de déprécier, de rabaisser le christianisme, dans ses origines reculées, dans son fondateur immédiat et dans ses disci-

---

(1) Wo liegt Renans Fehler ? — Es fehlt ihm das sittliche Bewusstsein. » Ernst Luthardt. Cité par Albert Schweitzer. *Geschichte der Lebens-Jesu-Forschung*, 2, Tübingen, 1913.

(2) Cette science n'est pas tellement solide. Cf. G. Sorel. *Le système historique de Renan. Introd.*, p. 47 et sq.

ples. Ses moyens préférés sont un mélange trouble d'éloges et de sarcasmes, d'ironie et de paradoxe.

De là ce penchant à montrer le passé dans le présent, et le plus souvent sous forme de plaisanteries. Jérémie devient un Félix Pyat doublé d'un Jésuite implacable. Judas Macchabée prend les traits de M. de Mun. Jésus, vers la fin de sa vie, est un Lamennais toujours irrité. Ces exemples et d'autres du même goût ont permis à M. Barrès de dire de leur auteur qu'il excellait à mettre la théologie de Tubingue à la portée des cochers de fiacre.

Comme l'a remarqué un auteur anglais, la principale tare de ces volumes provient de l'esprit même de Renan, de son habitude funeste de traiter sans sérieux des choses sérieuses. « Les origines du christianisme, dit-il, ne sauraient être convenablement écrites par un homme qui croit à moitié que l'univers n'est qu'une immense édition du *Petit Journal* pour rire. » (1)

On comprend l'indignation des chrétiens, des catholiques, des Français surtout devant des livres qui défigurent avec tant de perfidie Jésus-Christ et son Eglise. Ils

---

(1) « ..A huge édition of *Le Petit Journal pour rire.* » *The Academy*, 8 octobre 1892, p. 312.

ne doivent pourtant pas oublier le grand mot de saint Paul : « *Oportet hœreses esse.* »

Cette parole encourageaït saint Augustin lui-même en présence des hérétiques et des schismatiques de son temps. Le mal qu'ils font ne l'empêchait pas de considérer le bien qu'ils occasionnent. « Utilisons, dit-il, ce bienfait de la Providence... Les hérétiques peuvent nous être d'un grand service, non pas en enseignant ce qu'ils ignorent, mais en nous forçant à chercher; nous sommes tentés de nous endormir dans les douces ténèbres de l'ignorance, au lieu de regarder la lumière ». (1).

Les catholiques de France ont suivi le conseil et l'exemple du grand docteur d'Hippone. La perfidie de Renan a été pour eux une occasion de travail, de recherches fructueuses aux sources de leur foi. De là est sortie la belle et forte collection *des Etudes bibliques*, des *vies* de Jésus-Christ où s'épanouissent, à côté de la science et de la foi, les deux grandes qualités du génie français : la clarté et la vie. (2).

---

(1) *De Vera Religione*, 15.

(2) Les plus connues sont celle de l'abbé C. Fouard, 2 vol. 1880, et celle de Mgr Le Camus, 3 vol. 1883, avec leurs nombreuses éditions et traductions, en attendant l'étude que nous prépare le R. P. L. de Grandmaison. Cf. *Dictionnaire apologétique.* Art. *Jésus-Christ.*

Notre poésie elle-même, a employé récemment tout ce qu'elle a de beauté simple et vraie à faire resplendir Jésus dans ses paroles et dans son œuvre, comme pour le dédommager des hommages perfides de la plume de Renan. (1).

---

(1) *E. Rochard. Jésus selon les Evangiles*, poème couronné par l'Académie Française. Chez Lemerre, 1913. *Le Théâtre de l'Evangile*. Chez Beauchesne, 1919.

QUATRIÈME PARTIE

Le déclin de l'idéalisme

CHAPITRE XIII

Le désabusé

Au quatrième acte de *l'Eau de Jouvence*, Renan apparaît sur la scène sous le nom de Léolin de Bretagne, portant sur son épaule la harpe irlandaise. C'est précisément l'époque où il reprend contact avec le sol armoricain qui dut travailler si longtemps pour le produire. D'abord aux réunions du *Dîner Celtique* dont il devient le président, puis aux solennels pèlerinages que ses amis organisent en son honneur au pays natal. Bientôt les vacances le ramèneront chaque année, non loin de Tréguier, dans la villa au nom celtique de Roz-Map-Hamon.

Vieux pères de la tribu obscure, voici revenir votre fils. Il revient de loin, il a beaucoup voyagé surtout dans le monde des idées. Toutes vos économies y ont passé. C'est bien le prodigue moins les deux choses qui nous le rendent aimable : le malheur et le repentir.

Le vieux dilettante se pose toujours en Barde, en héritier de l'idéalisme celtique ; réellement, il n'en est plus que l'amusante caricature. Il ne manque pas une occasion de célébrer la Bretagne comme l'arche sainte, chargée de conserver au monde dégénéré les germes de l'idéal. Il supplie ses compatriotes de garder leur honnêteté, leur courage, leur esprit de sacrifice, vertus dont la valeur montera en raison même de leur rareté. Quant à lui, il n'est point pressé de rentrer dans l'arche bénie décrite avec tant d'onction ; il fait trop beau « naufrager » dans les eaux du scepticisme.

Le Renan des dernières années représente si peu l'âme bretonne qu'un écrivain anglais pouvait tracer de lui le portrait suivant, au lendemain de sa mort, en 1892 : « Il aimait à se croire et à se dire celte : était-ce là une de ses plaisanteries les plus subtiles ? Rien ne saurait être plus éloigné du mysticisme, du romantisme, de la mélancolie, pour ne pas dire de l'obscurité

et de la tristesse du génie celtique, que ces pages claires et ensoleillées. Il a pu être un Breton, mais ce fut sans doute un « Breton non bretonnant ». En réalité, il fut la personnification du « Tout Paris ». De là ce cachet de « l'homme sensuel moyen », cette verve de journaliste qui gâte parfois son style ; de là encore — n'allez pas le dire à Berlin, ne le publiez pas dans les rues de Leipzig — le côté philistin de son génie, la funeste habitude de se complaire dans le monde tel qu'il est, de traiter sans sérieux des choses sérieuses. » (1)

On a beau avoir été « Breton bretonnant », être sorti de la vieille race idéaliste en ce qu'elle a de plus authentique ; il ne faut pas trop compter sur l'héritage atavique, il ne résiste pas à quarante années de dilettantisme. Nous avons vu Renan, renchérissant encore sur ses ancêtres, s'élever très haut, trop haut dans l'atmosphère éthérée de l'idéalisme ; nous allons le voir descendre jusque dans l'épicurisme le plus vulgaire. Le dilettante n'est pas un pur esprit, et l'on ne reste pas toute sa vie à genoux devant rien.

---

(1) *The Academy*, 8 oct. 1892, p. 312 et cf. *Annales de Bretagne*, t. VIII, p. 282-288.

Pendant les vacances de 1845, qui précédèrent immédiatement sa sortie du Séminaire et de l'Eglise, il lisait pour la première fois le *Faust* de Gœthe. Une lettre écrite à Henriette le 22 septembre nous a conservé les impressions de cette lecture. Ce drame mystérieux et troublant lui a semblé parfois raconter sa propre histoire intérieure. Il a spécialement admiré le fameux monologue où le sombre docteur du moyen âge, sur le point de boire la coupe empoisonnée, entend sonner les cloches de Pâques et se reprend à espérer dans la vie.

Cependant l'auteur de ce poème étrange ne lui paraît pas suffisamment moral. « *Faust*, écrit-il, est admirable de philosophie, mais désolant de scepticisme : le monde n'est pas comme cela : il y a une vérité et un bien absolus ; il faut croire la première et pratiquer le second. » (1)

Le petit Breton mal dégrossi qui écrivait ces lignes finira par disparaître avec ses scrupules et ses illusions. Il s'écartera de plus en plus des érudits secs et austères de l'Allemagne, des philologues et des exégètes, pour se rapprocher du poète égoïstement jouisseur de Weimar. C'est

---

(1) *Lettres intimes*, p. 301.

l'écrivain allemand qu'il a le plus singé et c'est aussi celui qui lui ressemble davantage.

Quand on lui reprochera, à propos de la *Vie de Jésus*, d'avoir enlaidi la divine figure des Evangiles, il en appellera au jugement de Gœthe. « Ce grand homme ne m'eût pas pardonné un portrait tout céleste : il y eut voulu des traits répulsifs. » (1).

Le petit drame qu'il composa pour le premier de l'an 1886 est un *Prologue au Ciel*. Méphistophélès n'y a point de rôle, mais il trouve le moyen d'envahir celui de Gabriel et même de se glisser sous les traits de l'Eternel. Ariel, le génie aérien, que nous voyons dans *Caliban* et qui réapparaît, ressuscité, dans l'*Eau de Jouvence*, est un personnage de *Faust*.

Le dialogue philosophique intitulé : *Rêves*, se termine par les paroles que Gœthe prête à Marguerite : « C'est bien à peu près ainsi que parlent les prêtres ; mais les mots sont différents. » (2).

Cet écrivain, que le jeune Ernest Renan

---

(1) *Vie de Jésus*, préf., p. XXVI.

(2) *Dialogues philosophiques*, p. 147-148.
« Ungefähr sagt das der Pfarrer auch,
» Nur mit ein bisschen andern Worten. »
Faust, 1ere partie.

trouvait trop sceptique et pas assez moral, a fini par se trouver à son niveau ; c'est que lui-même a rabattu de son idéal ; il a cessé de croire à la « vérité et au bien absolus ».

En son discours de Tréguier, 2 août 1882, il se plaisait à évoquer son enfance et osait soutenir qu'il n'avait point changé, sinon par les signes de la vieillesse qui l'envahissaient de plus en plus. « Quant à l'âme, affirmait-il, oh ! ç'a toujours bien été la même. Ce petit écolier consciencieux, laborieux, désireux de plaire à ses maîtres, c'est bien moi tout entier. » (1)

Haussant alors le ton, se redressant de son mieux, il s'écriait, au grand ébahissement des anticléricaux bretons qui l'entouraient pour le fêter : « Ce que j'ai toujours eu, c'est l'amour de la vérité. Je veux qu'on

---

(1) Pour avoir organisé cette fête, M. Le Gac, maire de Tréguier, apprit de Renan, le 31 décembre 1884, qu'il était nommé officier d'Académie. « Ce titre n'aura jamais été mieux mérité que par celui qui emploie une si louable et si intelligente activité à répandre l'instruction dans un pays où elle n'a pas été jusqu'ici au niveau des rares qualités morales de la race. » René d'Ys, *op. cit.*, p. 274. Quelques mois auparavant, il écrivait au sujet des Bretons : « Ne les gênez pas pour les faire aller à l'école primaire ; ils y perdraient peut-être quelque chose de leurs qualités et n'acquerraient pas celles que donne la haute culture. » *Souvenirs.*, p. 76.

mette sur ma tombe (Ah ! si elle pouvait être au milieu du cloître ! mais le cloître, c'est l'église, et l'église, bien à tort, ne veut pas de moi), je veux, dis-je, qu'on mette sur ma tombe : *Véritatem dilexi.* Oui, j'ai aimé la vérité ; je l'ai cherchée ; je l'ai suivie où elle m'a appelé, sans regarder aux durs sacrifices qu'elle m'imposait. » (1).

Cette vérité qu'il déclare avoir tant aimée, dont il se fait le héros et presque le martyr, ne lui demandez pas trop brusquement ce qu'elle est, ni même si elle est quelque chose. Vous risqueriez fort d'être rangé parmi ces lourds Béotiens contre lesquels il s'emportait dans sa jeunesse. « Parlez-moi des Béotiens, ils ne doutent de rien, eux. Ils entrent avec leur grosse allure chez les délicats, ils affirment à tort et à travers, sans égards pour les mille nuances fuyantes des choses. » (2).

En abandonnant la religion chrétienne, en lui déniant le titre et la qualité de vérité absolue, il ouvrait son âme à deux idoles : l'idole de la Révolution et celle de la Science. Voilà le culte qu'il exalte avec enthousiasme dans ses « *Pensées de* 1848 ».

---

(1) *Discours et conférences*, p. 215-216.
(2) *Fragments intimes.*, p. 70-71.

C'est ce qu'il rappellera à son ami Berthelot le 26 novembre 1885. « Dès cette époque, nous étions des nazirs, des gens qui ont fait un vœu, les hommes liges de la vérité. Notre part d'héritage était choisie, et cette part était la meilleure. » (1).

Dans ses *Essais de Morale et de Critique* publiés en 1859, il s'indigne de voir M. de Maistre dépeindre la science moderne : « Les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce... baissant vers la terre son front sillonné d'algèbre. » Il fait observer avec humeur au dédaigneux gentilhomme que la vérité est roturière, qu'elle ne se livre qu'aux mains noircies et aux fronts ridés. C'est une fière déesse qui exige de ses adorateurs un long et dur noviciat, c'est le royaume des Cieux qu'on emporte par la violence. (2).

Lors de son pèlerinage à l'Acropole d'Athènes, la vérité lui apparut encore sous la forme d'une déesse, mais sans rien d'austère, elle avait les yeux bleus et ne parlait que de beauté, d'eurythmie. Plein de ferveur et un peu présomptueux, il s'aventurait à lui vouer une irrévocable fidélité.

---

(1) *Discours et conf.*, p. 232.

(2) *Essais de morale et de critique*, p. 79, et *Discours et conf.*, p. 68.

« Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. » (1).

Le défaut était réel et l'aveu sincère, mais la résolution prise ne tiendrait pas ; cette prière était annulée d'avance par une autre qu'il fit dans sa jeunesse et qu'il ne rétractera jamais du fond du cœur. « Le doute est si beau que je viens de prier Dieu de ne jamais m'en délivrer : car je serais moins beau bien que plus heureux. » (2). Plus tard, il remerciera Dieu d'avoir suffisamment caché la vérité, d'avoir permis à l'homme de conserver le doute de son esprit, la liberté de son cœur. (3).

Renan a été ouvert à toutes les questions ; la caractéristique de son esprit, c'est l'universelle curiosité ; mais ne cherchez pas chez lui l'abnégation et l'exactitude du spécialiste. Il jugerait le savant qui se renferme dans sa petite sphère à peu près comme il a jugé l'érudit. Il n'est pas arrivé au but

(1) *Souvenirs*... p. 69.
(2) *Nouveaux Cahiers de Jeunesse*. p. 232.
(3) *Dialogues phil.*, p. 334.

de la vie, son rôle se borne à servir au penseur. « C'est aussi profane, sauf l'utilité ultérieure, que le banquier et l'épicier. » (1).

La philosophie est le but de la création, et le philosophe, au milieu du matérialisme, de l'égoïsme et de l'irréligion des masses, est chargé de maintenir et de compléter le but idéal de l'univers. « La philosophie est le fruit de l'arbre de l'humanité ; le fruit n'est rien comparé à la grosseur de l'arbre. Un arbre immense donne un fruit gros comme le doigt. » (2).

Mais voici que ce fruit lui-même dont la production coûta si cher et qui devait être si délicieux, n'a plus la moindre saveur pour le palais blasé du critique dilettante, on songe à cultiver autre chose. La vérité n'est plus une fière déesse ni un royaume qu'on emporte de vive force, c'est une coquette inconstante et trompeuse qui ne mérite aucun sacrifice.

L'auteur des *Feuilles détachées* publiées en 1892, sourit des penseurs allemands qui intitulent gravement leurs ouvrages : *Die neue Philosophie... Die neuere Pilosophie... Die neueste Philosophie.* « Pourquoi se disputer ainsi la priorité de l'erreur ? » Il en

(1) *Nouv. Cahiers*.., p. 135.
(2) *Dialogues phil.*. p. 74.

est revenu, pour sa part, depuis longtemps ; le « nazir » l'homme-lige de la vérité a regretté son vœu, sa part d'héritage aurait pu peut-être être plus belle et meilleure.

Peiné de voir la jeunesse agitée et inquiète, un peu comme lui-même aux environs de 1848, il l'engage à puiser dans l'histoire de la Philosophie et aussi dans le livre de l'Ecclésiaste un sage scepticisme. « Mais, chers enfants, c'est inutile de se donner tant de mal à la tête, pour n'arriver qu'à changer d'erreur. Amusez-vous puisque vous avez vingt ans ; travaillez aussi. » (1) L'apôtre et le martyr de la vérité ne nous a point légué grand héritage.

Cette vérité, dont il se prétendait l'esclave, doit se transformer avec lui-même et le suivre à travers ses multiples métamorphoses. Tantôt c'est la voix de la nature et tantôt la sincérité du cœur : elle n'est pas la même pour l'homme et pour la femme : et celle des gens cultivés n'est pas celle du peuple. Elle voisine parfois étrangement avec l'erreur et le mensonge. « En acceptant les utopies de son temps et de sa race, Jésus sut en faire de hautes vérités, grâce à de féconds malentendus. » (2)

---

(1) *Feuilles détachées*, préf., p. IX-X.
(2) *Vie de Jésus*, p. 296.

Les femmes reçoivent des plus grossières mains les plus laides choses et, par le prisme de beauté qui est en elles, en font de délicieuses vérités.

Une vérité absolue et toute faite, résolvant une fois pour toutes l'énigme de l'univers, était insupportable pour l'esprit de Renan. S'il l'avait rencontrée sur sa route, il eût été capable de fermer les yeux pour ne pas la voir, afin de faire durer le plaisir du doute et celui de la recherche.

Le travail intellectuel est devenu pour lui un jeu de cache-cache où il s'amuse follement, d'autant plus qu'il a le secret d'y intéresser la galerie, le public dont il se moque beaucoup. Quel plaisir de promener dans le labyrinthe des idées sa « petite pensée » toujours capricieuse, mais toujours aimée, toujours caressée ! « S'abandonner, suivant les heures, à la confiance, au scepticisme, à l'ironie, voilà le moyen sûr qu'au moins par moments on a été dans le vrai. » (1).

L'idéal serait de suivre plusieurs directions à la fois ; voilà pourquoi il affectionne le dialogue et le drame qui lui permettent de se multiplier dans ses personnages. « Une action dramatique vaut mieux, pour

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 396.

mettre en saillie ces doutes, ces demi-jours, ces audaces suivies de reculs, ces allées et venues de la pensée. » Et on laisse entrevoir que la philosophie moderne aura sa dernière expression dans un opéra où la musique et les illusions de la scène continueront la parole et suppléeront à ses impuissances. (1).

Il est bien loin, le Renan qui se scandalisait de la philosophie de Gœthe. « La vérité absolue qu'il faut croire » a été remisée parmi les vieilles ferrailles ; « le bien absolu qu'il faut pratiquer », ne peut guère tarder à l'y rejoindre.

Pendant longtemps, il crut trouver dans les doctrines de Kant, le fondement inébranlable de la morale. On se le rappelle, c'était au nom de cette philosophie, que l'austère Henriette lui prêchait la fidélité à la conscience et le sacrifice.

Dans son *Etude sur le Livre de Job*, écrite en 1858, il reproche aux personnages de ce poème de ne point prononcer le mot devoir, ce mot magique qui s'impose à tous, résout tous les doutes, concilie toutes les oppositions, réédifie ce que la raison détruit ou laisse crouler. « Grâce à cette

---

(1) *Drames phil.*, préf., p. III.

révélation sans équivoque ni obscurité, nous affirmons que celui qui aura choisi le bien aura été le vrai sage. » (1)

L'auteur des *Dialogues philosophiques* voit encore dans l'impératif catégorique « la plus grande, la vraie, l'unique révélation ». Pour démontrer l'existence de Dieu, il suffit d'écouter la voix sainte de la conscience, l'impérative révélation de son cœur, il suffit d'être honnête homme. L'argument devient encore plus convaincant quand il brille dans le regard de la jeune fille pure. (2)

Malgré la saveur panthéistique de sa philosophie, il voit, comme Vacherot, les conséquences désastreuses de cette doctrine : elle supprime la liberté et le devoir, c'est-à-dire tout ce qui fait la valeur de la vie humaine. Le dévouement et le sacrifice sont inexplicables sans Dieu ; sans Dieu les honnêtes gens sont tous des dupes, les martyrs de tous les siècles sont des fous. « Il faut plaindre Jésus d'être mort à trente-trois ans, qui sait en effet s'il ne s'est pas retranché trente ou quarante ans de vie heureuse sous les figuiers de la Galilée ? » (3)

---

(1) *Le Livre de Job*, p. xc.
(2) *Dialogues phil.*, p. 31 et p. 250-251.
(3) *Ibid.*, p. 318 et 322.

Déjà il avait écrit dans ses notes de jeunesse : « Si ce à quoi je sacrifie n'est rien, le sacrifice est une sottise. » (1).

Le 19 avril 1869, Renan faisait une conférence sur la part de la famille et de l'Etat dans l'éducation. Il proposait gravement comme modèle aux femmes françaises la mère de Saint Jean Chrysostome, Anthuse. Devenue veuve à vingt ans, elle refusa de se remarier afin de se consacrer tout entière à l'éducation de son fils. Après cette citation ecclésiastique, il pouvait critiquer plus à l'aise l'enseignement de ses amis, les Jésuites. Il suppliait les mères de prendre conscience de leurs devoirs austères, il leur reprochait doucement de se décharger sur les Révérends Pères de l'éducation de leurs fils et du salut de leur âme. Puis, prenant un ton doctrinaire dont il n'était guère coutumier, il s'écriait : « *Responsabilité*, mot capital, messieurs, et qui renferme le secret de presque toutes les réformes morales de notre temps. » (2).

Ces échos d'abord retentissants de la morale de Kœnigsberg allaient s'affaiblissant et ont fini par s'éteindre. Ces grands mots :

---

(1) *Nouv. Cahiers..*, p. 222.

(2) *Réforme intell. et morale*, p. 328-332. C'est Renan qui souligne.

devoir, responsabilité, vertu, comme la vérité elle-même et son objet, s'évaporent et s'évanouissent devant l'universelle critique. « Nous mettons notre noblesse à cette affirmation obstinée du devoir... Mais il y a presque autant de chances pour que le contraire soit vrai. Il se peut que ces voix intérieures proviennent d'illusions honnêtes, entretenues par l'habitude, et que le monde ne soit qu'une amusante féerie dont aucun dieu ne se soucie. » (1)

A quoi bon, d'ailleurs, vouloir fonder en raison la moralité humaine ? La nature, qui en a besoin, y a pourvu d'une manière infaillible. Et voilà l'idéalisme celtique qui se transforme en aveugle déterminisme, le Barde qui se complaît dans le monde tel qu'il est, qui sourit des rêveurs soucieux de l'améliorer.

Nous ressemblons à l'ouvrier des Gobelins qui tisse à l'envers une tapisserie dont il ne voit pas le dessin. Celui-là travaille pour quelques francs par jour, nous travaillons pour moins encore, pour l'illusion de bien faire. L'homme se dévoue comme l'oiseau fait un nid pour ses petits et les nourrit, comme le chien sert son maître

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 394-395.

malgré les rebuffades et les vilenies. Inutile de lui prêcher le dévouement et c'est vainement qu'on le persuaderait du contraire. « Oh ! le bon animal que l'homme ! Comme il porte bien son harnais ! Que le graffito du petit âne du Palatin est juste et profond : *labora, aselle, quomodo ego laboravi, et proderit tibi.* » (1).

Renan ne rêve plus de guider l'humanité, d'élever ses regards vers le ciel. Il a oublié sa mission de 1848 et qu'il appelait « la religion de l'avenir », la tâche de sanctifier la vie humaine, de l'élever à une valeur morale ; sa devise n'est plus la parole de Schiller qu'il déclarait admirable et qui devait devenir la Loi et les Prophètes : « Soigner sa belle humanité. » (2).

Ce sont là des illusions de jeunesse dont il aime à sourire sous le nom des personnages qui incarnent ses idées et sous lesquels il aime à se dissimuler. A Gotescalc qui veut moraliser les masses, Prospero répond avec le dédaigneux sourire du vieillard désabusé : « A notre âge, Gotescalc, peut-on dire de pareils enfantillages ? Si nous ne sommes pas désabusés, quand le serons-nous, mon cher ?... Nous avons

---

(1) *Dialogues phil.*, p. 29-36.
(2) *L'Avenir de la Science*, p. 101.

mené une jeunesse sage ; car nous avions une œuvre à faire... La moralité doit être réservée pour ceux qui ont une mission comme nous. » (1).

Déjà en 1868, il était loin d'encourager les missionnaires dans leurs efforts en vue de civiliser et de convertir au christianisme les races sauvages. Tout ce qu'il souhaitait à ces peuplades, c'était une douce mort. « Oh ! laissez ces derniers fils de la nature s'éteindre sur le sein de leur mère ; n'interrompez pas de nos dogmes austères, fruit d'une réflexion de vingt siècles, leurs jeux d'enfants, leurs danses au clair de lune, leur douce ivresse d'une heure. » (2).

Ce n'est pas lui qui se fera l'apôtre des sociétés de tempérance et des ligues antialcooliques. Par une spéciale condescendance pour le péché mignon de sa race, il se fait le protecteur des ivrognes. Au lieu de vouloir supprimer l'ivrognerie, il faudrait tâcher de la rendre douce, aimable, accompagnée de sentiments moraux. « Il y a tant d'hommes pour lesquels l'heure de l'ivresse est après l'heure de l'amour, le moment où ils sont les meilleurs. » (3).

---

(1) *Drames phil.*, p. 170-171.

(2) *Questions contemporaines*, p. 360-361.

(3) *Feuilles détachées*, p. 384. — *Drames phil.*, p. 173. — *Etudes d'Histoire relig.*, p. 394.

« Le bien absolu » a disparu depuis longtemps. L'idéal, tout comme la vérité, devient une chose très relative. Il varie avec les individus, leurs tendances et leurs besoins particuliers. « Eh ! mon Dieu ! c'est ce qui donne à chacun son motif de vivre. Le moyen de salut n'est pas le même pour tous. Pour l'un, c'est la vertu ; pour l'autre, l'ardeur du vrai ; pour un autre, l'amour de l'art ; pour d'autres, la curiosité, l'ambition, les voyages, le luxe, les femmes, la richesse ; au plus bas degré, la morphine et l'alcool. » (1). C'est à peu près ainsi que parlent les disciples d'Epicure.

Le 4 août 1881, Renan lisait, à l'Académie française, un rapport très amusant sur les prix de vertu. Le sceptique blasé éprouvait un certain dépit à constater, dans la personne de Marie Coustot, de Condom, une vertu centenaire. « Elle a cent deux ans et elle est vertueuse ! Vous avez vu là un mérite de plus. Le vieillard, en perdant ses illusions, ne perd-il pas ses meilleures raisons d'être vertueux ? illusion divine, illusion providentielle, assurément, la vertu n'en est pas moins, comme l'amour, le résultat d'un charme en dehors de la raison, qui nous entraîne, nous séduit. Il ne faut

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 382-383.

pas, pour s'y livrer, qu'on ait trop bien vu que tout est vanité. » (1).

Ailleurs, il considère la vertu comme une chose de luxe et aristocratique, un parti généreux à prendre, mais qu'on ne doit pas conseiller aux autres, car il ne rapporte pas suffisamment. Ce n'est pas sans un certain regret mal déguisé qu'il nous parle des vertus de sa vie passée. Il insiste tout particulièrement sur le caractère réglé de ses mœurs.

Jeune homme, il a continué à vivre dans Paris comme il avait vécu à Saint-Sulpice ; dans le mariage, il fut aussi réglé qu'un pasteur protestant. Mais il se devait à lui-même de ne pas être dupe de cette vertu, pas plus que des autres : il a fini par en voir la vanité. Il ne semblait pas être encore tout à fait désabusé quand il écrivait la *Vie de Jésus*. Il admirait tout simplement le « sublime moraliste » de Galilée qui interdisait le divorce et trouvait le désir voluptueux aussi criminel que l'adultère. (2).

Dans la lettre écrite à Frédéric Strauss, le 15 septembre 1871, il donne à son ami et maître, sur ce point délicat, une leçon de

---

(1) *Discours et conf.*, p. 180.

(2) *Vie de Jésus*, p. 88-89.

libéralisme. « Comme vous, je me suis imposé, en qualité d'ancien clerc, d'observer strictement la règle des mœurs ; mais je serais désolé qu'il n'y ait pas des gens du monde pour représenter une vie plus libre. » Puis, interprétant les sentiments des femmes d'outre-Rhin, il ajoute : « Vos femmes elles-mêmes supportent avec peine cette austérité trop virile. » (1).

Ces observations, qui semblent des blâmes ici, apparaissent ailleurs, et dans le même volume, sous forme de compliment. On oppose à notre légèreté française « cette race dure, chaste, forte et grave, peu portée vers les plaisirs ». Nous sommes priés de nous en convaincre. « La Prusse est d'un tempérament plus vertueux que la France », et « la jeunesse allemande a sûrement des mœurs plus pures que la nôtre » (2).

Les Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse nous apprennent une autre morale. La nature ne tient nullement, paraît-il, à ce que l'homme soit chaste, et même, chez lui, la chasteté ne va pas sans un certain ridicule. Personnellement il a dû s'y condamner, il s'y est résigné de bon cœur, en raison de son œuvre, de sa mission spéciale.

---

(1) *Réforme intell. et mor.*, p. 204-205.
(2) *Ibid.*, p. 138, 161, 162 et p. 359-360.

Elle lui permit tout d'abord de sortir, la tête haute, de l'Eglise catholique, de dépister ceux qui voudraient expliquer ces changements par l'éternel lieu commun : Où est la femme ! « C'est ce qui me préserva de la choquante inconvenance qu'il y aurait eu, si l'on avait pu prétendre que j'avais quitté le séminaire pour d'autres raisons que celles de la philologie. » (1).

Cette sévérité de mœurs, « cette cravate blanche irréprochable », lui valut également un laissez-passer pour ses idées les plus hardies. « L'homme ne doit jamais se permettre deux hardiesses à la fois. Le libre penseur doit être réglé en ses mœurs... J'ai fait passer ce que la médiocrité humaine regarde comme des hardiesses grâce à un style modéré et à des mœurs graves. » Ces petites libertés sont des revanches de sa fidélité à observer la règle commune (2).

Si sa morale s'est relâchée, c'est qu'il craint souverainement d'être dupe. Et puis, « l'immaculé a le droit d'être indulgent ». N'est-ce pas suivre l'exemple de Jésus, si

(1) *Souvenirs...*, p. 14-15. A ce propos, il est utile de rappeler le mot de son condisciple, l'abbé Cognat : « L'hébreu est encore plus innocent que la femme de son émancipation intellectuelle. » *Correspondant*, 10 juillet 1882.

(2) *Souvenirs...*, p. 359-360 et p. 150.

miséricordieux pour l'enfant prodigue ? Epicurien d'imagination, à défaut d'autre chose, il jouit de voir les autres se permettre ce qu'il s'est refusé à lui-même. « M'étant peu amusé quand j'étais jeune, j'aime à voir s'amuser les autres. Ceux qui prennent ainsi la vie sont peut-être les vrais philosophes. » (1). Les Françaises ne lui reprocheront pas d'avoir conservé une austérité trop virile. Il ne leur proposera plus, comme jadis, d'imiter la Duchesse de Longueville ou la Princesse palatine.

En politique, nous avons vu le Barde breton passer brusquement de la démocratie à outrance à l'ultra-royalisme. Dans la dernière période de sa vie, il va d'un camp à l'autre avec une facilité extraordinaire, suivant l'inspiration du moment, et aussi selon les dispositions de son entourage.

Parfois, il sent le besoin d'un souverain puissant, maître de sa force armée, pour protéger sa pensée contre les jugements d'un public superficiel. « On devient timide quand la société ne repose que sur elle-même et qu'on craint, en respirant trop fort, d'ébranler le frêle édifice sous lequel on est abrité. » (2).

---

(1) *Drames phil.*, p. 177, mais cf. *Souvenirs*... p. 149-150 et *Feuilles détachées*, p. 108.

(2) *Dialogues phil.*, préf. p. x.

Discourant à Quimper, le 17 août 1885, et voyant autour de lui peu de chouans et de royalistes, il sentit renaître son goût de la Révolution, de cette Révolution dont il avait dit tant de mal. « La démocratie, disait-il, est certainement un des besoins, et des besoins légitimes de notre temps. Eh bien ! je trouve que nous sommes de très bons démocrates. Je ne connais pas de pays qui ait plus que le nôtre le sentiment de l'égalité. » (1). Jadis le matelot breton, comme le paysan lithuanien, ne demandait qu'à se sacrifier au perfectionnement et à la jouissance d'un seul.

Afin d'être sûr d'avoir touché la vérité politique, au moins une fois dans sa vie, il lui fallut donner quelques gages au socialisme. Il l'a fait, sur la fin de ses jours, dans son *Histoire du peuple d'Israël.* Après avoir représenté les prophètes hébreux, ces « fous sublimes », protestant contre les inégalités et les privilèges, seules bases des sociétés fortes et durables, il conclut solennellement, prophète à son tour, et presque prophète de malheur : « Il y a là une leçon que les peuples modernes ne sauraient assez méditer. Les nations qui se livreront

(1) *Discours et conf.*, p. 233.

aux questions sociales périront ; mais si l'avenir appartient à de pareilles questions, il sera beau d'être mort pour la cause destinée à triompher. » (1).

De telles affirmations apparaissent comme des soubresauts dans l'esprit de ce vieillard qui ne sait guère que dodeliner de la tête. M. Léon Daudet se rappelle encore cette distribution du lycée Louis-le-Grand où Renan, les yeux mi-clos, d'une voix claire, dépréciait, devant les jeunes élèves, la petite fleur incolore et sèche appelée immortelle. « Comme je venais chercher mes prix, le vieillard amoureux du doute, me serrant contre sa joue couenneuse, me glissa à l'oreille : « Nous ferons de vous quelque chose. » (2).

Voilà bien le désabusé qui rêvait, autrefois, d'organiser scientifiquement l'humanité et qui jurait de planer toujours, avec son idéal, dans le bleu et dans le sublime :

« Pose-toi dans les hautes sphères
Sois le compagnon de route des étoiles » (3)

---

(1) *Hist. du peuple d'Israël*, III, préf., p. VI.
(2) *Fantômes et vivants*. Souvenirs, 1re *série*, p. 12.
(3) *Fragments*.., p. 330.

CHAPITRE XIV

La rose de Jéricho

A l'époque de son idéalisme à outrance, la philosophie de Renan avait une teinte plutôt pessimiste. Le 22 mars 1846, il écrivait à sa mère pour la consoler de son éloignement et aussi des fâcheux malentendus de sa crise religieuse. « Ah ! chère mère, celui-là n'est pas heureux pour qui le sort a tout disposé à souhait : mais celui-là qui a beaucoup souffert et en même temps beaucoup aimé. A ces titres nous avons droit à l'espérance. » (1).

La tristesse seule lui semblait féconde et généreuse, par opposition à l'habitude de jouir, qui ne produit que l'égoïsme et la vulgarité. L'épicuréisme était une théorie bonne tout au plus pour les riches. Les pauvres ont besoin d'une doctrine qui sache compatir à leurs misères et pleurer avec eux, tel le christianisme. Il exaltait Jésus d'avoir prononcé la béatitude des persécu-

---

1) *Lettres du Séminaire*, p. 341.

tions et des larmes. « Les justes sont persécutés, et l'unique partage des bons est de pleurer. » (1).

Dans la *Préface de ses Essais de morale et de critique*, il se séparait nettement de ces natures heureuses et facilement satisfaites. Il était fier de son pessimisme et déclarait qu'au jour où il le sentirait s'amollir, il chercherait avidement la fibre relâchée de son cœur. La Bretagne triste et mélancolique qu'il décrivait avec tant de poésie et tant d'amour était la patrie de son cœur, tandis que l'Allemagne, sérieuse et savante, était celle de son intelligence.

Il se plaisait à humilier la frivolité française devant l'austère gravité de l'esprit allemand. « Non, s'écriait-il, vers 1847, cet esprit français ne me satisfait pas. Ah ! que j'aime mieux mon Allemagne toute pure et belle, prenant au vrai la science et la morale, que cette manière qui subordonne tout à l'action et se fait idolâtre de je ne sais quel progrès plat et sans idéal poétique. » (2).

L'auteur de l'*Avenir de la science* nous faisait admirer le goût de nos voisins pour les choses sérieuses, et aussi leur courage à

(1) *Vie de Jésus*, p. 121.

(2) *Nouv. Cahiers de Jeunesse*, p. 285-286, et cf. *Cahiers...* p. 310-311.

s'ennuyer bravement quand cela est de règle. Tandis que, chez nous, l'éloquence fait les frais des distributions de prix, là-bas l'on écoute des dissertations de ce genre : *Sur la nature de la conjonction, sur les mathématiciens grecs, sur la topographie de la bataille de Marathon* (1).

Avec Mme de Staël, on nous reprochait le « pédantisme de la légèreté » ; on enviait à l'Allemagne « le bonheur de posséder une variété infinie de types d'illustres pédants ». (2).

A propos des chansons de Béranger et de leur scandaleux succès, la verve indignée de Renan devenait cinglante. « Le vice égrillard, la coquetterie de l'immoralité, la gentillesse du mal, voilà le péché français par excellence, voilà le ridicule, dont le Français croit se laver par son air dégagé et son éternel sourire. » Et l'on concluait que ce genre de littérature ne serait jamais poétique, car il n'y a pas de poésie des mauvaises mœurs (3).

C'est aux environs de 1880 que ce pessimisme s'estompe et s'évanouit, pour faire place à des sentiments moins austères, à

---

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 117 et note.
(2) *Essais de morale et de critique*, p. 316-317.
(3) *Questions contemporaines*, p. 466.

une philosophie plus gaie. Marc-Aurèle a compris la morale du devoir, mais il n'a pas suffisamment savouré la douceur de vivre, il a ignoré l'art de céder à la nature. sa maxime : *abstine et sustine*, a besoin d'être adoucie et complétée. « La vie doit aussi pouvoir se résumer en « sourire et jouir ». (1).

Le monde ne s'est pas beaucoup amélioré, mais l'idéaliste intransigeant de 1859 s'est singulièrement relâché. Il eût été grand temps de se rappeler sa promesse : de passer en revue les fibres de son cœur. Mais Renan ne semble avoir eu qu'une devise, et toute négative : ne jamais fixer une limite à ses métamorphoses.

Dans un petit discours prononcé à l'île de Bréhat le 11 septembre 1891, il considère la vie comme un fruit savoureux qu'il faut savoir cueillir et déguster. « Ceux qui la comparent à la rose de Jéricho, qu'on trouve, en la froissant, pleine de cendre, mettent leur propre faute sur le compte de la nature. Il ne fallait pas la froisser ; une rose est faite pour être sentie, regardée, admirée, non pour être froissée. » (2).

Lorsque Renan avait évolué, le monde

(1) *Marc-Aurèle*, p. 10.

(2) *Feuilles détachées*, p. 124.

devait évoluer avec lui et fournir un cadre nouveau à sa physionomie nouvelle. Devenu, en se relâchant, l'idole de la France légère, il s'en fait l'admirateur tardif et l'apologiste. En entrant à l'Académie française, à l'âge de l'Ecclésiaste, il se sentit le besoin de refaire, en sens inverse, le parallèle établi jadis entre la France et l'Allemagne.

Il se montrait sévère pour cette *culture* qui ne rend l'homme ni plus aimable, ni meilleur. « Je crains fort que des races, bien sérieuses sans doute, puisqu'elles nous reprochent notre légèreté, n'éprouvent quelque mécompte dans l'espérance qu'elles ont de gagner la faveur du monde par de tout autres procédés que ceux qui ont réussi jusqu'ici. Une science pédantesque en sa solitude, une littérature sans gaîté, une politique maussade, une haute société sans éclat, une noblesse sans esprit, des gentilshommes sans politesse, de grands capitaines sans mots sonores, ne détrôneront pas, je crois, de si tôt, le souvenir de cette vieille société française si brillante, si polie, si jalouse de plaire. » (1).

La France pouvait se croire dédommagée des critiques amères du passé, mais l'un des

---

(1) *Discours et Conférences*, p. 9.

amis d'outre-Rhin prenait la plume pour se plaindre. Il recevait une réponse embarrassée, mais qui montrait bien aux Allemands que s'ils avaient eu les chaudes sympathies de la jeunesse et de l'âge mûr, ils n'auraient pas celles de la vieillesse (1).

Le rôle de Siffroi, dans l'*Eau de Jouvence*, est une caricature du militarisme prussien. Le Wagner que nous voyons dans *Caliban* rappelle le Famulus de *Faust*, inventé par Gœthe pour ridiculiser le pédantisme scientifique de ses compatriotes. C'est le professeur naïvement convaincu de la supériorité de sa race, fier de ses universités qui ont des méthodes infaillibles pour former des artistes et faire éclore des grands hommes.

Gotescalc est également un personnage de là-bas ; son principal tort est d'être trop sérieux, de vouloir moraliser les masses. Il ne comprend pas Prospero, qui voudrait réserver la morale à ceux qui ont une mission, abandonnant au peuple la gaîté et l'amusement. « Nos maîtres d'école, en Poméranie, disent tout le contraire. Ils prétendent que notre race est la première de toutes, parce qu'elle ne sait pas rire et qu'elle n'a pas besoin de s'amuser. » On lui répond,

(1) *Discours et Conférences*, p. 47 et sq.

pour tâcher de le guérir de ses illusions, que l'univers n'est qu'une vaste plaisanterie qu'il s'agit de rendre aimable (1).

Renan ne va pas traiter la patrie de son cœur comme il a traité la patrie de son intelligence. Pour s'y retrouver, il la transformera selon ses goûts nouveaux. Puisque lui-même est devenu gai, la Bretagne n'a plus de raison d'être mélancolique et triste. Il lui faudra faire connaissance avec « ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées, qu'on appelle la gaîté ». Elle devra changer les éternels gémissements de son océan en joyeux refrains de Casino, sécher la petite larme qui perlait jadis jusque dans son sourire. La harpe celtique a désavoué ses accents d'élégie, elle est devenue le violon du café-concert.

Adieu les ancêtres celtiques qui voguaient à la suite de saint Brandan, éternels pèlerins d'un idéal toujours entrevu et jamais atteint, jamais désespéré non plus. Le grand Celte désormais reconnu, c'est Pélage, qui niait le péché originel. L'idéalisme se résume désormais dans la bonne humeur, et « les Cimmériens bons et vertueux » sont mis en défiance contre ces races tristes qui n'ont jamais su ce que c'est

---

(1) *Drames phil.*, p. 173.

que jouir, qui froissent maladroitement la rose de Jéricho, au lieu de la regarder, de l'admirer et de la sentir. « Nous autres, Celtes, nous ne serons jamais pessimistes, nihilistes. Sur le bord de ces abîmes, un sourire de la nature ou d'une femme nous sauverait. » (1).

L'auteur de la *Réforme intellectuelle et morale* comptait beaucoup sur la France du Nord et se montrait plutôt sévère pour l'apport de nos régions méridionales. « La similitude de l'Angletere et de la France du Nord m'apparaît chaque jour davantage. Notre étourderie vient du Midi, et, si la France n'avait pas entraîné le Languedoc et la Provence dans son cercle d'activité, nous serions sérieux, actifs, protestants, parlementaires. Notre fond de race est le même que celui des Iles-Britanniques. » (2).

Cette ethnologie était bonne pour son âge mûr sérieux, qui rêvait de réforme ; pour l'adapter à sa gaie vieillesse, il lui suffira de l'intervertir. Le 21 juin 1891, il présidait, à Sceaux, la fête des Félibres de Paris. Le vieillard, à la veille de mourir, se déclarait ravi de se trouver avec des gens qui savent encore s'amuser. « Par votre gaieté, disait-

---

(1) *Discours et Conférences*, p. 217.

(2) *Réforme intell. et morale*, p. 26-27.

il, par votre entrain, par votre sentiment juste et vrai de la vie, vous corrigez excellemment nos maladies du Nord, ce pessimisme, cette âpreté à se torturer, cette subtilité qui porte des jeunes gens encore à se demander si l'amour est doux, si la science est vraie, si les roses sont belles ! Vous savez rire et chanter. » Il ne parla pas longtemps, car il avait hâte de contempler la tarasque, la farandole et la *cour d'amour* (1).

La France devient de plus en plus la patrie de l'idéal. Comme autrefois l'Allemagne, elle apparaît toute pure et belle, c'est le pays de l'exquis, il fabrique de la dentelle et non de la toile de ménage. Ses taches de jadis, sa légèreté jusqu'au pédantisme, son ton dégagé et son éternel sourire, deviennent maintenant ses plus belles parures, elle est priée de les conserver, de les répandre partout avec sa langue, afin de réjouir le monde porté vers la tristesse.

La langue française est excellente pour douter, comme le bon vin de France, elle est gaie. Ses locutions favorites impliquent l'idée qu'au fond rien n'est sérieux, et que c'est par l'ironie surtout qu'on entre dans les fins de l'Eternel. « Apprenez à toutes les nations à rire en français. C'est la chose du

(1) *Feuilles détachées*, p. 116-117.

monde la plus philosophique et la plus saine. Les chansons françaises sont bonnes aussi. »

Se rappelant alors qu'il a été sévère pour la théologie de Béranger, le Barde breton lui fait amende honorable, il dépose sa vieille harpe usée aux pieds du chansonnier gaulois. « J'ai médit autrefois du dieu des bonnes gens ; mon Dieu ! que j'avais tort ! C'est un dieu qui n'est pas méchant, qui n'a jamais fait de mal... On entre par la gaieté dans les vues les plus profondes de la Providence. » (1).

La vertu rigoureusement correcte est une aristocratie. Pour y être tenu, il faut avoir reçu le privilège de la noblesse intellectuelle et morale. « Il faut que les masses s'amusent. Pour ma part, je n'éprouve aucun besoin d'amusement extérieur ; mais j'ai besoin de sentir qu'on s'amuse autour de moi ; je jouis de la gaieté des autres. » (2).

Jouisseur délicat et subtil, Renan cherchait à réaliser tous les états d'âme afin de goûter l'univers entier. Il pratiquait à merveille ce que Frédéric Amiel appelait l' « épicuréisme de l'imagination ». Au

(1) *Feuilles détachées*, p. 263-264.
(2) *Ibid.*, p. 383.

milieu de toutes les vanités de ce monde, c'est encore cette philosophie qui lui semble le parti le plus sage. « Je jouis des voluptés du voluptueux, des débauches du débauché, de la mondanité du mondain, de la sainteté de l'homme vertueux, des méditations du savant, de l'austérité de l'ascète. Par une sorte de sympathie douce, je me figure que je suis leur conscience. » (1). Nous sommes loin de l' « *abstine* » de Marc-Aurèle, loin également de cette « circoncision du cœur et de l'esprit » qu'on prônait chez les jansénistes de Port-Royal.

Si l'on pouvait espérer quelque chose des théories de la métempsychose, il demanderait, comme récompense de son œuvre de tête, de renaître femme. Il pourrait ainsi savourer cette forme de la vie humaine qui doit bien avoir ses charmes. « J'ai vraiment assez raisonné et combiné comme cela. Je voudrais, dans un autre monde, parler au féminin, d'une voix de femme, penser en femme, aimer en femme, prier en femme, voir comment les femmes ont raison. »

Mais voilà que le rêve dégénère en confidence de mauvais goût, apologie du « curé raté », *pro devoto femineo sexu*. « Dès ce

---

(1) *Dialogues phil.*, p. 133-134, et cf. *Feuilles dét.*, p. 396.

monde-ci, je désire vous assurer, chères sœurs, que je n'ai jamais eu pour vous aucun mauvais sentiment, que souvent même votre piété a été une des causes de ma joie intérieure. » (1). Toutes ces effusions ont l'air de recommander le paroissien de luxe qu'il rêvait de composer à l'usage des mains finement gantées.

La gaieté de Renan, sur le déclin, intriguait, exaspérait presque la curiosité des contemporains (2). C'était là une raison de plus pour l'exagérer, pour s'y abandonner sans réserve. Ce phénomène étrange l'amusait beaucoup lui-même, il en donne les explications les plus variées.

Dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse,* toute la responsabilité en est mise sur le compte de ses origines gasconnes. A côté du Breton timide et mélancolique, il y avait en lui un Gascon effronté et malin. Celui-ci jouait à son compagnon des tours incroyables et lui faisait des mines de singe, surtout depuis la funeste transplantation en plein milieu parisien. « Je songe, quelquefois, qu'en moi le Breton mourut ; le Gascon, hélas ! eut des raisons suf-

(1) *Feuilles détachées*, p. 39.

(2) Cf. Jules Lemaître. *Les Contemporains*, 1re *série*, p. 192-215.

fisantes de vivre. Ce dernier s'aperçut même que ce monde nouveau était fort curieux et valait la peine qu'on s'y attachât. » (1).

On nous laisse deviner, du reste, que cette prétendue bonne humeur n'était ni tellement spontanée, ni tellement complète. Elle aurait voisiné, dans cette âme si complexe et si énigmatique, avec une secrète amertume. « Je suis double ; quelquefois une partie de moi rit, quand l'autre pleure. C'est là l'explication de ma gaieté. Comme il y a deux hommes en moi, il y en a toujours un qui a lieu d'être content. » (2).

Une gaieté, qui consiste à rire d'un œil et à pleurer de l'autre, a, en effet, besoin d'explication. Comme, d'autre part, la philosophie de Renan, avec son caractère négatif et destructeur, est tout le contraire d'une source de joie, sa façon allègre de prendre la vie avait l'air d'une pose et d'une hypocrisie. C'est le reproche que lui faisait un critique de talent et dont il se défendait devant ses compatriotes de Quimper, le 17 août 1885. « Je suis très gai ; d'abord, sans doute, parce que, m'étant très peu amusé quand j'étais jeune, j'ai gardé à cet égard

---

(1) *Souvenirs*... p. 88, 141, 158, 174, 175.
(2) *Ibid.*, p. 145-146.

toute ma fraîcheur d'illusions ; puis voici qui est plus sérieux, je suis sûr d'avoir fait en ma vie une bonne action, j'en suis sûr. » (1).

C'est parce qu'il craignait de n'avoir pas le temps d'accomplir « cette bonne action » qu'il était, dans sa jeunesse, sombre et préoccupé. « J'étais autrefois plus triste qu'à présent, car j'avais peur de mourir jeune (malheur qui, désormais, ne m'arrivera pas) et de ne pouvoir produire au dehors ce que j'avais dans l'esprit. »

Ces paroles furent prononcées, en septembre 1891, dans cette île de Bréhat, où il avait formé tant de plans, rêvé tant de rêves, et dont il était fier d'avoir réalisé un tiers ou un quart. Il rêvait encore d'écrire une histoire de Bretagne en six volumes, de raconter la Révolution française « comme un accès de fièvre grandiose, étrange, horrible et sublime, un acte fondateur, espérons-le ». Il aurait appris le chinois et repris avec critique toutes les questions de Chine.

D'autres fois, il songeait à une façon moins austère de sentir la rose de Jéricho ; il passerait la dernière période de sa vie dans un demi-assoupissement, ne lisant que

(1) *Discours et Conf.*, p. 227.

des romans, des romans modernes, le roman du jour (1).

Quand le vieillard désabusé, mais gai, contemplait son passé, il n'y voyait pas seulement une « bonne action », il lui apparaissait comme une chose très douce. « Mon expérience de la vie a été fort douce, et je ne crois pas qu'il y ait eu, dans la mesure de conscience que comporte maintenant notre planète, beaucoup d'êtres plus heureux que moi. » (2). Il s'est promené à travers le monde à un moment très intéressant, et, après tout, il a su le voir, il a su sentir et penser, « regarder et jouir ».

Il n'a jamais beaucoup souffert, la nature a bien des fois disposé des coussins sur sa route pour lui épargner les chocs trop durs. Sa mère le gâta beaucoup, ses maîtres aussi un peu, d'abord ceux de Tréguier, puis ceux de Saint-Nicolas du Chardonnet et même ceux de Saint-Sulpice.

Le service militaire aurait pu être fatal à son génie naissant, par bonheur il en fut exempté. « Je n'aurais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé. » L'obéissance tue le talent ; elle rend inapte aux délicatesses de la vie et aux œuvres fines.

---

(1) *Feuilles dét.*, p. 122-123.
(2) *Souvenirs..*, p. 373.

« Un ordre est une humiliation ; qui a obéi est un *capitis minor*, souillé dans le germe même de la vie noble. »

La discipline militaire est une école de respect exagéré. Molière et Voltaire y eussent perdu leur fin sourire, leur malignité parfois irrévérencieuse. Si Gœthe avait dû subir les sergents instructeurs et leurs gros mots, adieu sa fleur d'élégance et de liberté. L'Allemagne militarisée ne trouve plus de talent en dehors des Juifs, envers qui elle est si ingrate (1).

La vie de caserne aurait flétri son talent dans sa jeune fleur sans gain considérable pour la patrie ; car, pense-t-il, la philosophie fait de piètres soldats. « Je comprends maintenant comment le philosophe est si peu brave à la guerre... En effet, outre que la réflexion attache à la vie, il faut remarquer que la bravoure militaire tient beaucoup de l'instinct. Or, l'étude tue tout ce qui n'est pas de l'âme et de conviction intime. » (2).

Lorsque mourut sa sœur Henriette, la nature eut pour lui des attentions vraiment maternelles. Comme ce douloureux specta-

---

(1) *Souvenirs.*, p. 189-190, et *Discours et Conf.*, p. 58.

(2) *Nouv. Cahiers de Jeunesse*, p. 297-298.

cle eût pu déterminer une lésion profonde dans son organisme délicat et sensible, elle prit soin de le chloroformer. Tandis que Henriette agonisait, il était lui-même évanoui, et ce n'est qu'après l'enterrement qu'il reprit connaissance.

D'ailleurs, cet évanouissement providentiel, qui lui valut de conserver « la sérénité ultérieure de sa pensée » (1), ne laisse pas de lui avoir suggéré, en d'autres circonstances, une page d'immortels regrets toute mouillée de larmes. Il connaît mieux que personne les miracles de guérison que peut opérer le contact d'une personne exquise et aimée. Ses baisers, le son de sa voix, auraient peut-être retenu cette âme suffisamment pour attendre le salut. « Qu'elle ait été soignée par d'autres que par moi, que des mains serviles l'aient touchée, que je n'aie pas conduit ses funérailles et attesté à la terre, par mes larmes, qu'elle fut ma sœur bien-aimée ; qu'elle n'ait pas vu mon visage, si un moment son œil s'est éclairci encore pour le monde qu'elle allait quitter, voilà qui pèsera éternellement sur moi et empoisonnera toutes mes joies. » (2).

En réalité, Renan prit son parti de ce

---

(1) *Souvenirs..*, p. 374-375.
(2) *Lettres intimes* et *Ma Sœur Henriette*, p. 74.

deuil, comme de toutes choses ; ses joies n'en furent pas tellement empoisonnées. Il reprit bien vite son agréable excursion à travers les choses, regardant tout, riant de tout, sans s'attacher à rien. Son siècle n'aura probablement pas été le plus grand, « mais il sera tenu, sans doute, pour le plus amusant des siècles ». Et quant à lui, il peut se rendre justice de l'avoir passablement égayé.

Sa mentalité, il est vrai, n'a été qu'un tissu d'amusantes contradictions, et il peut se comparer à cet animal fabuleux de Ctésias qui se mangeait les pattes sans s'en douter. Mais pourrait-il véritablement s'en plaindre ? « Je ne m'en plains pas, puisque cette constitution morale m'a procuré les plus vives jouissances intellectuelles qu'on puisse goûter. » (1).

S'il faut en croire l'auteur des *Souvenirs*, tout, dans son existence, a été pour le mieux, dans le meilleur des mondes. « Si j'avais à recommencer ma vie, avec le droit d'y faire des ratures, je n'y changerais rien. » (2). Jugeant les autres d'après lui-même, il ne croit pas qu'il y ait beaucoup de déshérités du bonheur. « Notre bonheur,

---

(1) *Souvenirs*..., p. 73-74.
(2) *Ibid.*, p. 362.

sauf de rares exceptions, est entre nos mains. » Mais, pour le trouver, il faut ne pas le chercher.

Les seuls véritablement à plaindre, ce sont les animaux, les aliénés et les condamnés à mort gardés à vue, car ils ne peuvent pas se suicider. Les hommes, en général, ont cette suprême ressource, et l'on trouvera sans doute le secret de rendre la mort sans douleur.

L'Eau de Jouvence n'est pas seulement une fontaine de vie heureuse, elle promet parfois l'élixir de l'*Euthanasie*. « Dans chaque ville, de nombreux petits palais, ornés de rubans et de fleurs, offriront à l'homme épuisé ce que l'Etat lui doit avant tout, le moyen de se procurer une mort douce, accompagnée de sensations exquises. » (1).

Il est décidément mort le Breton qu'on exaltait dans la personne de Lamennais, ce fidèle des causes désespérées et l'ami des vaincus, qui tranche si bien sur les méridionaux par son sérieux et son énergie, toujours de mauvaise humeur contre son temps. Seul, le Gascon a survécu, il s'est épanoui au milieu de cette humanité légère qui s'amuse et qui rit (2).

---

(1) *Drames phil.*, p. 187, et *Feuilles dét.*, p. 385-388.

(2) *Essais de morale et de critique*, p. 147-148.

Mort également, l'ancien clerc qui promettait encore, dans l'*Avenir de la Science*, de demeurer fidèle à la formule de sa consécration cléricale. « Les cheveux ont repoussé sur ma tête ; mais toujours je fais partie de la sainte milice des déshérités de la terre. Je ne me tiendrai pour apostat que le jour où je deviendrai le compagnon des joyeux de la terre. » (1). Ses cheveux avaient repoussé en effet, ils blanchiraient, et, en blanchissant, ils feraient une jolie couronne à l'un des plus gais compères qui aient jamais admiré et senti la fleur de Jéricho.

---

(1) *L'Avenir de la Science*, p. 490-491

CHAPITRE XV

Le linceul de pourpre

Dans son article sur Henri-Frédéric Amiel, Renan se fâche contre certains penseurs voulant être à la fois la lance qui frappe et guérit, qui coupent la racine des croyances morales et religieuses, et qui, soudainement, en apparaissent comme les restaurateurs. « Il est si difficile, écrit-il, de se priver de l'appui d'un culte établi, qu'après avoir détruit les églises de granit, on bâtit des églises en plâtras. Cela me rappelle l'église de Ferney, servant maintenant de grenier à foin, avec cette inscription : *Deo erexit Voltaire.* » (1).

Le seul fait d'avoir formulé ce reproche, vers la fin de sa vie, montre chez l'ancien clerc de Saint-Sulpice une rare inconscience de son plus gros travers. Il s'est vanté pourtant d'avoir, en même temps, tout détruit et tout conservé, d'avoir rendu à la religion plus de services que tous les apologistes, en

---

(1) *Feuilles dét.*, p. 375.

inventant pour Dieu un riche écrin de synonymes. N'a-t-il pas rendu l'abbesse de Jouarre plus chrétienne qu'elle n'était avant de passer par son théâtre ? N'a-t-il pas appris à la pauvre Bretonne qui s'oublie, le moment précis où il convient de faire le signe de la croix ?

Alphonse Daudet a comparé le cerveau de Renan à une cathédrale désaffectée. C'est plutôt l'église de plâtras substituée à cette église de granit où le jeune collégien de Tréguier pria en rêvant. Rien de plus curieux que ce temple avec ses perpétuels changements de décor, avec les idoles qui s'y succèdent, avec ses cérémonies et ses prières aux ineffables mélanges de larmes et de folle gaieté, de grotesque et de sublime.

Les évolutions de ce culte ne sont autres que celles du prêtre lui-même. Car, ne l'oublions pas, en religion, comme en histoire, comme en littérature, le moi, la « petite pensée », est au centre de tout :

> « Sentir et penser, c'est tout l'homme,
> Ce qu'il sent et pense est son Dieu. » (1)

Ce Dieu est d'abord sévère et triste, il devient jovial, il finira, en vieillissant, par avoir le tempérament voluptueux. Il se

---

(1) *Fragments..*, p. 334.

nomme tour à tour le Cosmos, l'âme du monde, la nature, le démiurge, le grand Pan, le plus souvent l'Eternel. Ici il n'existe pas encore, là il est en train de se faire. Ailleurs on lui prête l'existence, et même de la mémoire ; c'est qu'on espère une place dans son souvenir, à côté des êtres chéris qui reposent déjà dans son sein.

L'auteur des *Etudes d'histoire religieuse*, publiées en 1857, plaidait pour la conservation du mot Dieu, ce mot qui avait obtenu pendant si longtemps les respects de l'humanité, qui figurait dans les plus belles poésies. Ce sera la *Catégorie de l'idéal*, comme l'espace et le temps sont les catégories des corps. « En d'autres termes, l'homme, placé devant les choses belles, bonnes ou vraies, sort de lui-même, et, suspendu par un charme céleste, anéantit sa chétive personnalité, s'exalte, s'absorbe. Qu'est-ce que cela, si ce n'est adorer. » (1).

Catégorie de l'idéal, Dieu en subira les évolutions, les hauts et les bas, l'exaltation et le déclin. Dans les *Questions contemporaines*, il est placé très haut, on le cherche avec tremblement et effroi. Son introducteur dans l'âme, c'est la mort, en habits de pèlerin, revenant de Terre Sainte.

---

(1) *Etudes d'Hist. relig.*, p. 419.

Les joyeux de la terre, les frivoles et les rieurs, ne peuvent point le trouver, car le plaisir est égoïste et irreligieux. Il se révèle aux cœurs purs dans le silence et le recueillement, attiré par la délicatesse morale et par la vertu.

La théologie de Béranger est l'inverse de la religion. Celle d'Alfred de Musset est parfois baroque, mais elle n'est jamais bourgeoise. « Sa joie n'est pas la gaieté ; quand il veut rire, il se contraint ; aussi est-ce bien le vrai Dieu qu'il adore.

« Je ne puis, — malgré moi l'infini me tourmente.
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir ;
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir. »

L'âme religieuse qui sait se recueillir et s'élever au-dessus des frivolités de ce monde sent qu'il lui sera doux de mourir, assurée que ses œuvres la suivront. Elle s'envisage avec la Divinité dans les rapports d'un fils avec son père, et elle prie à peu près en ces termes : « Notre Père, qui êtes au ciel... » (1).

En 1860, Renan exprimait de pareils sentiments dans une invocation quelque peu maniérée à sa fille Ernestine, morte à l'âge de sept mois. Il suppose que cette âme

---

(1) *Questions contemporaines*, p. 468-471.

d'un jour, qui n'a pas eu, ce semble, conscience des choses finies, voit maintenant très clair, peut entendre et inspirer son père. « Sortie un moment des bras du Père céleste, tu as eu hâte d'y revenir ; l'infini te retenait par un charme invincible, tu ne voulais pas quitter ton petit paradis... Tu n'as pas eu un regard pour ce monde frivole, ton œil charmant ne s'est fixé sur rien de passager. Crois ceux qui ont vécu plus longtemps que toi ; tu as sacrifié peu de chose ; on souffre en ce monde plus qu'on y jouit, bien peu s'y perfectionnent et beaucoup s'y flétrissent. »

Le père attendri supplie sa chère Titine de se souvenir de lui du sein de Dieu où elle repose, du fond de sa coquille de nacre. Pénétrant désormais le secret de l'infini, qu'elle lui enseigne à ne pas douter de la vérité de ce qui est éternel, à ne point chercher l'être en bas, mais en haut (1).

Tout le monde connaît la dédicace harmonieuse et émue de la *Vie de Jésus :* « A l'âme pure de ma sœur Henriette. » C'est la grande sœur qui le menait à l'église tout enfant, abrité sous les plis de son manteau, qui ménagea son entrée au Séminaire

(1) *Fragments...*, p. 3-4.

de Paris, qui couva si jalousement son exode en l'enveloppant d'une tendresse trop impérieuse et trop exclusive. Elle aussi repose dans le sein de Dieu, et voit monter vers elle la fumée de l'encens et des supplications : « Révèle-moi, o bon génie, à moi que tu aimais, ces vérités qui dominent la mort, empêchent de la craindre et la font presque aimer. »

Au mois de février 1865, Renan passait quelques jours à Athènes. Dans une lettre datée du 16, il fait part à Berthelot de son éblouissement. « Mon impression dépasse de beaucoup ce que j'imaginais. C'est l'absolu, c'est la perfection : mais c'est le charme aussi, le charme infini, profond, accompagné d'une volupté douce et forte. » (1).

Les pages bien connues des *Souvenirs* ont transformé cet éblouissement en une véritable révélation, en un culte qui sembla occuper, un moment, toute la « cathédrale désaffectée ». En présence de l'Acropole, Renan voit le reste du monde se plonger dans la barbarie, s'ensevelir sous le lourd couvercle de plomb d'une pambéotie.

---

(1) E. Renan et M. Berthelot. *Correspondance*, p. 333.

La vision galiléenne elle-même et le parfum des Evangiles passent au second plan.

Les Orientaux ne sont plus que des imposteurs, les Romains de grossiers soldats. Les Celtes, les Germains et les Slaves apparaissent comme des Scythes consciencieux, mais à peine civilisés. Le moyen âge est sans poésie, ses chevaliers sont des lourdauds, Charlemagne lui-même devient un gros palefrenier allemand. Toutes les formes de l'idéal, tous les traits de la divinité, se concentrent et se fondent sous les paupières de Pallas la Glaucopide.

Et voilà que le pèlerin se prosterne très bas devant sa nouvelle idole, les yeux remplis de pleurs, le cœur transpercé d'amour et de repentir. « J'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. »

La déesse lui pardonnera sans doute, au souvenir des longs efforts qu'il dut accomplir pour se dégager des enchantements magiques de Thulé, pour conquérir cette initiation qu'elle conférait à l'Athénien naissant par un sourire.

Puis, timidement, il risque une petite offrande : c'est la *Vie de Jésus*. « J'ai écrit selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoè, la vie du jeune dieu que je servais dans mon enfance. » Songeant alors à

la prodigieuse diffusion du christianisme dans le monde grec, à l'influence envahissante de l'Apôtre Paul, il se répand en protestations indignées et en amendes honorables. « Pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. »

Le néophyte s'enhardit peu à peu et devient prophète. « Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupes. » Semblable au prophète hébreu qui entrevoyait les nations accourir vers la Jérusalem nouvelle, le nouveau prêtre d'Athéné salue les villes de Venise, de Paris, de Londres et de Copenhague, arrivant en longues théories sacrées, pour réparer leurs larcins et rebâtir, au son de la flûte, le temple du Parthénon.

Quant à lui, il ne quittera plus ce sanctuaire, où il a senti, pour la première fois, que la perfection est de ce monde ; mieux vaut y être le dernier que le premier ailleurs. « Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hors la tienne, je me ferai stylite sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. »

Bien plus, dans l'ardeur de sa dévotion,

il fait de téméraires promesses. Il renoncera à ses chères maladies, à la fièvre qui le dévore, il n'irritera plus les lèvres de sa plaie, adieu le scepticisme. Pour plaire à la déesse aux yeux bleus, il se fera dogmatique et intolérant. Elle voudra bien le défendre contre lui-même et ses faiblesses secrètes. « Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sauves ! »

Mais, insensiblement, nous voyons percer sous le novice plein de ferveur et de promesses, le Jupiter olympien qui juge tout et n'est jugé par personne. Ce n'est plus Renan qui est à genoux devant Pallas Athéné, c'est elle qui comparaît devant son tribunal pour entendre sa condamnation. C'est d'abord une leçon de largeur d'esprit et de libéralisme. « Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté. »

Et voici apparaître enfin le juge suprême de toutes choses. Pour les idoles de sa « petite pensée », la roche tarpéienne est toute proche du Capitole. « La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement rou-

lée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. » (1).

Renan finira bientôt par s'ennuyer sur sa colonne, dans cette cellule qu'il s'est bâtie sur l'architrave du Parthénon. Après avoir roulé la Glaucopide dans son linceul, il s'en ira porter son encens et ses prières devant l'autel de Vénus.

Il y arrive tard aussi, très tard, quelque peu confus de n'avoir à lui offrir que la vieillesse avec ses rhumatismes et ses cheveux blancs. Son long passé vertueux et chaste lui pèse bien un peu. Cependant les regrets sont ici dissimulés et discrets. Il avait une mission à remplir.

Dans sa jeunesse, il était timide et réservé devant sa Béatrix, « blanche et pure comme une colombe, à l'œil doux et modeste. » Cette figure, probablement imaginaire, peut-être réelle, l'occupait beaucoup au sortir du Séminaire. C'était l'image de sa chère Bretagne, naïve et sentimentale, mais religieuse. « On en approche, écrivait-il, comme d'un temple, timide et l'œil baissé. » (2).

---

(1) *Souvenirs... Prière sur l'Acropole*, p. 59-73.

(2) *Fragments...* p. 332 et notes. Dans l'*Avenir de la Science*, p. 405, il déclare ne l'avoir vue que dans ses rêves.

En 1860, il dédiait au baron de Bunsen son livre sur le *Cantique des Cantiques*, l'invitant à le relire, au printemps, sous ses orangers de Cannes. Ce n'était pas sans inquiétude qu'il offrait ce morceau délicat en pâture aux frivolités du public.

L'amour était déjà placé au rang des dieux, mais il était encore à l'arrière-plan. « Je ne suis pas de ceux qui regardent l'amour comme le plus élevé des principes de la moralité humaine, et qui voudraient croire que l'homme n'est grand que quand il obéit à la passion. Ce qui fait la noblesse de l'homme, c'est le devoir et la raison ; il n'est grand, en réalité, que quand il sacrifie ses entraînements à une fin voulue et désintéressée. » (1).

La dédicace de la *Vie de Jésus* contenait une phrase véritablement choquante, peu respectueuse pour l' « âme pure » de Henriette : « Tu dors maintenant dans la terre d'Adonis, près de la sainte Byblos et des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes. » Ainsi qu'on l'a remarqué, le ronron de ces lignes a empêché l'auteur de remarquer quelles ignominies il associait là au souvenir de sa sœur.

---

(1) *Le Cantique des Cantiques*, p. 144.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul manque de goût de ce livre scandaleux ; il en contient d'autres, et de la pire espèce.

L'auteur de l'*Antechrist*, 1873, laisse paraître certains indices inquiétants pour son atticisme et sa noblesse morale. Néron nous est présenté comme l'inventeur de l'art chrétien, en révélant au monde le charme lubrique de la pudeur. « Habitué à marcher toujours à la tête de son siècle dans les voies de l'inconnu, Néron eut, ce semble, la primeur de ce sentiment, et découvrit en ses débauches d'artiste, le philtre d'amour de l'esthétique chrétienne. » (1).

Au cinquième acte de l'*Eau de Jouvence* (1880), nous voyons le prêtre de Vénus dans le plein exercice de ses fonctions. Afin de donner plus d'éclat à son culte nouveau, il a trouvé très à propos de revêtir les ornements du pape et des cardinaux, de se faire assister par de jeunes religieuses, qu'une abbesse forme tout spécialement pour cet effet.

C'est le cardinal Philippe qui annonce la nouvelle philosophie et la religion nouvelle au vieux Prospero désabusé. « Celui qui aurait approfondi la femme, Arnaud, aurait

(1) *L'Antéchrist*, p. 180-181.

le mot de l'univers. Pour moi, je la trouve adorable dans tous ses emplois, depuis la fille de joie des quais de Marseille... jusqu'à la mère vénérable de la primitive tribu aryenne. » (1).

Lorsqu'il donna, en 1886, son chef-d'œuvre d'invraisemblance et de lubricité, l'*Abbesse de Jouarre*, il se montra fort surpris des cris d'indignation qui s'élevèrent de différents côtés. Il multiplie les explications dans ses avant-propos, et un peu partout dans ses écrits ultérieurs.

Et d'abord il se décerne un brevet de compétence en rappelant l'austérité de sa conduite et en s'appuyant sur le livre d'Arnauld *De la fréquente Communion*. « N'ayant jamais profané l'amour, j'ai plus de droit que personne à en parler. »

Il n'écrit pas pour ces rustiques auxquels on donne un parfum et qui l'avalent au lieu de le sentir. « J'écris pour les purs. »

Ces « purs » comprendront sans peine que la prière la plus parfaite, que l'adoration la plus haute se présente sous la forme « d'un aphrodisiaque puissant qui ferait mourir de plaisir » (2). Tant pis pour cette littérature parisienne, superficielle, honte

(1) *Drames phil.*, p. 236-237.
(2) *Ibid.*, p. 406 et 412.

de notre temps, crime contre le Saint-Esprit, pour lequel l'Evangile n'a pas de rémission. (1).

En dépit de cette étrange apologie, les « purs » n'ont pas compris. Les admirateurs les plus décidés de Renan sont fort embarrassés devant ce drame honteux que ne justifie ni la science, ni l'art. Ils ressemblent bien un peu à Sem et Japheth tenant un manteau sur leurs épaules et marchant à reculons pour couvrir la nudité de leur père (2).

Pour exalter son culte nouveau, la langue française ne lui suffit plus, il doit inventer du galimatias. « La dissonance des deux sexes, se réunissant à une certaine hauteur, en une consonance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la foi fondamentale du monde. » (3). C'est la foi de la

---

(1) *Feuilles dét.*, p. 35.

(2) Mary-James Darmesteter excuse l'auteur en voyant dans l'ouvrage un mythe à portée philosophique. Cf. La *Vie de Ernest Renan*, p. 277. M. G. Séailles est beaucoup moins indulgent. Son indignation lui fait échapper les mots pleins d'aménité de « Niais », de « Polisson », de « Singe vicieux ». *Op. cit.*, p. 303. A cette occasion, il écrit p. 295 : « Si l'on faisait un sottisier des gens d'esprit, Renan, au-dessous de Voltaire, y tiendrait un rang très honorable. »

(3) *Feuilles dét.*, p. 422.

vieillesse, on n'aura pas le temps de la rouler dans son linceul de pourpre.

Comme la Bretagne doit, bon gré mal gré, suivre Renan dans ses évolutions, elle devra participer à ce dernier culte. Les petites Bretonnes, qu'il savait si bien choisir, hantent de plus en plus son imagination sénile ; mais elles subissent la contagion de voisines moins timides et moins réservées.

Emma Kozilis n'a pas été seulement chez les Ursulines de Morlaix, elle a passé par les mains de l'Abbesse de Jouarre, elle a fréquenté sœur Célestine. « La volupté comprimée pendant cinq ans coula chez elle à pleins bords. » C'est la Jérusalem céleste, la fontaine sacrée au fond de laquelle nous voyons Dieu et son paradis. On aime à la contempler modestement vêtue de blanc et de noir, mais cette vertu, qui faisait autrefois la parure de la femme bretonne, n'inspire plus beaucoup d'admiration.

Là-dessus, l'auteur nous sollicite doucement d'émettre une opinion qu'il n'ose point formuler lui-même. « Si l'on soutient que la chasteté est, au fond, un comble de sensualité, la pudeur un comble de coquetterie, je ne contesterai pas. » (1).

---

(1) *Feuilles dél.*, p. 10 et 13.

Parmi les petites Bretonnes, amies d'enfance de Renan, Noémi occupe une place toute particulière. Celle qui lui ouvrit le paradis de l'idéal quand il avait douze ans méritait de ne point sortir de son souvenir. Dans ses dernières années, il fit un pèlerinage au cimetière qui devait posséder sa tombe et fut désolé de ne pas voir son nom écrit sur une croix de bois.

Il faillit tomber en syncope en apprenant qu'elle avait fini sur les trottoirs de Paris. « L'horreur d'un prêtre qui verrait tomber son Saint-Sacrement dans la boue ne serait rien auprès du sentiment que j'éprouvai alors. » C'était le moment de se consoler en se rappelant les paroles du cardinal Philippe : « Pour moi, je la trouve adorable dans tous ses emplois. »

C'est à ses frénésies d'historien qu'il eut recours, et il découvrit la fausseté de cette version. Sa petite amie avait eu le genre de mort qu'elle méritait ; elle était morte de vertu (1).

Au jour du jugement, au risque de faire un éclat, il se lèvera pour la défendre. En sera-t-il véritablement besoin, puisque, d'après lui, « les jugements qui seront portés sur chacun de nous, dans la vallée de Josa-

(1) *Feuilles dét.*, p. 42 et sq.

phat, ne seront autres que les jugements des femmes contresignés par l'Eternel.» (1).

C'est l'époque où il rêve d'entrer à l'église sous la forme d'un petit missel élégamment relié, que des mains fines tiendraient avec amour et qu'on porterait parfois aux lèvres. C'est l'époque aussi où il visite, en compagnie de l'ange Gabriel, les paroissiennes de Sainte-Clotilde, et qu'il nous suggère que, s'il avait écrit des romans, il les aurait faits très inconvenants (2).

Quand on voit ce vieillard à la « joue couenneuse », avec son égoïsme intellectuel et sa froideur glaciale, en train d'explorer la carte du Tendre, on est tenté de lui dire, comme le Sphinx à Méphistophélès, dans *Faust* : « Ne parle donc pas de cœur ! C'est ridicule. Un vieux sac de cuir tout ridé, convient mieux à ton visage. » (3).

La Révolution, l'Humanité, la Science, Pallas, Vénus, voilà des idoles qui se remplacent, qui sont successivement intrônisées, puis ensevelies dans la Cathédrale de Renan. L'Eternel y garde toujours sa place,

---

(1) *Souvenirs..*, p. 361.

(2) *Drames phil.*, p. 561.

(3) « Sprich nicht vom Hersen ! Das ist eitel ;
Ein ederner werschrumpfter Beutel,
Das passt dir eher zu Gesicht. »
Faust, 2e partie.

il se contente de subir toutes les métamorphoses de son serviteur.

Après avoir été le Père céleste qu'on cherche avec tremblement et qu'on adore avec grand respect, il devient le démiurge jovial et rusé qui s'offre, à travers le monde, un spectacle amusant. Renan entre parfaitement dans ses vues et le sert à merveille. Sacrifiant un peu sa sincérité absolue à une fin supérieure, il s'emploie à tromper au service de l'Eternel.

Il est fort loin, cet idéal qu'il décrivait dans sa jeunesse, en imitant le rythme hébraïque. La douleur lui apparaissait alors sœur de l'allégresse, féconde et religieuse.

> « Souffrir, c'est aussi toucher Dieu
> Heureux donc celui qui souffre, » (1)

Désormais, le monde devient une vaste comédie, dont il faut chasser le plus possible l'élément sérieux et tragique ; c'est par la gaieté surtout qu'on entre dans les desseins du divin farceur. Déjà, dans les *Dialogues philosophiques*, ce Dieu faisait son apparition.

La vertu n'est probablement qu'un mot, il faut cependant, du moins c'est très distingué de la pratiquer, à condition de n'en

---

(1) *Fragments..*, p. 333.

être pas dupe. Il s'agit de collaborer à la grande fraude qui est à la base de l'univers. « Le plus bel emploi du génie est d'être complice de Dieu, de conniver à la politique de l'Eternel, de contribuer à tendre les lacs mystérieux de la nature, de l'aider à tromper les individus pour le bien de l'ensemble, d'être l'instrument de cette grande illusion, en prêchant la vertu aux hommes. » (1).

Dans l'*Eau de Jouvence*, Prospero est bien désabusé, et cependant, s'il avait à recommencer sa vie, il n'y changerait rien, il serait vertueux comme par le passé. Une sorte d'instinct nous dit : « Courage ! Trompe au profit de l'Eternel ; maintiens la raison d'être du sacrifice et de la vertu.» (2).

Inutile, du reste, de regimber, Dieu ou l'univers veut le dévouement, le devoir, le sacrifice, et il possède des ruses inouïes pour arriver à ses buts. Il y emploie la religion, l'amour, la poésie, le plaisir, toutes les déceptions.

Renan entre dans ces plans, mais c'est bien un peu à contre-cœur, en faisant la grimace. « Nous devons la vertu à l'Eternel, mais nous avons le droit d'y joindre,

---

(1) *Dialogues phil.*, p. 45.
(2) *Drames phil.*, p. 176.

comme reprise personnelle, l'ironie. Par là nous rendons à qui de droit plaisanterie pour plaisanterie. » C'est en le sachant et voulant qu'il accepte la piperie, sans avoir trop donné dans le piège tendu à sa simplicité. (1).

Le 2 février 1888, parlant à l'Alliance pour la propagation de la langue française, il disait, avec la désinvolture dont il était devenu coutumier : « Dans mes insomnies, je m'amuse à composer des pétitions, des placets, que je suppose adressés à l'Eternel du fin fond de l'enfer. » Quelques-uns lui semblent assez bien tournés, mais il craint fort d'avoir à les traduire. « Il est clair qu'ils perdront tout leur sel si je suis obligé de les traduire en allemand. » (2).

Renan n'est pas toujours aussi dégagé d'allure dans sa théologie. Il lui arrive de se rappeler le Dieu de Titine et de Henriette, au sein duquel on puisse revivre et se reposer. C'était trop de désintéressement quand il écrivait, dans ses *Souvenirs* : « J'ai tant joui dans cette vie, que je n'ai vraiment pas le droit de réclamer une compensation d'outre-tombe. » (3). L'idéal ne se-

(1) *Feuilles détachées*, p. 397-398 et p. 406.
(2) *Ibid.*, p. 270.
(3) *Souvenirs*.., p. 375.

rait-il pas de continuer, par delà le tombeau, à sentir la rose de Jéricho ?

Il voudrait du moins que les sacrifices faits au vrai et au bien n'aient pas été accomplis pour le néant. « Je veux l'estime de Dieu, rien de plus, ce n'est pas exorbitant, n'est-ce pas ? Reproche-t-on au soldat mourant de s'intéresser au gain de la bataille et de désirer savoir si son chef est content de lui ? » (1).

Ce modeste désir est gracieusement illustré dans l'*Examen de conscience philosophique*. Il envie le bonheur des cuirassiers de Reichshoffen, quand ils entendirent s'écrier, au spectacle de leur bravoure, le vieil empereur : « Oh ! les braves gens ! » Et le soldat, le héros de la vérité, de conclure : « Nous voudrions un mot de Dieu comme celui-là. »

Ses espérances ne s'arrêtent pas toujours là. La résurrection individuelle ne lui déplaît point et devient chose très vraisemblable. Il redit souvent les paroles de Job, pleines de foi et d'espérance en la vie d'outre-tombe. « *Beatam resurrectionem exspectans*. Voilà, pour l'idéaliste, comme pour le

(1) *Dialogues phil.*, p. 142 et p. 135.

(2) *Feuilles détachées*, p. 433-434.

chrétien, la vraie formule qui convient au tombeau. » (1).

Pour réaliser ces belles espérances, il faudra que Dieu existe. C'est vrai. Mais, au terme des évolutions déifiques, tout devient possible, même Dieu et les volontés particulières, et le miracle, et la résurrection, et le paradis. « Tout lui sera un jour possible. Espérons qu'alors il voudra être juste, et qu'il rendra à ceux qui auront contribué au triomphe du bien, le sentiment et la vie. Ce sera un miracle. Mais, le miracle, c'est-à-dire l'intervention d'un être supérieur, qui maintenant n'a pas lieu, pourra un jour, quand Dieu sera conscient, être le régime normal de l'univers. » (2).

Dans un décillion d'années, ce paradis pourra exister. Ceux qu'une tardive justice y replacera croiront être morts la veille, et, comme dans les légendes du moyen âge, ils tâteront leur lit funèbre et le trouveront encore tout chaud. Et voilà qu'on fait appel à cette foi que chante saint Thomas d'Aquin, dans une hymne eucharistique :

« *Præstet fides supplementum*
Sensuum defectui. » (3).

(1) *Dialogues...*, p. 135-136.
(2) *Feuilles détachées*, p. 441.
(3) *Ibid.*, p. 420.

Il ne manquait plus, semble-t-il, que d'appliquer au passé cette théologie de l'avenir, et de rentrer à Saint-Sulpice.

Dans un morceau curieux, intitulé *La double Prière*, Renan nous a laissé un tableau final de sa liturgie. Nous sommes dans l'antique cathédrale de Quimper, à la tombée de la nuit. La grande nef, éclairée seulement par quelques lampes, est remplie par les « Cimmériens bons et vertueux », assemblés pour la prière du soir. Les hommes sont debout, tandis que les femmes, agenouillées, forment comme un mer immobile de coiffes blanches. Les deux chœurs chantent alternativement la prière en langue bretonne.

Le prêtre s'est effacé, le vén. P. Maunoir, dont le souvenir est si vivant dans le pays, saint Corentin lui-même, le grand Patron, ont cédé la place. Les braves Cornouaillais, un peu ébahis d'abord, finissent par s'abandonner au nouveau pontife, et, laissant de côté tout dogme particulier, ils récitent docilement la prière qui sauvera le monde.

Ce soir-là, Renan n'était pas gai du tout, on pleura beaucoup dans la vieille cathédrale. Les hommes de Quimper ont senti passer sur leur petite vallée les nuages panthéistiques de l'Allemagne. Ils sont persuadés que Dieu n'existe pas encore tout à fait,

mais il sera un jour, pourvu qu'ils consentent à s'y sacrifier. « Consolons-nous, pauvres victimes ; un Dieu se fait avec nos pleurs. »

Les femmes, elles, admettent l'existence du Créateur, et elles trouvent une formule biblique pour exprimer son immutabilité. « Toi seul, tu es toujours le même, et tes années n'ont pas de déclin. » Elles acceptent généreusement leur rôle de victimes, le monde se fait avec leurs larmes. « Nous aimerons les hommes et nous les servirons. Nous chasserons de leur esprit les pensées tristes, au besoin nous leur dirons des folies. »

Toutefois, les bonnes d'enfants et les nourrices ont bien du mal, bien du mérite aussi, à se maintenir dans la patience et la résignation. « Notre lait est pour des petits enfants parés comme des idoles, qui ne sont pas les nôtres. Notre cœur s'indigne parfois, mais tu nous calmes, tu es le seul consolateur. »

Les hommes jurent de ne jamais jouer avec l'amour, de briser les horribles petites fioles enrubannées où se vend l'élixir des fleurs du mal. Pendant cette strophe, les femmes se taisent, presque toutes pleurent.

Les hommes se taisent à leur tour, et les jeunes filles, dans leur délicieux accent de

Cornouaille, font leur profession de foi. Elles ont quelques tentations de scepticisme, mais elles aimeront toujours le bandeau qui leur couvre les yeux. « Nous ne croirons jamais que le frôlement d'ailes que nous sentons par moments ne vienne pas du ciel. » (1)

Tout le monde s'était retiré dans le silence et le recueillement, essuyant, avec leurs grands mouchoirs, les traces de leurs larmes. Renan contemplait mélancoliquement la lune, qui perçait à travers le sommet boisé du mont Frugi. Pour se remettre de ses émotions, il se mit à fredonner, battant la mesure avec sa grosse tête, le gai refrain qui clôt l'*Eau de Jouvence* :

Sur le pont
D'Avignon,
C'est là que l'on danse
Sur le pont d'Avignon,
Que l'on danse en rond.

M. Jean Psichari a fait preuve d'une grande piété filiale quand il a écrit la phrase suivante en l'honneur de son beau-père : « Il fit un essai loyal, durant son existence entière, pour sauver au moins les deux idées cardinales, de divinité et de survie,

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 47-57. Voir également : *Les deux chœurs*, dans *Fragments..*, p. 243-253.

que lui avait inculquées son enfance. » (1) En réalité, il n'a fait que jongler devant tous les autels avec son surplis de Saint-Sulpice.

Quand il a dit de ses compatriotes de Bretagne que, pour eux, la religion n'est jamais une chaîne, il parlait surtout pour lui-même. Mais il ne mérite certainement pas l'éloge qu'il leur a décerné un jour : il n'a pas apporté dans ses instincts religieux une adorable délicatesse. Il a fait tout son possible pour démentir, par sa conduite, le jugement qu'il a porté, à Londres, le 16 avril 1880. « De toutes les races, disait-il, la race bretonne est celle qui a toujours pris la religion le plus au sérieux. » (2).

---

(1) *Sœur Anselmine. Roman*, p. 170.

(2) *Conférences d'Angleterre*, p. 212.

CHAPITRE XVI

Les parures de la modestie

Dans une page des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, Renan s'est donné la peine de classer ses principales vertus. A côté de la pauvreté et du désintéressement, de la politesse, de la règle des mœurs, nous trouvons la modestie. « Oui, j'ai été modeste, et ce n'est pas sur ce point que j'ai manqué à mon programme de Sulpicien obstiné. » (1) Cette vertu, ainsi que les autres, du reste, il reconnaît la devoir à ses pieux maîtres, à leurs enseignements, à leurs exemples surtout. Depuis sa sortie de Saint-Sulpice, il n'a fait que baisser, et cependant, avec le quart des vertus d'un Sulpicien, il a été encore fort au-dessus de la moyenne. (2).

Impossible de ne pas se rappeler ici les avis que l'auteur nous donne dans la préface de son livre. Ces souvenirs, tout com-

(1) *Souvenirs*..., p. 353.

(2) *Ibid.*, p. 346.

me les mémoires de Gœthe, sont vérité et poésie (1). En les rédigeant, il n'a pas eu l'intention de fournir des documents à ceux qui écriraient sur lui des articles et des notices. En marge de ces pages, si l'usage l'eût permis, il aurait voulu placer, comme un sourire discret et ironique, la petite note rectificative : *Cum grano salis.*

Ne valait-il pas mieux laisser au lecteur lui-même de placer la note, ne pas le priver du plaisir de trouver le grain de sel ? L'autobiographe énigmatique et mystificateur semble avoir été de cet avis. S'il parle de ses qualités, ce n'est nullement pour relever son propre mérite. « C'est, dit-il, pour fournir à ceux qui professent la philosophie du doute aimable, l'occasion de faire à mes dépens quelques-unes de leurs fines observations. » (2). On n'est pas plus aimable, et la tentation est trop forte pour ne point céder à pareille sollicitation.

Le plus grand sacrifice fait par Renan à la vertu de modestie, fut, paraît-il, de garder la mesure dans l'anticléricalisme. Le public lui attribuait volontiers cette spécia-

---

(1) *Souvenirs..*, préf., p. IV. Ces mémoires de Gœthe sont intitulés : *Aus meinem Leben. Warheit und Dichtung.* C'est avec *Faust* et *Werther* son ouvrage le plus célèbre et le plus connu.

(2) *Souvenirs..*, p. 348.

lité, en raison même de ses antécédents, de son passé clérical. Qui mieux que lui pourrait parler du sanctuaire où il avait passé ses années de jeunesse ? Cette particulière compétence, cette sûreté de main, qu'il reconnaissait chez Lamennais, il pouvait y prétendre lui-même et pour les mêmes raisons.

Il n'aurait eu qu'à se lancer vigoureusement dans cette voie, et le succès était assuré : « Si j'avais voulu faire un crescendo d'anticléricalisme après la *Vie de Jésus*, quelle n'eût pas été ma popularité ? » C'est vrai ; mais aurait-il pu, dans cette hypothèse, présenter son « cinquième évangile » aux âmes véritablement religieuses, « aux prêtres vraiment saints » ; pénétrer dans l'église sous la forme d'un paroissien dont les pages sincères voisineraient avec celles de saint Jean, de saint Augustin et de saint François de Sales ?

Cette popularité de farouche anticlérical, il aima mieux la sacrifier, mais il la sacrifia à d'autres motifs qu'à la fidélité au programme de Saint-Sulpice. Il passa une année entière à éteindre le style de ce livre, qui faisait toute sa force, pensant qu'un tel sujet ne pouvait être traité que de la manière la plus sobre et la plus simple (1).

(1) *Souvenirs*.., p. 354-355.

Lorsque l'ouvrage parut, ainsi qu'il fallait s'y attendre, les attaques surgirent de tous les côtés. Au lieu de répondre, l'auteur garda le silence sur beaucoup d'objections. Il se rappela la grande règle de la modestie chrétienne, qui veut qu'on ne parle jamais de soi ni en bien ni en mal. « Il eût fallu parler de moi, ce que je ne fais jamais. » (1).

Quand aux attaques vinrent se joindre les calomnies, ce silence, qui n'était qu'oubli de soi, serait devenu de l'héroïsme. « A l'époque où je donnai la *Vie de Jésus*, des journaux payés par les Jésuites publièrent des autographes prétendus de moi, contre lesquels je n'ai jamais réclamé. » C'est si doux de souffrir persécution pour la vérité et la justice ! (2).

A mesure que grandissait sa réputation, Renan se laissait envahir par ce qu'il appelle « don de sourire de son œuvre ». C'est l'indispensable couronnement des qualités et des vertus qu'il trouvait supérieurement réalisé en Jésus, qui manqua si lamentablement à saint Paul, qu'il prêtait à Bismarck avec tant de générosité.

Il affiche un grand dédain pour ce talent

(1) *Vie de Jésus*[13], préf., p. IV.

(2) *Feuilles détachées*, préf., p. XXII-XXIV.

littéraire, que tout le monde s'accorde à lui reconnaître, pour cette « habileté dans l'art d'amener le cliquetis des mots et des idées ». Resté en Bretagne, il aurait écrit comme Rollin, mais combien son salut eût été plus assuré ! « A Paris, sitôt que j'eus montré le petit carillon qui était en moi, le monde s'y plut, et, peut-être pour mon malheur, je fus engagé à continuer » (1).

Le succès lui arriva, comme la sainteté arrive aux saints, pour ne l'avoir pas cherché, grâce à l'oubli de soi. Confus de l'avoir rencontré, d'avoir été choyé par son siècle, il croit devoir s'en excuser. « Ce n'est pas ma faute si, par suite du mauvais goût du temps, un filet de voix claire a retenti au milieu de notre nuit, comme répété par mille échos. » (2).

A certains moments, il semble se calomnier par excès de modestie, et l'on est tenté de le défendre contre lui-même. Celui qui, dans son enfance, écrivait à sa mère, à sa sœur, à ses amis, des lettres si pleines de verve et de charme, serait-il devenu si nul dans le genre épistolaire ?

C'est lui-même qui nous l'affirme. « Quant à ma correspondance, ce sera ma

---

(1) *Souvenirs...*, p. 147-148.
(2) *Ibid.*, p. 355.

honte, après ma mort, si on la publie... Ecrire une lettre est pour moi une torture. Avant d'écrire, j'hésite, je réfléchis, je fais un plan pour un chiffon de quatre pages, souvent je m'endors. » Cela prouve tout simplement que la critique avait détruit dans cette âme, et jusqu'à la racine, toutes les fraîcheurs du sentiment, tous les élans de la spontanéité.

Cet aveu est modeste, mais les explications qu'on en donne, les excuses qu'on cherche, le sont beaucoup moins. Le petit carillon qui était en lui, pour vibrer pleinement, pour donner tout son éclat, avait besoin de se sentir entendu, écouté. « Je comprends qu'on fasse le virtuose devant dix comme devant dix mille personnes, mais devant une personne ! » (1).

De plus, est-il permis de perdre son temps à correspondre avec un ami, quand le public est là qui attend la moindre babiole qui sortira de votre plume ? « Comment peut-on écrire des lettres quand on a facilité de parler à tous ? La personne à qui vous écrivez vous rapetisse ; vous êtes obligé de prendre sa mesure. Le public a l'esprit plus large que n'importe qui. « Tous » renferme beaucoup de sots, c'est vrai, mais

---

(1) *Souvenirs..*, p. 151-152.

16

« tous » renferme quelques milliers d'hommes et de femmes d'esprit, pour qui seuls le monde existe. Ecrivez en vue de ceux-là. »

Il a été l'homme du public, il a préféré, par intérêt, tous à quelques-uns, il a eu la sympathie de son siècle, même de ses adversaires, et cependant peu d'amis. Et là-dessus nous recevons une confidence charmante : « Dès qu'un peu de chaleur commence à naître, mon principe sulpicien : « Pas d'amitiés particulières », vient comme un glaçon troubler le jeu de toutes mes affinités. » (1).

Renan se félicitait, autrefois, d'être sorti de l'Eglise par la porte royale de l'histoire, c'était là sa supériorité sur Lamennais. Dans son étude sur Cousin, il soutenait que le vrai philosophe est celui qui se promène à travers l'histoire de l'esprit humain. « Chacun de nous, écrivait-il, n'est ce qu'il est que par son système en histoire. » Ce n'était pas encore l'âge de l'Ecclésiaste, où l'on découvre la vanité de toutes choses, où l'on se complaît dans l'universel désenchantement.

L'auteur des *Souvenirs* regrette d'être entré à Saint-Sulpice, d'avoir appris l'allemand et l'hébreu, de s'être livré aux études

---

(1) *Souvenirs.*, p. 366-367.

bibliques, aux origines chrétiennes. « Je fus entraîné vers les sciences historiques, petites sciences conjecturales, qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans. » Ce léger dédain pour sa carrière d'historien ne trompera personne et lui permet de laisser entrevoir les découvertes qu'il aurait pu accomplir dans les sciences positives. « La physiologie et les sciences naturelles m'auraient entraîné ; or, je peux bien le dire, l'ardeur extrême que ces sciences vitales excitaient dans mon esprit me fait croire que, si je les avais cultivées d'une façon suivie, je fusse arrivé à plusieurs des résultats de Darwin, que j'entrevoyais. » (1).

La préface du premier volume de l'*Histoire du peuple d'Israël* rappelle au lecteur combien l'historien doit être réservé dans ses jugements, surtout quand il s'agit d'antiquités si lointaines. « En pareil cas, toute phrase doit être accompagnée d'un *peut-être*. Je crois faire un usage suffisant de cette particule. Si l'on n'en trouve pas assez, qu'on en suppose les marges semées à profusion. On aura alors la mesure exacte de ma pensée. »

Mais tournons quelques pages et nous

---

(1) *Souvenirs*.., p. 262-263.

verrons que cet historien, si modeste dans ses affirmations de détail, est très sûr de lui-même dans ses conclusions d'ensemble. Comme pour la *Vie de Jésus*, il demande, pour cet ouvrage, un peu de l'indulgence qu'on a coutume d'accorder aux voyants, et dont les voyants ont besoin. « Même quand j'aurais mal conjecturé sur quelques points, je suis sûr d'avoir bien compris, dans son ensemble, l'œuvre unique que le souffle de Dieu, c'est-à-dire l'âme du monde, a réalisé par Israël. » (1).

Philosophe, historien, critique, dramaturge, il ne lui manque, pour avoir complètement imité Gœthe, que d'avoir écrit en vers. Il a cru se devoir à lui-même de s'excuser de cette lacune et de l'expliquer. Les vrais responsables, ce sont ses maîtres de Tréguier. Le nom de Lamartine n'y était prononcé qu'avec ricanement, et l'existence de Victor Hugo était inconnue. « Faire des vers français passait pour un exercice des plus dangereux et eût entraîné l'exclusion. De là vient, en partie, mon inaptitude à laisser ma pensée se gouverner par la rime, inaptitude que j'ai, depuis, bien vivement regrettée. » (2).

---

(1) *Histoire du peuple d'Israël*, t. I., préf., p. XVI et XXVIII-XXIX.

(2) *Souvenirs..*, p. 16.

Un autre défaut, modestement avoué, est encore mis sur le compte des « vieux et chers maîtres », et surtout sur le compte de la vieille cathédrale, c'est l'incapacité pratique. « Cette cathédrale, chef-d'œuvre de légèreté, fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible, me faussa tout d'abord. Les longues heures que j'y passais ont été la cause de ma complète incapacité pratique. » Ses professeurs le rendirent impropre à toute besogne temporelle, ils firent de lui le disciple incorrigible de saint Tudwal, de saint Cadoc et saint Iltud, dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application (1).

Renan ne prétend donc pas être sorti parfait des mains de Dieu, c'est-à-dire de la nature, de l'âme du monde. A côté de grandes qualités, il se reconnaît de petits défauts, il eut également des vertus acquises.

Dans la première partie de sa vie, il lui arrivait de mentir, non par intérêt, mais par bonté, par dédain, par la fausse idée qui le porte toujours à présenter les choses à chacun comme il peut les comprendre. La douce influence de sa sœur l'aurait corrigé de ce vilain défaut, que ses amis voulaient bien attribuer à son éducation cléricale.

---

(1) *Souvenirs*, p. 7 et p. 135.

« Ma sœur me montra très fortement les inconvénients de cette manière d'agir et j'y renonçai. »

Depuis 1851, il n'a plus commis un seul mensonge, excepté par pure eutrapélie, par les nécessités d'une phrase bien équilibrée, en vue d'une vérité supérieure, ou bien pour éviter de poignarder un auteur qui vient vous soumettre des vers de sa façon. (1).

Malheureusement, il insiste trop sur cette absolue franchise ; ce plaidoyer finit par devenir suspect, et il n'a pas convaincu les esprits sérieux. Ferdinand Brunetière parle de l' « insincérité naturelle » de Renan, et un autre écrivain, peu suspect de cléricalisme, qui rapporte ce jugement, est loin d'y contredire. « Je crois, écrit-il, que Renan n'a été sincère que dans un seul de ses écrits, dans la *Réforme intellectuelle et morale* ; aussi ce livre est bien supérieur à tout ce qui est sorti de sa plume. » (2).

Lui-même, du reste, nous parle, dans les *Feuilles détachées*, des tours qu'il jouait à son vieil ami Silvestre de Sacy, grâce à sa « subtilité de théologien » (1). Il se vante ailleurs de son art de concilier tout le monde

(1) *Souvenirs.*, p. 363.

(2) G. Sorel. *Le Système historique de Renan*, *Introd.*, p. 36, notes 1, 2.

(3) *Feuilles détachées*, p. 134-135.

en disant à chacun ce qu'il croit devoir lui faire plaisir. De tels aveux, amplement confirmés par la lecture de ses livres, permettent de douter de la sincérité des lignes suivantes : « Dans mes écrits, j'ai été d'une sincérité absolue. Non seulement je n'ai rien dit que ce que je pense, chose bien plus rare et plus difficile, j'ai dit tout ce que je pense. » (1).

Le regard pénétrant et quelque peu sévère d'Henriette découvrit un autre petit défaut dans l'esprit et le caractère de son frère. C'est un certain sentiment d'ironie qui l'obsédait et qu'il mêlait aux meilleures choses. « Cette habitude la blessait, et je la lui sacrifiai peu à peu. Maintenant, je reconnais bien combien elle avait raison. Les bons doivent être simplement bons ; toute pointe de moquerie implique un reste de vanité et de dépit personnel qu'on finit par trouver de mauvais goût. » (2).

Ce que le lecteur a le droit de trouver de mauvais goût, c'est la prétention de Renan de vouloir nous persuader qu'il s'est corrigé de ce péché mignon. Il a cultivé jusqu'au bout ce qu'on a appelé fort justement son « ironie hyperaristocratique » ;

---

(1) *Souvenirs*.., p. 151.
(2) *Ibid*., p. 363.

il en a tiré grand parti, elle entrera pour une large part dans son succès et dans sa renommée.

Pourquoi s'en serait-il corrigé ? L'ironie, elle aussi, a sa maîtrise ; n'est-ce pas elle qui éleva Jésus au-dessus de Socrate, d'Aristophane et de Molière, ne fut-elle pas, chez lui, une des marques de la divinité ?

Renan s'est moqué de tout le monde, il s'est moqué de Dieu et des hommes, il s'est moqué de lui-même. « Si jamais, dit-il, un auteur comique voulait amuser le public de mes ridicules, je ne lui demanderais qu'une seule chose, c'est de me prendre pour collaborateur ; je lui conterais des choses vingt fois plus amusantes que celles qu'il pourrait inventer. » (1). Cette dernière réflexion nous fait saisir au vif l'adorateur du moi, de la « petite pensée ». Il avouera ses ridicules, mais à condition que ce soit lui-même qui les découvre, qu'il ait le mérite et la primeur de la comédie dont il serait l'objet.

Ce genre désabusé, qui consiste à rire de tout et à ne plus se prendre au sérieux, à raconter au public tout ce qui vous passe par la tête, à vous moquer de lui comme il se moque de vous, ne ressemble guère au *no-*

---

(1) *Souvenirs*., p. 347.

li me tangere de l'orgueil et de la fierté ; mais ce n'est pas non plus de la modestie, il s'appelle vulgarité et sans-gêne.

Par un amer retour des choses, Renan va s'attirer les sévères reproches qu'il avait adressés au goût français, au sujet du respect que l'écrivain se doit à lui-même et qu'il doit aux lecteurs. Il va tomber lourdement dans ce manque de réserve qui empêcha Béranger de sortir des limbes de la vulgarité. « Sa façon de prendre les femmes ressemble bien un peu à sa religion, elle manque non seulement de distinction, mais même de tout atticisme et de toute urbanité. Recherchant la faveur d'un certain public, qui aime à être traité sans façon, il l'enhardissait à se mettre en rapport avec lui, à le prendre en badinant. » (1).

Adieu cette qualité de tact et de dignité dont il félicitait Guizot en rendant compte de ses *Mémoires*. « Nul moins que lui, écrivait-il, ne s'est familiarisé avec le public et n'a encouragé le public à se familiariser avec lui. » (2). C'était là un mérite, du courage presque, car la réserve, la timidité, le respect de soi et des autres, sont peu appréciés en France.

---

(1) *Questions contemporaines*, p. 473.

(2) *Ibid.*, p. 5.

Lamennais lui-même, au milieu de ses orages intimes, aurait conservé jusqu'au bout sa noblesse d'âme et sa fierté bretonne. « Il ne tomba jamais dans cette dérision de soi-même, où la vanité et l'adulation d'un public frivole ont amené tant d'âmes d'abord favorisées. Il sut éviter ce ton détestable qui porte les hommes arrivés à la renommée à ne plus se prendre au sérieux, à se calomnier eux-mêmes et à rabaisser leur génie aux conditions d'un métier.» (1).

Renan n'a pas eu ce courage ni cette abnégation. Pour réussir à Paris, pour devenir un écrivain à la mode, pour être une célébrité populaire et nationale, il se résigna à favoriser le Gascon qui était en lui, aux dépens du Breton. Il ne protestait plus contre cette tendance du public français à imposer au professeur le rôle d'amuseur officiel, de l'assimiler à l'acteur antique, dont le but était atteint quand on pouvait dire de lui : *Saltavit et placuit.* (2).

Le cours biblique de Renan, au Collège de France, était classé parmi les curiosités parisiennes ; aussi y voyait-on parfois, à côté d'un certain nombre d'étudiants et de vieux messieurs, des dames anglaises. Les

---

(1) *Essais de morale*.., p. 198-199.

(2) *Questions contemporaines*, p. 90.

cochers de fiacres eux-mêmes ne s'y seraient pas ennuyés ; le professeur se chargeait, par sa mimique et ses drôleries, de mettre à leur portée l'exégèse des universités allemandes.

Les gros volumes de l'*Histoire du peuple d'Israël* nous offrent encore quelques échos de ces séances amusantes et drôlatiques, dont Jules Lemaître nous a laissé une série de petites photographies.

Le « grand exégète » expliquait alors la formation du *Pentateuque*. Pour comprendre cela, il faut oublier les historiens français, grecs et romains, chez eux l'histoire est une Muse. « En Orient, rien que des compilateurs ; ils juxtaposent, mêlent, entassent. Ils dévorent les documents antérieurs, ils ne les digèrent pas. Ce qu'ils dévorent reste tout entier dans leur estomac : vous pouvez retirer les morceaux. »

La date du Lévitique suggère des réflexions qui portent bien la signature du maître : « Ah ! je fais bien mes compliments à ceux qui sont sûrs de ces choses-là ! Le mieux est de ne rien affirmer, ou bien de changer d'avis de temps en temps. Comme ça, on a des chances d'avoir été au moins une fois dans le vrai. »

C'était réjouissant de voir cet exégète comédien se promener à travers l'Ancien

Testament, à la suite des graves professeurs allemands : Reuss, Graf, Kuenen, Wellhausen, « des hommes très forts, mais entêtés ou naïfs ». Il fallait voir le rire rabelaisien s'épanouir sur sa large face aux joues et aux bajoues opulentes, « comme si c'était se moquer mieux et plus complètement du monde que de s'en moquer avec un plus vaste visage. » (1).

Henriette Renan, au dire de son frère, plaignait fort la femme qui épouse un homme célèbre ; elle n'est épouse qu'à demi, puisque le public entre plus ou moins en tiers dans leur union (2). Il n'y a probablement pas d'écrivain célèbre qui se soit prodigué au public avec tant de désinvolture que l'auteur des *Souvenirs* et des *Feuilles détachées*.

Certes, il n'est point fier, passé 1880. Le sans-gêne avec lequel il s'exhibe fait penser à l'éléphant qui promène sa trompe autour du cirque, s'inquiétant fort peu de la qualité des mains qui y mettent un morceau de sucre. Le Nord et le Midi, les juifs et les chrétiens, tous ont droit à ses sourires et à ses compliments ; ces dames des

---

(1) Jules Lemaître. *Les Contemporains*, 1re *série*, p. 200-202.

(2) *Feuilles détachées*, p. 34.

cafés le consultent pour la composition de leur répertoire.

Aux réunions du *Dîner celtique*, il fait l'impression d'un Bouddha familier et jovial, qui trône au milieu de ses adorateurs. Ce cercle n'était pas exclusivement breton, on y voyait parfois des Hongrois, des Lithuaniens, des Hindous, des nègres même. Le clou des banquets étaiť invariablement le petit discours de leur divin président.

Ces fadaises étaient recueillies fidèlement, puis communiquées aux journaux par le barde Quellien. L'auteur n'a pas eu le courage de nous en priver. Il les a insérées dans le gros volume des *Feuilles détachées* (1), son chant du cygne, ou, pour parler comme la Bible, son *nunc dimittis*. Parmi ces Bretons de la dispersion, l'héritier de l'idéalisme celtique se montre pleinement réconcilié avec les joyeux de la terre, oublieux de Jérusalem, il excelle à profaner les cantiques de Sion pour amuser les païens de Babylone.

Le subtil auteur des *Contemporains*, revenant sur Ernest Renan, à propos de son drame philosophique, le *Prêtre de Némi*, et, cette fois, le lisant d' « une âme confiante », crut voir enfin l'énigme se dissiper.

---

(1) *Feuilles détachées*, p. 76-86.

Celui qu'il appelait autrefois le « grand sceptique » devenait un croyant, et s'il paraissait si peu candide, c'était à force de candeur. (1).

Ne désespérons pas de rencontrer un critique pour nous dire de Renan : s'il paraît parfois si plein de lui-même, c'est à force de modestie ! A propos d'un caractère si fuyant, et, quoi qu'on en dise, si énigmatique (2), on peut tout soutenir avec quelque apparence de raison. Ne l'a-t-on point jugé digne de la canonisation romaine ? « Qu'il ait été un saint, il ne faudrait, pour le croire, qu'un peu d'effort et de bonne volonté à ceux qui ont connu son détachement des choses et son infinie douceur, qui avoisine l'état de perfection demandée par l'Eglise. » (3).

M. Charles Le Goffic est plein d'admiration pour la modestie de Renan. « Comme il s'en faisait peu accroire, et aux autres ! Comme on sentait chez lui ce détachement supérieur, cette absence de vanité, qui convient à un vrai philosophe ! Jamais homme ne fut moins atteint de cette hypertrophie

---

(1) *Les Contemporains*, 4e *série*, p. 245.

(2) Ce caractère énigmatique de Renan a été pleinement mis en relief par M. P. Lasserre. *Revue Hebdomadaire*, 10 janvier 1914, p. 151-152.

(3) René d'Ys, *op. cit.*, p. 254. Note.

du « moi », qui fut la maladie de tant de nos contemporains, et de Hugo tout le premier ». (1). Brunetière qui, lui aussi, connaissait son homme, et de plus près, fait le même rapprochement, mais avec une conclusion un peu différente : « Je n'ai vu d'orgueil comparable à celui de Hugo que celui de Renan. » (2).

M. Paul Bourget, analysant avec finesse le passage insensible de la timidité à l'orgueil, fait dire à l'un de ses héros : « J'apprenais ainsi, à peine né à la vie intellectuelle, qu'il y a en nous un obscur élément incommunicable. Ce fut d'abord chez moi une timidité. Cela devint par la suite un orgueil.

Mais tous les orgueils n'ont-ils pas une origine analogue ? Ne pas oser se montrer, c'est s'isoler ; et s'isoler, c'est bien vite se préférer. J'ai retrouvé depuis, dans quelques philosophes nouveaux, M. Renan, par exemple, mais transformé en un dédain triomphant et transcendantal, ce sentiment de la solitude de l'âme. » (3).

---

(1) *L'Ame bretonne*, 2e *série*, p. 94.

(2) *Cinq lettres sur Renan*, p. 75. Note.

(3) *Œuvres complètes. Romans*, III, p. 82. Texte utilisé par le Dr Hartenberg. *Les Timides et la Timidité*, p. 64.

Il y a du chemin entre le jeune séminariste enveloppé de sa houppelande, méditatif et rêveur au fond du parc d'Issy, et l'auteur dédaigneusement affable des *Feuilles détachées* ; on voit cependant comment l'un est sorti de l'autre et il n'est pas sans intérêt de suivre les étapes de cette évolution.

En tous cas, nous voilà loin, semble-t-il, de la modestie de Saint-Sulpice, loin de l'humilité que Jésus prêcha d'exemple, que saint Augustin préconisait comme la première, la grande vertu des chrétiens, dont l'*Imitation* nous a livré la vraie formule : *Ama nesciri*. Et malgré tout, Renan a rendu hommage à la modestie, car, le plus souvent, son immense orgueil en a revêtu les aimables parures.

CHAPITRE XVII

La vieillesse de Renan

« Pour parler convenablement de M. Renan, si complexe et si fuyant quand on le presse et qu'on veut l'embrasser tout entier, ce serait moins un article de critique qu'il conviendrait de faire sur lui, qu'un petit dialogue. »

Ce conseil de Sainte-Beuve a été recueilli et délicieusement suivi par M. Barrès. Il s'occupa de Renan de très bonne heure. En mai 1886, âgé seulement de vingt-quatre ans, il publiait dans le *Voltaire*. une série de petits dialogues qui allaient devenir la brochure au titre provoquant : *Huit jours chez M. Renan.*

La dédicace faisait allusion aux *conversations de Gœthe avec Eckermann*, dont on avait dit que, si elles n'avaient pas été tenues réellement, il faudrait les inventer. Le livre portait en épigraphe le texte de Sainte-Beuve, qu'on vient de lire.

Le ton même des dialogues, leur hardiesse en particulier, tout montrait clair

comme le jour qu'il s'agissait d'une pure fantaisie. Rien n'y fit pourtant. Nombre de lecteurs furent dupes. L'auteur avait vécu huit jours chez le grand homme, dans sa villa de Perros-Guirec, où il avait l'habitude de passer les mois chauds.

Le jeune visiteur fut bien accueilli, car il n'interrogeait que pour plaire. Pendant le dîner, qui fut simple, le vieillard raconta ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Il n'est un sage que depuis que les hasards du succès l'ont fait paraître tel. C'était un passionné qui a repoussé de vieux amis, peiné des êtres chers, abîmé son estomac pour satisfaire sa passion. « Je crois que Don Juan eut un cœur moins ardent que ce petit philosophe que j'étais, sous la froide charmille janséniste de Saint-Sulpice. »

Pendant la promenade, l'illustre penseur, considérable et son chapeau à la main, traînait un peu à cause de ses rhumatismes. Fort salué par les passants, il s'abandonnait à la joie d'être aimé dans son pays. Les sous-préfets et les chefs de gare se montraient pleins de prévenance à son endroit, ainsi que les maires qu'il invitait à dîner. Son bonheur, c'est la certitude qu'il n'a pas démérité du petit garçon de Trebeurden qui lisait Télémaque à sa mère au bord de l'océan.

En visitant la bibliothèque, l'attention

s'arrêta sur un livre qui paraissait spécialement fatigué. C'était le traité de Cousin, *Du vrai, du beau, du bien*. « C'est, dit Renan, un maître presque complet, un écrivain éloquent et un manieur d'hommes... Mais peut-être ne voyait-il pas la différence très nette entre l'influence de Jésus sur les Apôtres et sa propre dictature à l'Ecole normale. »

On pénétra ensuite dans le cabinet, dont l'entrée était une très grande faveur. Le maître ouvrit un manuscrit intitulé *Souvenirs de vieillesse*. Il appelait ainsi le banquet de Tréguier du 3 août 1884, et les impressions qu'il lui avait laissées.

Cette soirée passée dans l'étroite ville de son enfance avait remué douloureusement son âme. La vue de la cathédrale et de sa flèche légère, la pensée de ses vieux maîtres, tout cela répandait des doutes et des scrupules sur la route de sa vie. Il avait grand'peine à s'en débarrasser.

« Non, s'écriait-il, mon œuvre n'est pas mauvaise ! Non, je n'ai rien renié ! » Ce n'est pas lui qui a trahi l'Eglise, au contraire, il l'a servie et aimée bien qu'elle s'obstine à le méconnaître. « Moi qui fus dans ce siècle son meilleur fils, son soldat plus utile que tant de zouaves et que Lacordaire lui-même : elle n'a pu me récompenser. Je ne serai pas enterré dans le cloître. »

Une question un peu audacieuse et mala-

droite faillit gâter la visite et arrêter net les confidences. « Monsieur, lui dis-je, avez-vous été ému de l'assaut qu'on vous fit pour *votre Abbesse de Jouarre ?* » La réponse se fit légèrement attendre.

Renan leva sur son interrogateur indiscret un regard qui vaut le magistral petit coup d'œil de l'éléphant, le rassura d'un dodelinement ; puis il installa son corps pour parler plus à l'aise.

Il n'a fait qu'imiter l'un de ses maîtres, Platon. « Comme l'a très bien vu le plus intuitif des historiens, je veux dire mon ami M. Michelet : le *Banquet* est austèrement licencieux. Une scène hasardée faisait courir de mains en mains ce petit livre si fécond, qui a plus servi qu'aucun la cause de l'idéal. »

Quand vint le moment de prendre congé, le vieillard cessa de tourner ses pouces, de balancer sa tête et de donner à ses phrases un ton vulgaire. D'une voix grave et pleine de satisfaction, il s'écria : « Monsieur, *vous m'inventeriez plutôt que de vous passer de me connaître.* Ainsi je fis avec Jésus, avec saint Paul, avec Marc-Aurèle, et — avec moi-même, je puis bien l'avouer, quand j'écrivis mes *Souvenirs d'enfance.* »

L'entourage de Renan se montra très mécontent de l'impertinente brochure et de son auteur. N'était-ce pas là prendre trop de li-

berté à l'égard d'un écrivain qui était encore vivant, qui avait traité avec tant de respect les héros et les saints ?

Lui-même, malgré son profond mépris pour les jeunes littérateurs, crut devoir se plaindre. Il le fit devant ses familiers bretons au cours d'une réunion du *Dîner celtique*. Le passage sur Cousin l'avait particulièrement vexé. (1).

Ces plaintes furent loin d'émouvoir et de décourager M. Barrès. « Le jour qu'il protesta, dit-il, je faillis m'étouffer de mes rires. Qu'on fasse taire ce plaigneur, disais-je, il va me gâter l'auteur des *Dialogues philosophiques*. »

En 1888, paraissait son premier roman *Sous l'œil des Barbares*. Au chapitre quatrième, nous voyons le jeune héros de vingt ans fraîchement débarqué à Paris pour ses études, en présence d'un vieillard considérable, qui a daigné le comprendre et lui sourire. « C'est M. X... M. X..., causeur divin, maître qui institua des doubles à toutes les certitudes, et dont le contact exquis amollit les plus rudes sectaires. Ses paupiè-

---

(1) M. Barrès, *Huit jours chez M. Renan*, [11], Em. Paul, 1913, p. 22, note et passim. Cette édition renferme différents articles de l'auteur sur Renan. Ils ont été utilisés dans ce chapitre.

res sont alourdies, car sur elles repose la vierge fantaisie. »

Il s'agit d'expliquer au petit provincial, en peu de mots, dans le décor d'une fête parisienne, le but de la vie. Las de célébrer depuis des années les jouissances faciles sans les connaître, l'illustre vieillard commence par commander une absinthe. « A mon âge, dit-il, imaginer ne suffit plus ; des petits faits, de menues expériences me ravissent. » Et tout en battant son absinthe avec une délicieuse gaucherie, il observe son jeune ami.

Navré de ses inquiétudes, de ses ennuis, il lui conseille de prendre modèle sur les enfants lorsque, entre deux travaux de leur âge, ils jouent au voleur : « Ils goûtent avec intensité les plaisirs de l'astuce, de l'indépendance et du péché, entre quatre murs, de telle à telle heure. Ainsi faites, et créez-vous mille univers. Que votre pensée vous soit une atmosphère aimable et changeant à l'infini. »

Hélas ! ayant négligé dans sa jeunesse les mimiques de l'amour, il ne saurait lui apprendre l'art d'en jouer, d'en tresser des guirlandes à sa vie, à son rêve.

Il pourra décrire avec plus de compétence un autre synonyme du bonheur, la conquête de la notoriété, le talent de l'exploiter avec détachement. Un siège au Sé-

nat, quelque influence sur les destinées de son pays, la chance de mourir sur les barricades, voilà qui aurait dignement couronné sa vieillesse, mais on doit borner ses ambitions.

Ses longues excursions en exégèse et en morale l'ont conduit à une célébrité considérable, qui lui permet enfin de se dérider un peu et de rire. « Aujourd'hui, ayant satisfait à ma formule, je salue et j'aime qui je veux, je souris et je m'attriste à mon plaisir, tout le monde et même les personnes convenables, raffolent de mes petits mouvements de tête, de mon grand mouchoir et des ironies où j'excelle... Voilà quelle belle chose est la notoriété ! Ah ! jeune homme ! soyons optimistes ! »

Là-dessus, le vénérable M. X... se prend à rire, se lève sur le talon, malgré sa corpulence, et pirouette : c'est presque une gambade. Une crise de rhumatisme lui arrache quelques plaintes ; il s'essuie le visage et continue à parler en s'éventant avec le *Figaro*. « Soyons idéalistes... A l'alcool, qui n'est décidément qu'une vertu vulgaire, préférez la gloire, jeune homme. »

La célébrité permet, tout au moins sur le tard, de se raconter, de donner des conseils, d'être affectueux et simple, sublime aussi. « Le grand idéaliste se plaît à tresser chaque soir, une parure de héros pour sa patrie. »

Intrigué d'abord, puis charmé, le jeune homme a fini par s'exaspérer devant ce personnage tour à tour philosophe, joueur de flûte, corybante, menteur et ivrogne. S'abandonnant à sa colère et aussi peut-être aux impulsions secrètes de l'impératif catégorique, il lui administre une volée de coups de canne.

Tandis que le glorieux vieillard s'afflige bruyamment, l'étrange disciple triomphe en disant : « Eh bien ! grattez l'ironiste, vous trouverez l'élégiaque. » Tous deux sont chassés de l'hôtel au milieu des ricanements du peuple.

Au préambule du *Jardin de Bérénice*, M. Chincholle, rédacteur au *Figaro*, se présente chez M. Renan pour savoir son opinion sur le boulangisme. Perdu dans les nuances, dérouté par une pensée qui nie autant qu'elle affirme, égaré par les parenthèses, le journaliste reste finalement sous le charme d'un apologue et oublie sa question.

Et quant au mystérieux penseur, il a échappé au plus grand des malheurs, celui d'avoir sur un sujet quelconque une opinion bien arrêtée et exprimée.

Un autre pastiche met Renan en présence de Gambetta chez M. de Girardin, rue de la Pérouse. Le repas a été court et un peu froid, car le critique et l'orateur se sont occupés trop exclusivement l'un de l'autre.

Après le café, Renan se voit entouré par trois dames élégantes, qui le supplient de leur parler de l'amour. Cette prière ne l'a pas étonné. Les mondaines les plus brillantes, depuis plusieurs années, lui ont marqué son rôle de musicien de génie, habile à faire vibrer toute la lyre qu'une femme appelle son cœur.

Légèrement renversé dans son fauteuil, le musicien prélude, car il a trouvé son thème. C'est le grand docteur Arnaud, tel qu'on le voit dans l'*Eau de Jouvence*. Le philologue et le philosophe ont besoin que leur gosier brûlant soit de temps en temps rafraîchi par un sirop exquis. Il lui faut une fontaine d'eau fraîche, une coupe de lait.

Hélas ! il doit encore écrire un grand ouvrage d'histoire religieuse, qu'il espère terminer en dépit de son arthritisme. Ce sera une sorte de fable morale, après quoi il ne se permettra plus de divertissement. Le plan est déjà formé dans son esprit.

Le héros est l'un de ces apôtres divins qui ont pour mission de sauver ou d'embraser l'humanité : ils seront toujours beaucoup plus aimés qu'ils n'aimeront. Des formes variées de l'idéal s'ouvrent devant ses yeux. Que choisira-t-il ?

Gambetta jouait aux dominos avec de Girardin, mais la partie avait été fortement

troublée par la musique. Intrigués par le point d'interrogation et le silence qui l'a suivi, il s'écrie : « Eh bien ! vous, Renan, que feriez-vous en pareil cas ? »

Celui-ci jette un coup d'œil sur les dés que l'orateur tenait dans sa main ouverte, puis le regardant bien dans les yeux, répond : « Moi... ? je poserais le double blanc. »

En septembre 1902, Renan, sauvé *in extremis* grâce aux vieux maîtres, voit M. Chincholle venir le rejoindre au Purgatoire. Les mains enlacées sur son ventre, il l'accueille avec un bon sourire, il s'incline, proteste et dit avec onction : « Très bien ! Très bien ! j'ai beaucoup lu M. Chincholle, et avec une particulière sympathie, car les Auvergnats appartiennent à cette race celtique qui fut ma mère et ma nourrice. »

Supposant le grand homme toujours sensible aux compliments, le journaliste le remercie de sa gracieuseté pour la presse, lui certifie qu'il est toujours à la mode. Il apporte une nouvelle qui l'intéressera plus qu'aucune chose au monde.

A ce dernier mot, Renan se recueille et dit : « Le monde, Monsieur Chincholle ! j'ai passé soixante ans à le regarder depuis Sirius ; vous êtes trop Parisien pour l'ignorer. J'en prenais une vue infiniment amusante. » Sur ce vaste univers, il n'y a guère

qu'un petit point qui attire ses regards, la Bretagne, avec son océan et les grandes brises. « Y a-t-il des Bretons qui pensent à moi, me pardonnent-ils mes différences ? »

Heureux de pouvoir calmer ces angoisses, le messager s'empresse de communiquer la « bonne nouvelle ». Un amiral et M. Dayot, soutenus par un ministère qui veut ennuyer les catholiques bretons, ont décidé de lui ériger une statue à Tréguier.

Mais voilà que Renan se fâche et envoie au diable et Chincholle et l'amiral et Dayot, amis maladroits qui ne le comprennent pas et gâtent son œuvre. « Une statue officielle ! Seigneur, détachez de mon col cette pierre de scandale, qui me coule, quand je commençais à flotter ! »

Et, mélancoliquement, il se rasseoit dans un coin pour se chauffer, voyant encore reculer son rêve le plus cher, l'espoir de rentrer dans l'âme bretonne, où il a puisé le meilleur de lui-même.

M. Paul Bourget, en 1889, félicitait M. Maurice Barrès d'avoir, en son roman, *L'Homme libre*, finement analysé les ravages du dilettantisme égotiste. Il lui avait signalé discrètement une lacune : le livre manquait de conclusion. Rappelant la phrase sacrée, il écrivait : « Il faut juger l'arbre par ses fruits.»

Le jeune romancier allait profiter de ce

conseil. Guéri enfin de cet égotisme qui faillit le dévorer, il ajoutait une conclusion aux trois volumes qui l'analysaient. La trilogie intitulée *Le Culte du moi* fut suivie du *Roman de l'Energie nationale*, puis des *Bastions de l'Est*, qui auraient leur prolongement dans la *Grande pitié des Eglises de France.*

L'auteur nous l'avoue d'ailleurs lui-même. L'ivresse que lui donna d'abord la pensée renanienne produisait dans son âme des effets étranges. Elle le poussait, explique qui pourra, à bâtonner lyriquement son maître.

Il avait vu l'énigmatique et ensorcelant vieillard lever ses paupières sur un regard magnifique de glace et d'intelligence. Rapprochant le subtil renégat breton du vieux sectaire de Ferney, il a écrit : « Voltaire, Renan ! Quelles griffes ces deux animaux de la forte espèce ont sous leurs pattes caressantes. » (1).

---

(1) *Op. cit.*, p. 79.

CONCLUSION

Au mois d'octobre 1845, Ernest Renan disait adieu au Séminaire de Saint-Sulpice et à l'Eglise. A la même époque, dans la solitude de Littlemore, près d'Oxford, John-Henry Newman concluait ainsi son *Essai sur le développement de la doctrine chrétienne* : « Telles étaient les pensées d'un homme dont la longue et persévérante supplication avait été que le Très-Miséricordieux ne méprisât pas l'œuvre de ses propres mains et ne l'abandonnât à lui-même, alors que, la vue encore trouble, le cœur chargé, il ne pouvait employer que la raison dans les choses de la foi. »

L'humilité d'esprit et la droiture du cœur amenaient le brillant professeur anglais à la lumière et à la paix, après une lutte intérieure dont il a raconté lui-même les émouvantes péripéties. Le jeune séminariste français, plein de lui-même, s'abandonnait au souffle d'un orgueil sans exemple et s'engageait dans la région aux apparences séduisantes, mais sèche et froide, du dilettantisme.

Magnifiquement doués tous les deux, en possession d'une langue harmonieuse, souple et riche, ils ont fait de longues excursions dans le monde religieux et moral, entraînant dans leur sillage toute une foule d'esprits.

L'un des principaux éditeurs de Londres, Kegan Paul, converti au catholicisme après avoir passé par plusieurs sectes protestantes et par le positivisme, a écrit : « Newman, étudié jour par jour, pénétra dans mon âme et la changea. Quand je cherchais l'arche flottante sur les mers orageuses du monde, c'était sa main qui m'avait attiré. »

Après nous avoir fait cette confidence, l'auteur a cru pouvoir généraliser la conclusion qui s'en dégage. La plupart des conversions intellectuelles opérées en Angleterre et en Amérique, dans la seconde moitié du XIXe siècle, auraient dû beaucoup à la contagieuse influence de Newman et de ses livres.

Renan a exercé l'influence inverse, principalement en France. Nombre d'intellectuels se sont détachés du catholicisme, beaucoup d'autres n'en ont pas franchi le seuil, parce que séduits et déprimés par la pensée renanienne.

Mais, tandis que le renégat breton est demeuré pour ses contemporains et pour la

postérité un indéchiffrable mystère et un signe de contradiction, le limpide et sympathique penseur anglais a conquis l'estime et l'affection de toutes les grandes âmes. (1).

La première victime du « renanisme », ç'a été Renan lui-même. Dans son fragment de roman autobiographique : *Ernest et Béatrix*, il écrivait, vers 1849 : « Je préfère mon cœur à ma science et à mon esprit. » Malheureusement, ivre d'autonomie sans borne et d'universelle liberté, il ajoutait quelques lignes plus loin : « Je suis comme l'onagre qui regarde l'univers et dit : « Pas un lien ! j'ai tout brisé. O plaisir, ô délectation. » (2). En brisant tous les liens, il allait tarir pour lui-même et pour beaucoup d'autres les sources mêmes de la vie intellectuelle et morale.

Le ver rongeur de la critique sans frein, ce cancer, comme il l'appelait, a ravagé peu à peu, mais sûrement, cette âme vibrante,

---

(1) Cf. P. Thureau-Danjin, *La Renaissance catholique en Angleterre*, t. I, p. 319, et t. II, p. 226-227. M. G. Sorel rapproche une page peu sincère des *Souvenirs..*, (p. 283) du livre de Newman sur le *Développement des Dogmes*, et surpris du silence de Renan sur cet auteur, il écrit : « On peut se demander s'il n'a pas négligé un théologien aussi important parce qu'il ne se sentait pas en mesure de discuter avec lui. » *Op. cit.*, *Introd.*, p. 52.

(2) *Fragments..*, p. 117.

cette belle sensibilité bretonne dont il avait hérité. On ne fait pas sa part au scepticisme.

Le poète allemand Schiller, dont il était si enthousiaste, l'aurait arrêté dans cette voie, s'il avait été mieux compris. La délicieuse petite poésie sur l'égoïsme philosophique l'eût mis en garde contre l'intempérance intellectuelle qui porte à s'isoler des êtres vivants et de la vie elle-même.

La préface du drame *Les Brigands* contenait une phrase à méditer longuement. « Quiconque a raffiné son intelligence aux dépens de son cœur (je ne lui envie point cette gloire), celui-là ne trouve plus rien de saint dans la chose la plus sainte ; pour lui, l'humanité n'est rien, pas plus que la divinité ; l'un et l'autre monde ne sont rien à ses yeux. »

Quand on lit de près les nombreux écrits de Renan, dans l'ordre même de leur composition, l'on assiste à une lamentable déchéance morale.

Et pour ressentir cette impression pénible et déprimante, il n'est nullement nécessaire d'être catholique.

M. G. Séailles n'avait aucune envie de le déprécier, lorsque, au lendemain de sa mort, il entreprenait d'écrire sa vie, d'analyser son évolution psychologique et son œuvre. Sa conclusion n'est pourtant pas de

nature à réjouir les disciples attardés du maître disparu.

« Renan, dit-il, a renversé l'ordre d'une belle vie. L'éducation religieuse, qui s'est prolongée pour lui pendant les longues années de l'enfance, lui a fait une richesse morale qu'il a cru d'abord inépuisable. Contenue par des habitudes anciennes, remplie par des travaux austères, toute livrée à la passion désintéressée du vrai, sa jeunesse a continué son enfance et ne lui a laissé ni regrets, ni remords.

» Trop rassuré peut-être par ce passé, il a laissé couler sur la route les trésors acquis, il a mis du temps à les épuiser, mais à ce jeu de prodigue, il s'est ruiné ou à peu près. L'impossibilité où il se voyait de plus en plus de faire des sottises l'autorisait à dire toutes celles qui lui passaient par la tête ; il se rendait cette justice qu'il n'avait fait aucun mal, il ne songeait pas qu'écrire, c'est agir, et qu'on a sa part des fautes de tous ceux dont on affaiblit la conscience et la volonté. » (1).

Renan avait le droit d'être nuancé et même subtil, d'évoluer à l'infini dans ses opinions et ses pensées. Il en a usé largement, on peut dire qu'il en a abusé. Nous connais-

(1) *Op. cit.*, préf., p. XI-XII.

sons ses attitudes vis-à-vis de la France et de l'Allemagne ; ses jugements successifs sur la Révolution et la Monarchie, sur Port-Royal et les Jansénistes.

Ses appréciations sur les Anglais avaient été sévères et même injustes, lorsqu'il les déclarait dépourvus de tout art digne de ce nom, parmi les peuples civilisés le plus nul pour le développement philosophique de l'intelligence, incapables de rien comprendre dans les Evangiles. Cela ne l'a point empêché d'écrire, à propos de ses conférences de Londres : « Il y a longtemps que je désirais voir l'Angleterre, la nation qui m'a toujours inspiré le plus d'estime et de haute sympathie. » (1).

L'article sur Cousin nous prévenait que chacun de nous est ce qu'il est, par son système en histoire. Les *Souvenirs* traitent dédaigneusement les sciences historiques, ces petites sciences conjecturales qui se font et se défont et dont on ne parlera plus dans cent ans. L'historien d'Israël découvre de nouveau dans les études historiques la plus noble, la plus utile des curiosités, il attribue à l'ignorance de l'histoire les cruautés du temps passé. « Si le parti radical parmi nous, écrit-il, était moins étranger à l'histoire religieuse, il saurait que les religions sont des

---

(1) *Conférences d'Angleterre*, préf., p. II.

femmes dont il est très facile de tout obtenir, si on sait les prendre, impossible de rien obtenir si on veut procéder de haute lutte. » (1). Et celui qui parle de la sorte prétend avoir servi la religion mieux que tous les apologistes.

Chez Renan, l'intelligence surexcitée et en désordre a commencé par dessécher le cœur, elle a fini par se détruire elle-même. Ses ouvrages sont pleins de nuances et de subtilités ; ils fourmillent également de contradictions, principalement ceux de la dernière période. En voici un exemple :

L'examen de conscience philosophique rédigé en 1888, nous livre cette grave sentence : « Nous aimons l'humanité parce qu'elle a produit la science ; nous tenons à la moralité, parce que des races honnêtes seules peuvent être des races scientifiques. » (2). Cette belle déclaration s'arrangera fort bien avec cette autre d'un volume composé vers la même époque : « Un peuple moral est presque toujours opposé à la science... La moralité du peuple demande d'énormes sacrifices à la raison. » (3).

Il semble d'ailleurs déplacé et quelque peu lourd de relever des contradictions chez

---

(1) *Histoire du peuple d'Israël*. I, préf., p. xxxiv.
(2) *Feuilles détachées*, p. 436.
(3) *Histoire du peuple d'Israël*. IV, p. 359-360.

celui qui veut juger tout le monde sans être jugé par personne. Il nous répondrait en se cachant derrière l'Ecclésiaste : « Malheur à qui ne se contredit pas au moins une fois par jour. »

Dans la préface du *Disciple*, M. Bourget nous parle avec effroi du nihiliste délicat qui, à vingt-cinq ans, a fait le tour de toutes les philosophies et de toutes les religions. « Il ne croira jamais à aucune pas plus qu'il ne croira jamais à quoi que ce soit, sinon au jeu amusé de son esprit qu'il a transformé en un outil de perversité élégante. Le bien et le mal, la beauté et la laideur, le vice et la vertu, lui paraissent des objets de simple curiosité. L'âme humaine tout entière est, pour lui, un mécanisme savant et dont le démontage l'intéresse, comme un objet d'expérience. Pour lui, rien n'est vrai, rien n'est faux, rien n'est moral, rien n'est immoral. C'est un égoïste subtil et raffiné dont toute l'ambition consiste à adorer son moi, à le parer de sensations nouvelles. »

La corruption de cet épicurisme intellectuel est autrement profonde et redoutable que celle du jouisseur barbare. Rien ne saurait égaler sa férocité froide et son affreuse sécheresse.

Le grand romancier l'avoue, comme nombre de ses contemporains, il a goûté

lui-même à ce breuvage capiteux, mais empoisonné. « Nous autres, dit-il, que les paradoxes d'un maître trop éloquent ont trop charmés. »

Le « renanisme » avec son influence désastreuse sur les âmes, ne saurait être mieux caractérisé. Renan a véritablement transformé son esprit en un outil de perversité élégante, et ce qui est plus odieux, il le savait parfaitement, il s'en amusait, en tirait vanité. Ce qui lui a manqué, c'est l'âme, la conscience morale, ce sentiment de la *responsabilité* dont il enflait sa voix pour rappeler à leur devoir les mères qui osaient se décharger sur les Jésuites de l'éducation de leurs fils.

M. Barrès a comparé les idées renaniennes aux chiens enragés qui servaient aux expériences de Pasteur. Seulement, Pasteur tenait ménagerie pour le bien de l'humanité. et il avait grand soin de garder ses chiens en cage, de ne pas les lâcher dans les rues de Paris, ni sur les routes de France. (1).

Les idées de Renan prenaient librement leur vol. Elles figuraient en tête du *Figaro* et de la *Revue Rose*, dans la *Revue des Deux Mondes* et dans les *Débats*, au théâtre de la Comédie-Française. Soigneusement recueil-

---

(1) *Op. cit.*, p. 42.

lies par Calmann-Lévy, elles gonflaient les volumes à sept francs cinquante.

Ce philosophe était loin de philosopher pour le bien du genre humain qu'il méprisait beaucoup. Son unique but était de « caresser sa petite pensée », de parer son moi de nouvelles sensations, d'éblouir la galerie et de s'en faire admirer. Son impardonnable faute, ç'a été de croire, de feindre de croire à son impeccabilité d'écrivain.

Le mot Dieu, avec ses synonymes variés a été son thème littéraire le plus fécond, il a donné matière aux sentiments les plus divers, aux plus surprenants paradoxes. Qu'était-il pour lui ? Tout ce qu'on voudra, excepté ce que pensent les chrétiens et les catholiques. C'est l'idéal de chacun suivant ses besoins et ses goûts :

« Sentir et penser, c'est tout l'homme.
Ce qu'il sent et pense est son Dieu. »

La morale comme la religion a toujours occupé sa « petite pensée ». Il exploite volontiers la phraséologie de Kant, mais sans y croire sérieurement. Quand on a fait de Dieu une capricieuse création de l'esprit humain, le devoir lui-même ne saurait avoir rien d'absolu. « L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit, comme la bonté de ce qu'il

aime. » (1). Pour être distingué, l'homme vertueux doit pouvoir dire de temps en temps : « Vertu, tu n'es qu'un mot. »

Renan abandonna la religion catholique à cause des sacrifices qu'elle impose à l'esprit, pour n'avoir pas eu le courage d'accepter sa discipline intellectuelle et morale. Il reconnaît lui devoir ce qu'il a de meilleur, s'être amoindri moralement en s'écartant d'elle. Ces déclarations ne l'ont pas empêché d'employer toutes les subtilités de son esprit, tout le prestige des mots à la déprécier, à la détruire dans les cœurs.

Nous aurons pour nous consoler un soupir, une larme peut-être, en tout cas, une jolie phrase : « Les personnes religieuses vivent d'une ombre ; nous vivons de l'ombre d'une ombre ; de quoi vivra-t-on après nous ? » Voilà ce que nous offre l'apôtre et le martyr de la vérité, à la place du christianisme.

Rappelant, dans son petit discours de Tréguier, sa vie d'écolier sage et studieux, il disait à ses amis bretons : « J'étais doué dès lors, j'avais tout ce que j'ai maintenant ; je n'ai rien acquis depuis, si ce n'est l'art douteux de le faire valoir. » Ce n'était que trop vrai. Son art de se faire valoir a été douteux, très douteux ; il a exploité ses défauts,

---

(1) *Etudes d'Hist. relig.*, p. 423.

suivant un mot fort juste, « il a paradé avec sa faiblesse ». De tous les écrivains du XIXe siècle, c'est lui probablement qui a fait le plus mauvais usage de la langue française.

Sa principale excuse, c'est la complicité du public, de ce public léger et frivole, qu'il malmenait tant à l'époque de son idéalisme héroïque. Il n'a pas manqué de plaider en sa propre faveur cette circonstance atténuante. Le public dont il fut l'idole a semblé lui dire, comme la bourgeoisie réglée d'autrefois disait au comédien qu'elle applaudissait, tout en l'excluant de l'Eglise : « Damne-toi, pourvu que tu m'amuses. » (1).

L'apostat de Tréguier s'est fait le patron de la laïcité anticléricale, « des philosophes spiritualistes » de la nuance d'Emile Combes. Ils n'avaient pourtant pas son esprit et lui-même ne les aimait guère. Il lui faudra même se résigner, comme Voltaire, à devenir le dieu des imbéciles.

Ce que nombre de disciples inférieurs cherchent et admirent en lui, c'est le destructeur de la religion et de la morale. « Ce qui chez eux est significatif par rapport à Renan, c'est qu'ils ont trouvé chez lui une justification avant tout commode pour des tendances propres, l'autorité dont ils avaient besoin pour être sûrs d'eux-mêmes,

---

(1) *Souvenirs*.., p. 352.

et notamment pour s'amuser librement et avec une bonne conscience. »

Ces lignes sont d'un écrivain délicat et plein de promesses, mort généreusement pour la France.

Dans ses notes sur les devoirs de l'écrivain, sur la probité intellectuelle, Emile Clermont juge sévèrement la manière de Renan et l'influence qu'il a exercée. « Renan, Renan, s'écriait-il, le 16 septembre 1911, de notre temps peut-être l'esprit le plus coupable. » C'est qu'il a été en contact authentique avec la spiritualité supérieure, et c'est qu'il en a mal usé.

« Ce sourire gras, cette poignée de main molle qu'on sent à chaque page, ce sourire inexpugnable chargé de répondre à tout, ce perpétuel « si vous voulez », « si cela vous fait plaisir », « comme vous voudrez », pour les sujets les plus tragiques, la négation de ce tragique, le plaisir de déconcerter ceux qui ont de la croyance et de la foi, en quelque sens que ce soit, — tous ces traits en font une physionomie fortement antipathique. Il savait bien que son attitude était commode, commode pour lui, commode pour les autres, — et, d'autre part, avec cette hypocrisie d'avoir l'air chargé des plus lourds problèmes de l'humanité ! Il a corrompu. Il a beaucoup étonné, indigné, beaucoup indigné de jeunes hommes. Il a étonné

Jules Lemaître, qui le croyait triste et qui, le voyant gai, s'est accordé vingt années de rire et de plaisanterie. Il a indigné Barrès, jeune homme qui, dans son premier livre, l'a fait figurer et le régalait à coups de bâton. » (1).

Renan écrivait en 1849 : « Si Napoléon eût été aussi critique que moi, le 18 brumaire n'eût pas eu lieu. » (2). Nous n'avons pas de peine à le croire . La *Réforme intellectuelle et morale*, à propos du suffrage universel et de l'émiettement démocratique, rappelait à la France vaincue de 1871 qu'on ne construit pas un édifice avec des tas de sable.

Malheureusement, l'auteur de ces considérations salutaires oubliait de s'examiner lui-même, il continuait de plus bel sa critique dissolvante et corruptrice. Il trouvait le moyen de s'attaquer aux grains de sable eux-mêmes, de les anéantir à force de les analyser.

En 1893, Melchior de Vogüé insistait, avec une secrète tristesse, sur le caractère corrosif de la mentalité renanienne, « la destruction de la vie par l'analyse ».

---

(1) Louise Clermont. *Emile Clermont. Sa vie, son œuvre.* Préface de M. Maurice Barrès. Chez B. Grasset, 1919, p. 155-158.

(2) *Fragments..*, p. 76.

Prévoyant une réaction contre les empiètements de la chimie intellectuelle, un effort pour rejeter le narcotique empoisonné de Renan, il écrivait mélancoliquement. « Réaction tardive pour beaucoup d'entre nous ; nos efforts pour nous reprendre seront peut-être vains. Nous avons tous dormi de délicieux sommeils à l'ombre du mancenillier... L'humanité a soif, éternellement soif Comme la tribu arabe, elle ne fixe ses tentes qu'auprès des puits auxquels elle peut s'abreuver. Voilà ce qui menace à bref délai les philosophies desséchantes. » (1).

L'aimable écrivain qui formulait ces plaintes et ces présages était heureux de saluer l'aube de la réaction lorsque en 1906 il vit paraître le roman de M. Henry Bordeaux, les *Roquevillard*. Sous le charme réconfortant du livre, il prenait la plume pour féliciter l'auteur : « Vous nous avez donné le livre le plus sain qu'on ait écrit depuis longtemps. Ce livre est une bonne action. Je voudrais être grand-maître de l'Université pour faire mettre les *Roquevillard* dans toutes les bibliothèques de France, et je vous envie la fierté d'avoir rendu à votre pays

---

(1) *Heures d'Histoire*, ch. IX, *Après Renan*, p. 305-306.

un de ces grands services qui réhabilitent le métier d'écrivain. » (1).

L'indice le plus certain et le plus émouvant de cette grande et féconde réaction, c'est la conversion du petit-fils de Renan, Ernest Psichari. Il a exprimé lui-même le sens de ce retour dans une formule saisissante : « *Prendre contre son père le parti de ses pères.* »

Malgré son éducation toute séculière, il s'était senti une âme faite pour croire, espérer et aimer, capable de discerner le vrai du faux. Ses longues et fortes méditations du désert africain lui montrèrent à côté de la France des sophistes, des faux savants, des raisonneurs dénués de raison, une autre qu'il aimait et qu'il voulait servir : « C'est la France vertueuse, pure, simple, la France casquée de raison, cuirassée de fidélité. » Nul ne peut la comprendre pleinement s'il n'est chrétien.

Adieu, le dilettantisme, qui sacrifie tout au plaisir si égoïste de « caresser sa petite pensée », impatient de toute discipline intellectuelle et morale, et par suite antipathique au Christ et à son Eglise. « Voici qu'il était tout près de s'abandonner à la Règle austère de l'Afrique, austère et suave, suave par

(1) Cité par M. Henri de Régnier, dans sa réponse à M. Henry Bordeaux, à l'Académie Française, 27 mai 1920.

le dedans et austère par le dehors, ainsi que toute Règle. »

En 1912, il faisait à une âme capable de le comprendre ces déclarations suggestives : « Une, deux générations peuvent oublier la loi, se rendre coupables de tous les abandons, de toutes les ingratitudes. Mais il faut bien, à l'heure marquée, que la chaîne soit reprise et que la petite lampe vacillante brille de nouveau dans la maison. » (1).

Ernest Psichari rallumait dans son âme cette petite lampe que son grand-père avait tristement éteinte dans la sienne, et plus tristement encore contribué à éteindre dans l'âme de la France.

Il prenait devant les Evangiles la seule attitude qui permet d'y pénétrer et de les comprendre, celle de l'humilité. Ce n'est pas la pose olympienne qui juge tout sans être jugée par personne, c'est le pauvre paralytique de la fontaine de Bethsaïda, conscient de sa misère, et désireux d'être guéri : « O mon Dieu, daignez voir cette misère et cette confiance. Ayez pitié de l'homme qui est malade depuis trente ans. »

Pressentant les grands événements qui allaient venir et secouer si violemment la France endormie, il traçait leur programme

---

(1) Ces lignes étaient adressées à M. Henry Bordeaux, à l'occasion de son roman *La Maison*.

aux jeunes Français de sa génération : « Ils ne seront pas des touristes à travers la vie. Ils savent ce qu'on attend d'eux. »

Le 22 août 1914, il fut tué dans la bataille de Charleroi, d'une balle à la tempe. Autour de ses mains était enroulé son chapelet. Ne devait-il pas dédommager Notre-Dame de Lourdes des outrages de son malheureux aïeul ! (1).

Jésus disait à ses disciples, pour les mettre en garde contre les faux prophètes : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits : cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? Ainsi, tout arbre bon porte de bons fruits et tout arbre mauvais porte de mauvais fruits... Vous les reconnaîtrez donc à leurs fruits. »

Voilà un mot que nous ne saurions trop méditer devant l'œuvre néfaste de Renan et l'esprit qui la pénètre. C'est maintenant moins que jamais, semble-t-il, le moment de nous endormir nonchalamment en respirant le parfum de la rose de Jéricho. Ce n'est pas cet esprit qui a inspiré les héros et les victimes de la grande guerre, ce n'est pas lui non plus qui reconstruira la France.

---

(1) Ces notes, concernant Ernest Psichari, ont été empruntées au livre posthume : *Le Voyage du Centurion* et à la *Revue Hebdomadaire*, 1er janvier 1916. Voir aussi *Les Voix qui crient dans le Désert*. *Correspondant*, 25 novembre 1919 au 25 janvier 1920.

APPENDICE

Tandis que je corrigeais les épreuves de ce livre, paraissait, dans la *Revue de Paris*, un opuscule inédit de Renan intitulé *Essai psychologique sur Jésus-Christ*. (1)

L'auteur a pris soin de nous indiquer la date précise de sa composition. « J'ai fait ce travail, dit-il, durant la retraite d'ordination (mai 1845) à laquelle je devais participer comme sous-diacre. » D'ailleurs, le ton personnel et fiévreux du morceau montre clairement qu'il est contemporain des *Cahiers de Jeunesse*.

Le jeune séminariste de 22 ans se propose d'étudier Jésus, non dans sa réalité historique, mais comme « la manifestation d'une idée ». Il écrit : « Jésus-Christ, pour moi, c'est le caractère moral et philosophique qui résulte de l'Evangile. » S'il ne réussit pas dans sa tentative, ce sera là, pense-t-il, la preuve la plus frappante du christianisme.

Les philosophes du XVIIIe siècle sont fortement blâmés de n'avoir vu dans Jésus qu'un imposteur du genre de Mahomet. La religion chrétienne ne saurait être le fruit d'une imposture, « l'œuvre d'un misérable individu, qui un beau jour a rêvé qu'il était Dieu ».

Renan trouve excusables ceux qui ont proclamé la divinité de Jésus-Christ. « Le christia-

---

(1) 15 sept. 1920. p. 225-262.

nisme, dit-il, est raisonnable, mais est-il rationnel ? » Cette explication lui paraît suffisante, mais surabondante ; et il en propose une autre, fondée sur « les règles de la critique scientifique. »

Là-dessus, il échafaude laborieusement, en s'inspirant de Malebranche, sa théorie des « lois extraordinaires », lois physiques dans le monde de la nature, lois psychologiques dans le domaine de l'histoire.

Ces lois ont été établies par Dieu, intentionnellement, à l'origine des choses. Elles y demeurent toujours à l'état latent ; de temps à autre, les « causes occasionnelles » les mettent en activité. De là, dans la nature et dans l'histoire, des choses extraordinaires, sans interventions particulières de Dieu, sans miracles.

L'apparition d'une religion s'explique par l'une de ces lois. « Oui, il y a dans les religions, dans la force plastique qui les fait germer, un élément vraiment divin, si l'on consent à n'entendre par ce mot que l'effet d'une action extraordinaire de Dieu, suivant une loi extraordinaire. » D'où le ridicule de ceux qui ont voulu s'en mêler et « n'ont pas obéi à une inspiration surnaturelle. »

Le christianisme est déclaré la « religion par excellence, et, en un sens, bien plus qu'une religion, quelque chose d'unique » ; il faut se garder de le comparer aux autres religions de peur de le mettre sur le même pied qu'elles.

Jésus, avec la religion qu'il a fondée, n'est pas une chose naturelle. C'est le résultat d'une

force cachée, « force, je le répète, non intentionnelle dans son action incessante, mais qui l'a été, quand elle a posé les lois d'où dérive l'ordre actuel ».

Vient ensuite une phrase tout à fait renanienne ; un peu remaniée, elle paraîtra dans *La Liberté de penser*, puis dans les *Etudes d'Histoire religieuse* (1). « Ils ne se trompaient pas, ces grands interprètes du christianisme, qui le firent naître sans père sur la terre et attribuèrent sa génération, non au vil commerce de la femme avec l'homme, non des passions vulgaires, mais d'un sein virginal par l'opération du Saint-Esprit. »

Après avoir exposé sa théorie, Renan s'autorise de Newton pour dire qu'elle est prouvée, puisqu'elle est nécessaire et suffisante. — Elle est nécessaire, car tous les essais antérieurs ont échoué ; elle est suffisante, car autrement il faudrait admettre l'hypothèse théologique d'un miracle, d'une incarnation réelle de Dieu. « Or, cette hypothèse, outre qu'elle est surabondante, souffre d'énormes difficultés de critique. Car ce Jésus si admirable, que dans son sublime il est totalement improductible par les lois ordinaires, a aussi son côté faible. »

Ici le séminariste se trouble un peu et se reprend. « Oh ! Jésus, pardonne-moi ce que je viens de dire. Non, tu n'avais pas de côté faible, ce sont les narrateurs de ta vie, ceux qui ont fait ton portrait, et qui en certains traits t'ont si bien représenté, qui en d'autres ont

(1) p. 213.

moins bien réussi. Oui, quelquefois, ils t'ont fait juif comme ils l'étaient ; ils ont voulu te charger de miracles, comme un théurge de ce temps, démons chassés, jeûnes au désert, etc. Que je leur pardonne de bon cœur ! Ils étaient de bien bonne foi, et bien bonne intention, et croyaient te faire honneur. »

Déjà, dans l'*introduction* de son opuscule, il s'était mis en prière devant Jésus. « Jésus, que tant d'hommes ont adoré, moi aussi je t'adore. Je ne veux entreprendre ta critique qu'en commençant par te rendre cet hommage. Tu m'es mille fois supérieur, tu es mon Dieu. » Il demande ensuite au Christ de se révéler à lui, et, se rappelant que ces révélations se donnent aux petits et aux humbles, il laisse tomber ce mot amer et suggestif : « Que ces paroles sont dures ! »

Dans la *conclusion*, *il déclare* devant Dieu être prêt à tout sacrifier pour la vérité, non seulement son bonheur, sa mère, mais même sa « pensée », sa « culture intellectuelle ». Mais n'est-ce pas son orgueil qui lui fermera à jamais la porte de la lumière ? « O Dieu ! encore un doute sur mon unique consolation. Maudit soit le jour où je naquis à la pensée ! Heureux celui qui dormit toujours du sommeil de sa raison. »

Pour un peu, il nous ferait croire qu'il était alors seul à St-Sulpice à faire usage de la raison. Mais ne l'oublions pas, pour lui la raison est la critique, et le christianisme ne doit pas être seulement « raisonnable », il doit être « rationnel ».

Ouvrages de Renan cités ou utilisés dans le cours du volume, avec leur date de publication, chez Calmann-Lévy :

1852 *Averroès et l'Averroïsme.* Essai historique.
1857 *Etudes d'Histoire religieuse.*
1858 *Le Livre de Job*, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du poème.
1859 *Essais de morale et de critique.*
1860 *Le Cantique des Cantiques*, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème.
1863 *Vie de Jésus.* En 1864. Edition populaire. En 1867. 13e édition, *ne varietur.*
1866 *Les Apôtres.*
1868 *Questions contemporaines.*
1869 *Saint Paul.*
1871 *La Réforme intellectuelle et morale.*
1873 *L'Antéchrist.*
1876 *Dialogues et Fragments philosophiques.*
1878 *Caliban. Drame philosophique.*
1880 *Conférences d'Angleterre.*
1880 *L'Eau de Jouvence. Drame philosophique.*
1882 *Marc Aurèle et la fin du monde antique.*
1882 *L'Ecclésiaste*, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du poème.
1883 *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.*
1884 *Nouvelles études d'Histoire religieuse.*
1885 *Le Prêtre de Nemi. Drame philosophique. Le jour de l'an* 1886. *Prologue au ciel*, 26 février 1886. 1802, *Dialogue des Morts*, pour l'anniversaire de la naissance de Victor Hugo.
1886 *L'Abbesse de Jouarre. Drame philosophique.*
1887 *Discours et Conférences.*
1887 *Histoire du peuple d'Israël.* Ier volume.
1889 *Histoire du peuple d'Israël.* IIe volume.
1890 *L'Avenir de la Science : Pensées de* 1848.

1891 *Histoire du peuple d'Israël.* IIIe volume.
1892 *Feuilles détachées*, faisant suite aux *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.*

Publications posthumes.

1893 *Histoire du peuple d'Israël.* IVe et V^e volumes.
1896 *Lettres intimes*, 1842-1845. Précédées de *Ma Sœur Henriette.*
1898 *E. Renan et M. Berthelot. Correspondance*, 1847-1892.
1902 *Lettres du Séminaire*, 1838-1846.
1906 *Cahiers de Jeunesse.*
1907 *Nouveaux Cahiers de Jeunesse.*
1914 *Fragments intimes et romanesques.*

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

« Ma sœur Henriette » et son influence

DEUXIÈME PARTIE

Renan et l'Ame bretonne

TROISIÈME PARTIE

Autour du Christianisme

QUATRIÈME PARTIE

Le déclin de l'Idéalisme

Paris. — Société des Publications du Centre
35, rue des Petits-Champs
Même Maison à Limoges

